

ZIL
Loquet





ENTRETIENS

DE CLOTILDE,

POUR EXCITER LES JEUNES PERSONNES DU SEXE A LA VERTU,

ET SERVIR DE SUITE

AUX ENTRETIENS D'ANGÉLIQUE.

NOUVELLE ÉDITION.

par [Marie-Françoise Loque

A LYON,
CHEZ RUSAND, IMPRIMEUR DU CLERGÉ.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue de l'Abbaye-Saint-Germain, N.° 3.
1824.

alors, en forme de conversations, auront certainement le don de vous plaire, de vous toucher, de vous faire goûter la divine morale de l'Evangile. Qui vous empêchera même de les déclamer, ces Entretiens, dans les jours de vos grandes récréations ? Ces spectacles dans les Communautés n'ont rien de condamnable ; ils sont édifians, ils sont utiles : j'y ai assisté, et j'ai vu plusieurs fois l'auditoire témoigner par des larmes une sainte émotion.

Recevez donc ce fruit de mes veilles, comme un gage certain de mon zèle et de mon attachement pour vous. C'est dans ces sentimens inviolables et respectueux que j'ai l'honneur d'être,

Mesdemoiselles,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

Marie-Françoise LOQUET.

AVIS
DE L'AUTEUR.

Rien de plus nécessaire, que d'être bien instruit des vérités de la Religion. Rien cependant de plus commun que de les ignorer : les jeunes personnes à qui on les apprend dès leurs premières années, les oublient presque aussitôt, et il est rare qu'elles s'en occupent dans un âge plus avancé. Les livres qui en traitent, leur paroissent austères et ennuyeux ; elles les dédaignent, et passent toute leur vie dans une ignorance déplorable de ce qui peut assurer leur bonheur éternel. On doit tout entreprendre pour remédier à un mal si dangereux, et qui gagne chaque jour de ville en ville, de province en province : c'est pour y remédier, autant qu'il est en moi, que j'ai composé les

Entretiens d'Angélique; on leur a fait un accueil que je n'osois espérer. Mes amies m'ont engagée, par conséquent, à continuer ce genre de travail: j'entendois dire que les Entretiens n'étoient pas finis, que les jeunes Demoiselles qui y jouent un rôle ayant intéressé, on désiroit être instruit de leur sort, et savoir à quoi je destinois chacune d'elles. Pendant long-temps j'ai négligé ces avis, quoiqu'ils me parussent sages; mais des personnes respectables ayant uni leurs sollicitations impérieuses aux instances de mes amies, il a fallu céder, et j'ai fait les Entretiens de Clotilde, où, conservant les mêmes personnages que dans les Entretiens d'Angélique, je donne à chacune de mes héroïnes l'état de vie qui lui convient. Angélique avoit instruit ses élèves sur le Baptême. Clotilde les instruit touchant la Pénitence et l'Eucharistie. J'ai cru devoir mêler, à des Entretiens nécessairement sérieux, quelques traits historiques qui peuvent, et soulager l'imagination, et émouvoir la sen-

sibilité des ames tendres, verlueuses et chrétiennes. Je m'estimerai heureuse, si les jeunes Demoiselles me lisent avec plaisir ; c'est pour elles que j'écris ; mais je serai bien plus heureuse encore, si, Dieu bénissant cet ouvrage, je puis leur être utile, et les engager efficacement à vivre toujours selon les maximes de la Religion et de l'Eglise, hors laquelle il n'y a point de salut.

PERSONNAGES.

M.lle CLOTILDE, présidente.
M.lle CHRISTINE,
M.lle MÉLANIE,
M.lle ADELAÏDE,
M.lle EUPHRASIE,
} amies de M.lle Clotilde.
M. d'ARONDEL, père de Mélanie.
M.me d'ARONDEL, mère de Mélanie.
M.me du VIVIER, mère d'Euphrasie.
ANGÈLE, bonne d'Euphrasie.
CANDIDE, bonne d'Adelaïde.

ABRÉVIATIONS.

Clot. Clotilde.
Christ. Christine.
Mél. Mélanie.
Adel. Adelaïde.
Euph. Euphrasie.
M. d'Ar. Monsieur d'Arondel.
M.me d'Ar. Madame d'Arondel.
M.me du Viv. Madame du Vivier.
Ang. Angèle.
Cand. Candide.

ENTRETIENS
DE CLOTILDE,

POUR SERVIR DE SUITE

A CEUX D'ANGÉLIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

Eloge de mademoiselle Angélique.

CLOTILDE entre avec CHRISTINE chez ADELAIDE, elle y trouve MÉLANIE.

CLOTILDE. Je suis enchantée, Mesdemoiselles, de vous trouver ensemble. J'ai été chercher notre aimable Christine, afin de vous faire part à toutes en même temps, d'un bien qui doit nous être commun, et qui nous comblera de consolation.

MÉLANIE. Mademoiselle Clotilde pique agréablement notre curiosité. Eh ! quel est donc ce trésor ?

ADELAÏDE. C'est peut-être quelque chose qui a appartenu à ma petite maman,

et qu'elle a laissé à son intime amie, afin qu'elle nous en fît part.

CHRISTINE. Que nous serions heureuses, si, en nous confiant quelques écrits de sa main, elle nous eût rendu sensibles en son absence, et son esprit, et ses sentimens !

CLOTILDE. Je ne vous laisserai pas plus long-temps incertaines; c'est une lettre de notre mère commune; c'est une lettre de mademoiselle Angélique.

ADELAÏDE. O tendre amie ! vous vous souvenez de vos enfans, et vous allez conduire encore mes pas dans les sentiers de la vertu.

MÉLANIE. Ma bonne maman va nous entretenir elle-même aujourd'hui ! Hâtons-nous de lire les expressions de sa tendresse et les avis charitables qu'elle nous donne.

CLOTILDE. Je soupire autant que vous après ce plaisir : mais je vous avoue ma foiblesse, tout mon courage m'abandonne, et je n'aurai jamais la force de lire cette lettre chérie. Mélanie, s'élevant au dessus d'elle-même, toujours noble, toujours pleine de courage et de grandeur d'ame, vous rendra ce service.

MÉLANIE prend la lettre. La commission dont vous me chargez est bien honorable. Donnez-moi la qualité de lectrice, chaque fois que ma bonne maman vous écrira, j'accepte cet emploi avec plaisir et reconnoissance. Voyons. (*Elle lit.*)

« Mes aimables compagnes, mes tendres » amies, je ne suis encore éloignée de » vous que de huit lieues, et mon premier » soin, en descendant de la voiture, est » de vous écrire.

» Ah ! chères enfans, vous avouerai-je » ma foiblesse ! Eh ! pourquoi ne le ferois-je pas, puisque cela vous prouvera » combien je vous aime ? En vous quittant, je vous parus d'une fermeté inébranlable. Les yeux secs, le cœur tranquille, l'ame soumise et résignée, vous » croyiez qu'il ne m'en coûtoit rien pour » m'éloigner de vous. Ah ! que les choses » sont changées ! Dieu, qui m'avoit puissamment soutenue, sembla tout à coup » m'abandonner. A peine étois-je dans » la voiture, qu'Adelaïde, pâle, tremblante, désolée, se présenta à mon imagination. Les cris de Mélanie me déchiroient le cœur ; ma mère elle-même

chère maman, ai-je mérité vos attentions et vos sollicitudes ? O charité, reine des vertus ! (Elle veut lire encore.) c'est en vain...... Il ne m'est plus possible..... Mes sanglots étouffent ma voix : « permettez-moi, Mesdemoiselles, de donner un libre cours à mes larmes. (Elle baise la lettre avec transport, et la donne ensuite à Adelaïde.) Adelaïde, chère amie, prenez cette lettre précieuse, et continuez-en la lecture jusqu'à ce que votre voix entrecoupée par vos soupirs, vous force à garder le silence. »

Adelaïde prend la lettre, et en continue la lecture. « Que vous dirai-je, mon » aimable Clotilde, de ma chère fille » Adelaïde ? Vous savez que je la porte » dans mon cœur ; je la remets entre vos » mains. Secondez les desseins du Sei- » gneur sur elle, apprenez-lui à marcher » dans les voies de la perfection chré- » tienne, et à profiter de cette piété » tendre et affectueuse que le divin Epoux » lui a départie. Et vous, Adelaïde, re- » cevez, de la part de votre mère, re- » cevez pour directrice de votre ame, » recevez mademoiselle Christine, dont

» vous connoissez la vertu, et à laquelle
» une heureuse sympathie vous unit par
» les liens les plus doux.

» Je vous trouvai toujours, mon ai-
» mable Christine, disposée à me faire
» plaisir; agréez donc ce sacré dépôt
» que mon cœur vous confie; qu'Ade-
» laïde trouve en vous une tendre mère,
» une fidèle amie. Marchez devant elle,
» réglez ses pas, prenez-la de temps en
» temps par la main, et l'aidez à fran-
» chir les sentiers difficiles. Adelaïde,
» ma fille spirituelle, tendre brebis, qui
» vous étiez égarée, et que j'ai rame-
» née au bercail du souverain Pasteur,
» paissez tranquillement dans les pâtu-
» rages fertiles de l'Eglise, et devenez
» forte et robuste pour les grandes ver-
» tus et la perfection. Ayez pour made-
» moiselle Christine la même obéissance
» que vous aviez pour moi; prenez ses
» conseils et marchez sur ses traces. Ah!
» quelle satisfaction ce me sera, de savoir
» qu'Adelaïde m'obéit en mon absence,
» et va de vertu en vertu! »

(Adelaïde baise mille fois la lettre d'Angélique.) « O lettre chérie! Que de

richesses ! Quels avis salutaires tu contiens ! Que d'instructions solides !...... Quels doux épanchemens du cœur ! Notre mère !..... O combien elle nous aimoit ! Que dis-je ? à quel point nous aime-t-elle encore !.... O ma petite maman ! vos conseils sont pour moi des lois, je me hâte de les suivre; (elle se jette aux pieds de Christine... Oui, c'en est fait, mademoiselle Christine, amie vertueuse et digne de tout mon respect, je vous promets l'obéissance que je rendois à ma petite maman. Vous lirez dans mon cœur, vous serez mon guide, recevez-moi pour votre fille spirituelle, ne balancez pas, mademoiselle Angélique l'ordonne, et vous le savez, elle a sur nous des droits inviolables. »

CHRISTINE relève Adelaïde. Je ne puis résister aux lois qu'une juste amitié m'impose. Relevez-vous, aimable compagne, embrassez une amie que vous appelez votre mère. Je sens combien je suis indigne de cette qualité; mais si vous ne trouvez pas en moi les talens supérieurs de mademoiselle Angélique, vous y trouverez du moins la même affection et le

même zèle pour votre salut. Ne craignez jamais ni de fatiguer mon attention, ni de diminuer ma tendresse.

ADELAÏDE. Que vous êtes bonne, chère maman! (puisque vous me permettez de vous donner ce nom.) Que votre charité est admirable! O mademoiselle Angélique! ô ma première mère! c'est encore à vous que je dois ce bienfait! (elle baise encore la lettre d'Angélique.)

MÉLANIE. Ma petite sœur baise toujours la lettre de ma bonne maman. Si nous la laissons faire, en voilà jusqu'au soir, et elle ne pourra nous en achever la lecture. Mademoiselle Christine, il me semble qu'en cet instant vous pourriez bien user de vos droits sur votre chère fille; elle vous a promis obéissance; ordonnez, elle vous obéira.

CHRISTINE. J'en suis persuadée. Voudriez-vous, ma fille, me confier cette lettre?

ADELAÏDE. Volontiers, maman; je ne puis rien vous refuser.

CHRISTINE prend la lettre et l'achève.

« Permettez-moi, mes fidèles compa-
» gnes, car il me semble vous voir as-

» semblées chez ma chère Adelaïde; per-
» mettez - moi de confirmer le choix
» que j'ai fait de mademoiselle Clotilde,
» pour présider à ma place au milieu de
» vous. Je ne crains qu'un seul obstacle.
» Je connois son humilité, sa modes-
» tie, sa défiance d'elle-même; je l'en-
» tends protester que la bonne idée que
» j'ai conçue de son mérite, me trompe,
» et qu'elle n'est nullement capable d'ins-
» truire les autres. Chère Clotilde, ô
» vous, mon ancienne amie, voulez-vous
» donc, pour de vaines frayeurs, aban-
» donner l'œuvre de Dieu! Que celui,
» dit saint Paul, qui a reçu le don
» d'exhorter, exhorte mes frères : exhor-
» tez-vous les uns les autres à la pra-
» tique des vertus. Dieu vous a donné
» des talens, ma chère amie; profitez-en
» pour sa gloire et pour le salut de vos sem-
» blables. Le Seigneur, en vous confiant
» cette bonne œuvre, vous donnera les
» grâces et les forces nécessaires pour
» la conduire à sa perfection. Je vous
» en supplie, ma tendre amie, faites
» cesser vos répugnances; que j'apprenne
» par la première lettre, dont j'espère

» que vous me favoriserez, que made-
» moiselle Clotilde remplit avec succès
» la place de la fugitive Angélique; que
» mademoiselle Christine a reçu pour sa
» fille spirituelle, ma chère fille Ade-
» laïde; que ma tendre enfant Méla-
» nie est fidèle à mademoiselle Clotilde;
» enfin, que toutes mes compagnes mar-
» chent d'un pas ferme dans la voie de
» la perfection. Tels sont les plus ardens
» désirs de mon cœur, tel est l'objet de
» mes continuelles prières, et c'est dans
» ces sentimens que je suis et que je serai
» toujours votre bonne et fidèle amie An-
» gélique. »

Christine fermant la *lettre*. Hé bien, mademoiselle Clotilde, vous ne pouvez plus vous en défendre; vous voilà nommée, et nous vous saluons comme notre présidente.

Clotilde. De grâce, Mesdemoiselles, épargnez-moi la confusion de me voir à la tête de celles dont je ne mérite pas d'être la compagne; vous êtes toutes plus en état que moi, de soutenir les espérances de mademoiselle Angélique, et de remplir ses vues. Je vais gâter son ouvrage

au lieu de le perfectionner; elle se repentira bientôt de son choix, et mon incapacité augmentera les regrets que vous cause son départ.

Christine. Votre exemple me confond, mon intime amie ; je n'ai pas fait les mêmes difficultés pour accepter l'honneur de remplacer mademoiselle Angélique auprès de mademoiselle Adelaïde. Je vois que j'ai manqué, que je n'ai point assez connu ma foiblesse, et je vous assure que si vous persistez à refuser de vous rendre à nos sollicitations, je me démets aussitôt de l'emploi dont je me suis chargée.

Adelaïde. Ma petite sœur, employez tout l'ascendant que vous avez sur l'esprit de mademoiselle Clotilde, et faites qu'elle cède à nos vœux; car si elle persévère dans son refus, je serai doublement à plaindre. Je perdrai à la fois ma petite maman, qu'un arrêt sévère de la Providence nous a enlevée, et mademoiselle Christine, qui devoit la remplacer; et que deviendrons-nous, vous et moi?

Mélanie. Ne craignez rien, ma sœur; mademoiselle Clotilde nous aime trop pour nous abandonner, elle respecte trop les

lumières de mademoiselle Angélique pour ne pas s'y soumettre. C'est l'humilité qui l'arrête, mais la charité triomphera.

ADELAÏDE. Ah ! ma sœur, vous me rendez la vie.

MÉLANIE *à Clotilde :* N'est-il pas vrai, ma vertueuse amie, que, par déférence pour mademoiselle Angélique, par amitié pour nous, et par zèle pour notre salut, vous allez, dès ce moment, vous charger de notre conduite ? Ah ! je vous en supplie, ne nous refusez point ! ma conversion est récente ; j'ai besoin d'un appui, j'ai besoin d'un guide qui m'éclaire, et soutienne mes pas chancelans dans les sentiers de la vertu. Que de doutes vont s'élever dans nos esprits ! Que de craintes vont saisir nos cœurs ! Qui dissipera nos ténèbres ? qui adoucira nos peines ? C'est à vous et à mademoiselle Christine que nous avons recours ; et si vous nous abandonnez, mademoiselle Christine suivra votre exemple.

CLOTILDE. Je ne puis résister à des instances si vives ; c'en est fait, je me rends. Je vais donc remplacer, quelqu'indigne que j'en sois, la plus vertueuse des amies. O mes chères compagnes, quelle diffé-

rence vous allez trouver entre elle et moi ! Rappelez-vous ces talens rares, ces lumières sublimes, ces vertus touchantes, cette piété tendre et solide, ces grâces naïves qui ornent à l'envi l'incomparable Angélique. Par quel art merveilleux elle s'insinuoit dans nos cœurs ! par quels charmes triomphans elle subjuguoit notre confiance ! quelle onction dans ses paroles ! quel feu, quand elle nous parloit du Ciel ! quelle douceur dans ses reproches ! quelle prudence dans ses conseils, et dans ses résolutions ! quelle fermeté ! quelle complaisance ! quelle charité elle avoit pour nous ! Mille fois, vous l'avez éprouvé, combien elle vous aimoit : ne l'avez-vous pas vue mille fois prendre l'alarme au moindre danger qui vous menaçoit, et n'épargner rien pour vous en faire sortir avec avantage ? Elle sacrifioit son repos, sa santé, ses satisfactions les plus innocentes ; pour vous, mes chères enfans, elle s'oublioit elle-même.

Que ne nous est-il permis de pénétrer dans son intérieur, où, comme dans un sanctuaire chéri, le Seigneur se plaît d'habiter ! que nous y verrions de merveilles !

quel feu chaste et pur pour la Beauté souveraine ! quels entretiens délicieux et sublimes avec le divin Epoux ! Nous y verrions cette ame privilégiée jouir d'un doux et mystérieux repos dans le sein de son Bien-Aimé ! C'est là qu'elle puisoit ces rares connoissances et ces expressions nobles, énergiques et touchantes, qui vous causoient une agréable surprise. L'Esprit-Saint fut son premier maître : elle recevoit toutes les impressions de cet Esprit d'amour, et elle répandoit sur nous une partie du torrent vivifiant dont son ame est toujours inondée. Mais où m'emportent mon estime et ma tendresse ? Non, je ne pourrai jamais la peindre dans tout son éclat : pour la connoître parfaitement, il faudroit que vous vissiez son ame. Fidèles interprètes de vos sentimens, vos larmes sont bien plus éloquentes que mes paroles ; elles annoncent la grandeur de la perte que nous venons de faire, et cette perte est irréparable.

Christine. Réparez, mon excellente amie, cette perte qui fait couler nos larmes. Pour moi, fidèle à suivre vos traces, je vais garder exactement mes premiers engagemens envers ma chère fille Adelaïde.



Adelaïde. Ah ! que je suis heureuse ! J'avois perdu une tendre mère, j'en retrouve une autre.

Mélanie. Je suis au comble de mes vœux, puisque ma bonne amie consent enfin à être notre guide..

Clotilde. Mon insuffisance vous fera souvent regretter le mérite rare de mademoiselle Angélique. Sans talens, sans lumière, sans vertus, comment pourrai-je soutenir le choix que vous venez de faire ? Vous connoîtrez peut-être un jour trop tard, combien j'étois peu digne de fixer vos regards et d'attirer votre confiance.

Adelaïde. Avez-vous déjà oublié, mademoiselle Clotilde, que ma petite maman vous dit dans sa lettre, que Dieu parlera lui-même par votre bouche ? Après une telle promesse, nous n'avons rien à craindre.

Clotilde. C'est aussi sur Dieu seul que je m'appuie. Je crains tout de ma foiblesse; mais j'attends tout de sa force toute-puissante.

Mélanie. Avec un tel soutien vous ne pourrez tomber, et par là même vous préviendrez nos chutes.

Clotilde. Vous voudrez donc bien, ma

chère Christine, m'aider de votre mémoire, suivant les intentions de mademoiselle Angélique ?

Christine. Vos désirs, chère Clotilde, sont des lois inviolables pour moi : mademoiselle Angélique vous a nommée ; vous êtes notre supérieure, nous vous obéirons.

Adelaïde. Voilà qui est bien : la lettre de ma petite maman fait des merveilles. Il me semble que nous devrions conserver avec soin tout ce qu'elle nous écrit ; permettez que j'en sois la dépositaire. Je me charge de les copier, ces épîtres si intéressantes, en beaux caractères, et d'en faire un livre bien relié, pour y avoir recours dans le besoin. Elles seront à vous toutes les fois que vous le jugerez à propos, et nous aurons la satisfaction de les lire, de les relire encore et de les méditer.

Clotilde. Vous pensez juste, mademoiselle Adelaïde. Cette collection ne peut que nous être utile.

Christine. Oui, et nous pourrons ainsi nous entretenir avec mademoiselle Angélique ; et, malgré la distance qui nous sépare, son esprit présidera encore au milieu de nous.

Mélanie. Ma petite sœur est heureuse, tout lui réussit. O souhait! que je désirerois avoir le même avantage!

Clotilde. S'il dépend de moi de remplir vos désirs, soyez persuadée, chère Mélanie, que je mettrai tout en usage pour vous satisfaire.

Mélanie. Je connois, mademoiselle Clotilde, votre caractère obligeant; c'est pourquoi je vais vous rendre compte de la conduite que j'ai tenue hier. Depuis ma conversion, je me reprochois la manière fière et hautaine dont je parlai à mes anciennes amies, lorsqu'elles vinrent me rendre visite. Vous fûtes témoin de mes écarts, vous en gémissiez alors en secret, et plusieurs fois vous m'avez pressée de réparer, par des manières douces et honnêtes, le scandale que donna ma vivacité. Par votre conseil, je me contentai de saluer poliment celles de ces demoiselles que je ne veux plus voir, parce que leur intimité me seroit dangereuse. Mais il en est une autre dont vous avez sans doute remarqué la modération et les manières gracieuses. Elle étoit, après mademoiselle Adelaïde, mon amie la plus intime. O souvenir amer qui me perce le

cœur ! c'est moi qui l'ai pervertie ! Pour la séduire, je n'ai oublié, ni caresses, ni conseils, ni sollicitations : voici plus encore ; mon exemple l'a entraînée, et par complaisance, elle m'a suivie dans la route de l'iniquité ! O que ne puis-je retrancher du nombre de mes jours, ces jours où, faisant l'office de Satan, je fis distiller dans ces ames innocentes le poison corrupteur, dont la mienne étoit infectée ! O vertueuse Adelaïde ! ô innocente Euphrasie ! comment pouvez-vous souffrir encore une ame si coupable ?

Adelaïde. Ma petite sœur, modérez vos regrets ; j'ai oublié le passé ; je vous aimai toujours ; je vous aime encore. Je suis persuadée que mademoiselle Euphrasie pense de même, et qu'elle oubliera comme moi les torts que vous lui avez faits.

Mélanie. Je le crois, ma sœur ; elle m'en a déjà donné des preuves.

Clotilde. Vous avez donc vu cette aimable enfant ? vous lui avez rendu une visite pour lui faire excuse, n'est-ce pas ?

Mélanie. Oui, mademoiselle Clotilde, j'y fus hier après midi ; j'entrai chez elle d'un air gai, et lui dis que je venois la

prier d'oublier mes torts, et de faire disparoître les petits nuages élevés entre nous. Elle me reçut avec cette politesse qui lui est naturelle, et m'assura que rien au monde ne diminueroit l'amitié qu'elle conserve pour moi.

CHRISTINE. Voilà une belle occasion, Mélanie, de réparer la faute dont vous venez-vous-même de vous avouer coupable. Il faut arracher cette demoiselle au monde. Que vous seriez heureuse, si vous pouviez rendre à Jésus-Christ cette brebis innocente que vous lui avez enlevée !

MÉLANIE. Hélas ! vos paroles, mademoiselle Christine, rouvrent ma plaie et font couler mes larmes. Je sens l'étroite obligation où je suis de réparer, autant qu'il est en moi, les scandales que j'ai donnés à ma chère Euphrasie, et j'espère, avec la grâce de Dieu, réussir. Quoiqu'elle soit naturellement vive et enjouée, jamais je ne l'ai vu passer les bornes de la modestie; et lorsque nos autres amies portoient un peu trop loin la liberté du langage et de la parure, elle prenoit un air grave, qui faisoit assez connoître que la moindre indécence lui déplaisoit.

CLOTILDE. Cela seul suffit pour nous faire espérer sa conversion. Voulez-vous, Mélanie, achever son portrait?

MÉLANIE. Très-volontiers, mademoiselle Clotilde. On parle avec plaisir des personnes que l'on aime. Euphrasie reçut une éducation distinguée, qui développa de bonne heure ses talens naturels. Madame sa mère, qui présidoit à toutes les leçons qu'on lui donnoit, remarqua dans sa fille une pénétration d'esprit au dessus de son âge; un jugement sain, qui lui faisoit apprécier les choses selon leur juste valeur; un bon cœur facile à s'attendrir aux maux des malheureux; une ame courageuse, qui s'élevoit au dessus des difficultés, et dont les obstacles enflammoient l'émulation; une grande application au travail et beaucoup de docilité. Tendrement attachée à sa mère, elle ne se plaisoit qu'avec elle, et ne désiroit point d'autre amie. Ah! perfide, c'est moi qui l'ai arrachée du sein de cette mère vertueuse; c'est moi qui ai étouffé dans ce tendre cœur les vertus naissantes dont il étoit orné.

CLOTILDE. Il faut l'avouer, chère Mélanie, vous lui avez fait un grand tort.

ADELAÏDE. Hé bien! ma petite sœur,

amenez-nous cette charmante demoiselle. Mademoiselle Clotilde, par ses exhortations touchantes, la réunira à une mère si digne d'être chérie et respectée.

Mélanie. Euphrasie consent d'assister à nos conférences, je lui en ai prouvé les avantages; mais elle veut n'y venir qu'en cachette, et elle prie instamment qu'on lui garde le secret.

Clotilde. Vous pouvez l'assurer d'un secret inviolable.

Mélanie. Hélas! j'aurois bien des ames à convertir, s'il falloit que j'arrachasse à l'enfer toutes celles que mes scandales y ont précipitées!

Clotilde. Mélanie est toujours affligée. Pour rendre la paix à son ame, il conviendroit de nous entretenir demain sur l'espérance chrétienne. C'étoit l'intention de mademoiselle Angélique; elle nous avoit elle-même annoncé cette conférence spirituelle. Je la ferai en sa place; elle m'a fait tenir ce qu'elle avoit écrit sur ce sujet.

Mélanie. Vous voulez donc bien, mademoiselle Clotilde, que je vous présente demain matin mademoiselle Euphrasie?

Clotilde. Vous ne pouvez me faire un plaisir plus sensible.

II.e ENTRETIEN

Caractère d'Euphrasie..

CLOTILDE, MÉLANIE, EUPHRASIE.

MÉLANIE. Votre douceur, mademoiselle Clotilde, vos vertus inspirent à Euphrasie le désir de vous voir ; c'est pour cela que je viens ce matin : vous pardonnerez, je l'espère, cette importunité au zèle qui nous presse l'une et l'autre.

CLOTILDE. Bien loin d'être importune, jamais visite ne me fut plus agréable. Je désirois de connoître plus intimement mademoiselle Euphrasie. Oui, Mademoiselle, un agréable penchant m'attire vers vous. Si vos sentimens étoient les mêmes, bientôt nous serions unies par les liens de la plus tendre amitié.

EUPHRASIE. Ah! Mademoiselle, vous avez tous les sujets possibles de vous plaindre de moi, et vous me comblez de politesses. Vos honnêtetés augmentent ma confusion.

Avez-vous déjà oublié ces railleries piquantes, ces plaisanteries fades et tous les mauvais procédés dont je me rendis coupable envers vous, le jour où ma chère Mélanie reçut en même temps votre visite et la mienne ? Que de reproches en ce moment n'ai-je pas à me faire !.....

CLOTILDE. Soyez persuadée, Mademoiselle, que je n'eus jamais la moindre aigreur pour toutes les choses que vous vous reprochez. Je les ai oubliées, Mademoiselle, et il m'est impossible de ne pas vous aimer.

EUPHRASIE. Oh ! que ne peut pas la vertu sur un cœur où elle a établi son empire ! Oui, Mademoiselle, c'est cette vertu toujours aimable dont vous suivez les impressions, qui vous rend indulgente à mon égard; mais plus votre bonté est grande, plus je reconnois la grandeur de ma faute, et je vous prie instamment d'agréer mes très-humbles excuses.

CLOTILDE. Ne parlez plus ainsi, charmante Euphrasie, car vous m'affligez. Dès le premier instant que j'eus le plaisir de vous voir chez notre aimable Mélanie, vos attraits me frappèrent; bientôt je remarquai en

en vous un esprit juste et solide, beaucoup de pénétration, un cœur droit, sensible, et ami de la vérité, une politesse distinguée et une douceur de caractère qui me ravit. Tandis que vos autres compagnes s'échappoient d'une manière indécente dans leurs discours injurieux à la Religion, j'admirois votre modération et le soin que vous preniez de ne rien dire contre Dieu, ni contre sa loi. Vous évitiez même de faire à mademoiselle Mélanie des reproches trop vifs sur son changement, et vous n'insistiez que sur la peine de perdre en elle une amie qui vous étoit si chère. Quel dommage, disois-je en moi-même, qu'une personne si accomplie consacre au monde de si belles années ! Grand Dieu ! faites qu'elle vous serve ! Tous les cœurs sont faits pour vous ; mais le sien paroît plus digne qu'un autre, de vous être particulièrement consacré.

Mélanie. Quand vous auriez vécu plusieurs années avec Euphrasie, mademoiselle Clotilde, vous ne pourriez mieux la dépeindre. Oui, elle est faite pour la vertu. Elle marchoit autrefois dans les sentiers de la justice ; déjà elle y auroit fait de

rapides progrès, si Mélanie...... malheureuse Mélanie !..... hélas ! je ne puis y penser sans être indignée contre moi-même! Combien ne m'en a-t-il pas coûté pour enlever cette innocente brebis des bras du souverain Pasteur ! Que de ressorts ! que d'artifices pour la perdre ! la vertu faisoit ses délices. Elle résista long-temps à mes exemples, à mes efforts pernicieux et criminels, pour la traîner aux fêtes du monde. Enfin, je l'enlevai du sein de la plus vertueuse mère, de cette veuve respectable, qui, première Dame de Charité et le modèle de toute la paroisse, ne cesse de pleurer sur le sort de sa fille unique. Elle s'en dédommage auprès des pauvres ; car les pauvres sont ses enfans. Oui, mademoiselle Clotilde, si vous voulez voir madame du Vivier, il faut aller chez les pauvres honteux, et dans les hôpitaux; c'est là que vous la trouverez occupée à soulager les malheureux, et par la douceur de ses paroles, et par l'abondance de ses aumônes...... Trop coupable Mélanie, faut-il que tu aies affligé un si bon cœur, et que tu l'aies percé d'un trait si cruel?

Clotilde. Je sens pour madame du

Vivier une profonde vénération. Comment se peut-il donc que mademoiselle sa fille ne s'empresse pas à suivre de si touchans exemples ? comment ne vole-t-elle pas sur les traces de cette digne mère, partout où la conduit sa charité ?

MÉLANIE. Si je ne craignois de perdre votre amitié, mademoiselle Clotilde, je vous ferois le détail des artifices que j'ai employés contre Euphrasie. Mais pourquoi craindrois-je ? Je ne dois que m'humilier, et vous êtes si indulgente, que vous adoucirez encore le juste chagrin que j'éprouve maintenant.

CLOTILDE. Aimable compagne, votre humilité me touche autant que votre repentir. Oui, je vous en assure, je tâcherai d'adoucir vos chagrins. Faites-moi part de tout ce qui concerne mademoiselle Euphrasie. O combien elle m'intéresse !

MÉLANIE. Pendant long-temps elle n'eut point d'autre compagnie que celle de Madame sa mère. Docile à ses avis, soumise à ses volontés, attentive à la prévenir en tout, elle s'attachoit à suivre ses pas, elle partageoit ses plaisirs, ses peines et ses bonnes œuvres. Mélanie!..... malheureuse !

qu'as-tu fait? C'est toi qui as brisé les liens d'une union si pure, et empoisonné le cours d'une vie si innocente!

EUPHRASIE. Calmez votre douleur, ma chère amie, vous me percez le cœur. C'est moi qui suis coupable, c'est moi qui vous cause tant d'affliction.

CLOTILDE. Cédez, mademoiselle Mélanie, aux instances de votre tendre amie; cessez de l'affliger, et achevez, en ma faveur, un détail aussi utile qu'intéressant.

MÉLANIE. J'allois souvent manger chez l'oncle et la tante d'Euphrasie, ils étoient amis de ma famille et me combloient d'honnêtés; les voyant portés à me faire plaisir, je les priois d'inviter leur aimable nièce. Les jours qu'elle devoit s'y rendre, j'avois soin d'enrichir ma parure, et de venir avec tout l'étalage de la mondanité.

CLOTILDE. Est-ce que cette vanité-là ne déplaisoit pas à mademoiselle Euphrasie? Une demoiselle bien élevée et chrétienne devoit regarder l'attirail de votre toilette, comme indigne d'occuper un esprit juste et sensé.

MÉLANIE. Aussi me regarda-t-elle pendant quelque temps avec un air d'indiffé-

rence, qui ne satisfaisoit point du tout mon amour propre. Elle ne venoit chez ses parens que par complaisance, et dans la crainte de manquer aux égards qu'elle leur devoit; quelquefois même elle ne se rendoit point à leur invitation. Enfin, à force d'amitiés et de caresses, on parvint à amollir ce cœur, qu'une sagesse austère avoit jusque-là rendu inébranlable. On vantoit sa beauté et la régularité de ses traits, et la délicatesse de son teint, et la finesse de sa taille. Quel dommage, disoit-on, que tant de grâces naturelles ne soient pas relevées par une jolie parure! Voyez comme mademoiselle Mélanie est *bien mise*, comme elle suit exactement les modes avantageuses; elle montre un goût exquis dans le choix de ses ajustemens, rien ne lui manque, elle plaît à tout le monde. Pourquoi, ma nièce, ne faites-vous pas de même? Vous êtes jolie; ornez-vous, et vous serez charmante. Oui, vous attirerez tous les regards; oui, chacun s'empressera à vous faire la cour.

CLOTILDE. O monde, que ton langage est corrupteur! Et que répondoit mademoiselle Euphrasie?

Mélanie. Elle combattoit encore, mais foiblement. Elle s'excusoit sur la manière de penser de madame sa mère, qui détestoit les maximes du monde, et qui lui refuseroit absolument toutes parures contraires à la modestie et même à la simplicité chrétienne. Je m'étois bien attendue à cette réponse; aussi avois-je pris mes précautions; j'avois engagé madame sa tante, à lui donner les parures que sa mère lui refuseroit. Euphrasie ne put tenir aux caresses de sa tante, qui, la prenant dans ses bras, la serrant contre son cœur, lui disoit : Ma chère amie, je t'aime plus que moi-même, tu fais mes délices; cède donc au désir que j'ai de te voir briller dans le monde, comme le demandent ton âge et ta condition. Cesse d'ensevelir, sous le voile d'une dévotion bizarre, tant de grâces que t'a prodiguées la nature. Ne t'inquiète point, ne demande rien à ta mère, elle est rigide à l'excès, et te refuse les satisfactions les plus innocentes; je saurai pourvoir à tout. Il étoit bien difficile de résister. Euphrasie remercia sa tante, et depuis cette époque, Euphrasie fut mondaine.

Clotilde. Et de quel œil madame du Vivier vit-elle ce changement?

Mélanie. Elle en fut inconsolable. Elle mit tout en usage pour arrêter le mal qui commençoit ; mais ses soins furent inutiles. Euphrasie, qui, d'abord, portoit tous les ajustemens par respect pour la main qui les lui présentoit, les porta par goût et par inclination. Vous jugez quel triomphe pour mon amour propre ! Je voulus des témoins de ma victoire ; je menai Euphrasie chez mes compagnes, particulièrement chez ma petite sœur Adelaïde que j'avois déjà pervertie, et nous lui fîmes partager nos plaisirs. Chaque jour amenoit de nouvelles récréations, de nouvelles fêtes ; Euphrasie en *étoit* l'ornement, et bientôt elle ne respira plus que pour les folles joies du siècle. Quelle douleur pour sa vertueuse mère ! Elle en rejetoit la faute sur sa sœur et sur son beau-frère ; elle les croyoit seuls coupables de la perte de sa fille. Elle leur en fit les plus vifs reproches ; mais, pleine de religion et de douceur, elle voit toujours des parens dont elle a sujet de se plaindre ; elle prie pour leur conversion et pour celle de sa fille. Ah ! je l'espère, Dieu exaucera ses vœux, Dieu lui rendra ce que le monde lui a ravi.

Clotilde. Je conçois de flatteuses espérances. Mademoiselle Euphrasie aima toujours le bien, et je suis persuadée que la vertu a pour elle des attraits.

Euphrasie. Il est vrai, Mademoiselle, cette vertu si pure, qui fit les délices de mon enfance, semble m'inviter et m'attirer vers vous.

Clotilde. Eh ! pourquoi résistez-vous à ses charmes ? il est si doux de s'y laisser entraîner. Ah ! ne vous faites plus de violence. Revenez à Dieu, Mademoiselle, revenez à ce tendre Père, qui vous comble de biens, et qui vous appelle encore. Il vous prépare de nouvelles faveurs. Jetez-vous dans ses bras, ils vous sont ouverts, et ils vous attendent. Il oubliera vos fautes, et vous traitera avec autant de bonté, que si vous n'eussiez jamais abandonné son service. Interrogez mesdemoiselles Adelaïde et Mélanie : quelle joie intérieure ! quelles délices ineffables le saint amour leur fait maintenant éprouver ! Elles vous diront qu'elles trouvent mille fois plus de consolation à pleurer aux pieds du Sauveur, qu'elles n'en ont goûté dans le monde.

Euphrasie. Je conviens, Mademoiselle,

que l'exemple de mes deux amies me touche beaucoup. Cette modestie, cette simplicité chrétienne qui font maintenant leur plus bel ornement; cette joie vive et pure qui brille sur leur front; cette ferveur qui les anime et qui leur rend si doux le joug du Seigneur; en un mot, toutes ces vertus qui croissent chaque jour et embellissent leur ame, excitent mes désirs, je leur porte envie. Je me dis souvent à moi-même : Que mes amies sont heureuses ! elles ont secoué le joug honteux du fier tyran dont je suis esclave! Trop timide Euphrasie, pourquoi n'as-tu pas déjà suivi un si bel exemple ? Je forme ainsi des projets; il me semble que je vais tout quitter; mais le funeste lien qui m'enchaîne, je n'ai pas la force de le rompre.

CLOTILDE. Ah! Mademoiselle, que l'effort généreux qui vous feroit tout quitter pour Dieu, seroit bien récompensé ! Ce Dieu libéral et magnifique vous ouvriroit ses trésors infinis ; vous y trouveriez le souverain bonheur. Je ne vous dirai pas comme le prophète : Goûtez et voyez ; mais je vous dirai : Souvenez-vous des douceurs ineffables qu'il versa autrefois

dans votre ame. Hé bien ! tout cela n'est qu'une goutte auprès du torrent de consolations qu'il vous prépare, si vous revenez promptement à lui.

Euphrasie. Je le sais, je le crois; mais que faire dans la circonstance où je me trouve ?

Clotilde. Ne point balancer entre Dieu et le monde; car Dieu est tout, et le monde n'est rien.

Euphrasie. Vous me pressez vivement, aimable Clotilde ; que puis-je vous répondre ? Je vous promets de venir à vos conférences ; mais souffrez que je ne prenne encore avec vous aucun engagement. Si je quitte les parures, ma tante croira que je méprise ses dons, je passerai pour une ingrate, et j'affligerai une personne qui m'aime tendrement. Ah ! je l'avoue, mon cœur ne peut soutenir cette idée.

Clotilde. Vous devez beaucoup à ces parens, Mademoiselle ; leur amitié, leur complaisance ont gagné votre cœur ; mais ne devez-vous pas incomparablement davantage à Dieu ? N'est-ce pas lui qui vous a donné l'être ? n'est-ce pas lui qui vous a rachetée ? et à quel prix ? au prix de tout son sang ! N'est-ce pas lui qui vous con-

serve ? chaque instant où vous existez, est un bienfait de sa miséricorde. Vous craignez d'être ingrate envers des parens qui vous perdent, et vous ne craignez pas d'être ingrate envers un Dieu qui cherche votre bonheur ! Vous avez des ménagemens à garder avec vos oncle et tante ; mais qui en mérite davantage que la mère vertueuse qui vous donna le jour ? et pourrez-vous jamais, par tous les respects, les soumissions possibles, reconnoître ce que vous lui avez coûté de soins, d'assiduités, de peines, d'inquiétudes ? Vous êtes émue : je vois couler vos larmes. Ah ! chère amie, livrez-vous au penchant qui vous attire vers Dieu et vers la meilleure des mères.

Euphrasie. Il est bien vrai, aimable Clotilde, vos paroles font sur moi une vive impression. Je sens tout ce je dois à ma mère, ce que je dois à mon Dieu ; mais comment faire ? et quel prétexte prendre pour m'éloigner de mon oncle, de ma tante et des autres personnes avec qui j'ai contracté des liaisons si étroites ?

Clotilde. Rien n'est si facile. Madame votre mère est veuve : vous êtes fille unique, elle n'a que vous pour compagnie et pour

consolation; depuis long-temps elle s'afflige de ce que vous l'abandonnez : dites à vos parens que vous vous reprochez d'avoir contristé une mère qui mérite toute votre tendresse; que vous voulez enfin essuyer ses larmes, et lui tenir compagnie le plus que vous pourrez; que cette assiduité ne nuira point à l'affection que vous avez pour vos autres parens; mais que l'amour filial devant l'emporter sur les autres, vous voulez remplir, d'abord, ce devoir indispensable et sacré. Dites à vos amies que madame votre mère vous retient à la maison, et que cela vous empêche de les fréquenter comme à l'ordinaire; les uns et les autres ne pourront décemment blâmer votre conduite, et bientôt vous recouvrerez votre liberté.

EUPHRASIE. Voilà un moyen excellent, je veux en profiter. Je m'attends à bien des assauts, je me propose de tenir ferme, et peut-être trouverai-je enfin le repos après lequel mon cœur soupire.

MÉLANIE. Avouez-le, mon ancienne amie, mademoiselle Clotilde est admirable : elle déconcerte les mesures du monde, et nous présente les armes de la foi, contre un tyran

qui ne nous flatte que pour nous perdre.

EUPHRASIE. Il est bien vrai, et j'ai une grande obligation à mademoiselle Clotilde des expédiens qu'elle vient de me donner. Mais je voudrois aussi qu'elle me fît part de son courage et de son éloquence pour faire valoir les raisons qu'elle me suggère; car, je vous l'avoue, mon cœur fléchit un peu, et je crois que je pourrai, sans trembler, faire à ma tante les premiers refus.

CLOTILDE. Ne vous inquiétez point, Mademoiselle, Dieu vous soutiendra; et si vous êtes bien déterminée à tout quitter pour lui plaire, lui-même parlera par votre bouche.

EUPHRASIE. Je veux commencer aujourd'hui. Mes amies m'attendent pour une partie de plaisir, je vais leur écrire un petit mot, qui leur apprendra que ma chère mère me veut auprès d'elle, et que je ne puis ni ne veux le lui refuser.

MÉLANIE. Voilà qui est à merveille. O que je suis contente! ma chère Euphrasie va bientôt ressembler à ma petite sœur Adelaïde. Ah! quand ma bonne maman le saura, quelle joie!

EUPHRASIE. C'est à vous, prudente Clo-

tilde, que je dois ce commencement de retour vers Dieu. Que cette première entrevue m'est précieuse ! elle sera, je l'espère, le germe de mon bonheur, jamais je n'oublierai la manière affable dont vous m'avez reçue, moi qui ne méritois que votre indifférence. Je profiterai, au plutôt, de la permission que vous m'avez donnée d'assister à vos pieux entretiens; mais je vous demande encore le secret pour quelque temps.

CLOTILDE. Tant qu'il vous plaira, Mademoiselle; vous pouvez compter sur notre discrétion.

MÉLANIE. Nous devons cet après-midi nous entretenir sur la vertu d'Espérance. Si Euphrasie pouvoit nous honorer de sa présence, je crois qu'elle auroit lieu d'être satisfaite.

EUPHRASIE. Je vous prie de m'en dispenser aujourd'hui; j'espère m'en dédommager bientôt. Adieu, chère Mélanie, je vous ai toutes les obligations possibles de m'avoir procuré l'avantage de connoître mademoiselle Clotilde. Puissé-je profiter, aussi bien que vous, du trésor que je viens de trouver.

III.e ENTRETIEN.

Sur l'Espérance chrétienne.

CLOTILDE, CHRISTINE, MÉLANIE, ADELAÏDE.

MÉLANIE. En vous attendant, mademoiselle Clotilde, je faisois part à ces demoiselles de la conquête que vous avez faite. J'ai prié ma chère Adelaïde d'écrire à mademoiselle Angélique cette heureuse nouvelle, afin qu'elle prie le Seigneur d'achever bientôt la conversion d'Euphrasie. Je pense que vous ne désapprouverez pas notre dessein; je serois fâchée de faire quelque chose contre vos désirs.

CLOTILDE. Vous avez bien fait; nous ne devons rien laisser ignorer à notre respectable amie, puisqu'elle a la bonté de s'intéresser à tout ce qui nous regarde.

ADELAÏDE. Ma chère sœur, en nous parlant de mademoiselle Euphrasie, nous a fait goûter une joie bien pure; mais il faut que je vous dise, mademoiselle Clo-

tilde, ce qu'elle prend soin de vous cacher; c'est qu'elle versoit un torrent de larmes; c'est qu'elle s'accusoit elle-même, cette chère amie; elle est toujours inconsolable.

MÉLANIE. Hé! chère petite sœur, comment ne le serois-je pas, après tous les scandales que j'ai causés? Je ne puis y penser sans frémir, et sans arroser la terre de mes pleurs.

CHRISTINE. De grâce, chère Mélanie, modérez vos regrets; content de votre contrition, Dieu a effacé de son souvenir toutes vos offenses. Vous ne devez plus penser qu'à servir ce tendre Père avec amour et ferveur. Suivez votre caractère toujours vif et courageux; suivez la noblesse de vos sentimens. Je vous vois voler dans la route de la vertu; si je ne redouble le pas, vous me laisserez bientôt en arrière.

MÉLANIE. Vous avez, ma chère Christine, trop bonne opinion de moi. Je n'ai encore rien fait pour réparer les outrages que j'ai faits à Dieu, et vous me parlez déjà de perfection. Commencez à m'obtenir par vos prières le pardon de mes fautes.

ADELAÏDE. N'avois-je pas bien raison de dire que ma sœur versoit sans cesse des larmes

de componction ? Elle dit qu'elle ne fait rien pour Dieu, et bientôt elle nous donne une compagne.

MÉLANIE. Ah ! que je m'estimerois heureuse, si je pouvois convertir toutes les ames que mes exemples ont perdues ! Grand Dieu ! pourrai-je jamais réparer tant d'horreurs ? Que de larmes je devrois verser !

ADELAÏDE. Ma petite sœur, souvenez-vous-en, nous avons un bon Père ; jamais il ne nous abandonnera, c'est lui-même qui nous en assure, il reçoit toujours le pécheur qui revient à lui.

MÉLANIE. Je ne suis encore qu'une enfant qui vient de naître ; ainsi, mademoiselle Clotilde, puisque vous voulez bien prendre la place de ma bonne maman, daignez m'instruire de ce que je dois faire pour retourner parfaitement à mon souverain Bien.

CLOTILDE. Quand une ame a eu le malheur de perdre la grâce, le premier pas qui la conduit vers Dieu, est un vrai repentir de ses péchés. Vous l'avez déjà fait, ma tendre amie, ce premier pas ; mais ce n'est point assez, il faut encore espérer fermement que Dieu vous pardonnera.

CHRISTINE. Que saint Jean Climaque, dans son livre de l'*Echelle sainte*, nous fait un beau portrait de l'Espérance ! Cette vertu, dit-il, est un don du Ciel, qui nous enrichit des richesses spirituelles et cachées ; c'est un bien que l'ame possède avec une foi inébranlable dès cette vie, avant qu'elle possède, avec une assurance immuable, les trésors de l'autre ; c'est le soulagement des plus grands travaux ; c'est la porte de la charité ; c'est l'ennemi du désespoir ; c'est l'image présente des biens absens. Le défaut d'espérance est la ruine de l'amour divin ; c'est elle qui nous soutient dans nos peines ; c'est elle qui essuie nos pleurs.

MÉLANIE. Avec quel soin ne devons-nous pas conserver une vertu, qui nous procure tant de richesses spirituelles ?

CLOTILDE. Cette vie, dit saint Augustin, est une mer ; notre ame est un vaisseau battu des flots : mais Dieu est un port contre les tempêtes ; l'espérance est cette ancre dont parle saint Paul. Comme l'ancre tient le vaisseau stable parmi l'agitation des flots et de la tempête, de même l'ame qui habite déjà dans le ciel et dans cette terre des

vivans par l'espérance, demeure en Dieu comme dans son port et son asile; elle y trouve une espèce d'immobilité parmi les mouvemens et les tentations différentes de cette vie. Instruisons-nous donc d'une vertu si nécessaire. Qu'est-ce qu'on entend, chère amie, par l'espérance chrétienne?

Mélanie. L'espérance est une vertu théologale, par laquelle nous attendons, avec une ferme confiance, la béatitude éternelle, et les moyens pour y parvenir.

Adelaïde. L'espérance est une vertu théologale, parce qu'elle a immédiatement Dieu pour objet, et qu'elle regarde Dieu comme sa dernière fin.

Clotilde. Nous ne pouvons l'avoir de nous-mêmes, ni l'acquérir par les seules forces de la nature. Dieu seul peut la répandre dans nos ames; toute grâce excellente et tout don parfait viennent d'en haut et descendent du Père des lumières. Par l'espérance, nous attendons la béatitude éternelle. C'est ce que dit saint Paul: les créatures attendent la manifestation des enfans de Dieu; c'est-à-dire, ce temps, où les enfans de Dieu seront, d'une manière écla-

quer à la grâce, et empêcher ainsi que les promesses divines s'accomplissent en notre faveur. Que celui qui croit être ferme, prenne bien garde de ne pas tomber.

CHRISTINE. Voici ce que nous enseigne saint Grégoire-le-Grand sur cette vérité. Le Seigneur avoit dit de saint Paul : C'est un vaisseau d'élection que je me suis choisi, et cependant cet apôtre, en châtiant son corps, craint d'être encore réprouvé. Dieu n'a point rendu témoignage de notre élection, et cependant nous dormons, comme si nous étions en sûreté. Quoique notre espérance doive être soutenue, nous ne devons pourtant jamais être sans quelque sentiment de crainte, afin que, comme l'une nous fortifie dans nos combats, l'autre nous pique, et nous réveille dans notre paresse.

CLOTILDE. Ah ! que le Roi prophète nous engage bien à mettre toute notre espérance dans le Seigneur ! Mon Dieu, dit-il, est mon aide, et j'espérerai en lui. Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui est-ce que je craindrai ? Espérez en la bonté du Seigneur, et il fera lui-même ce qu'il faut pour vous. Ceux qui mettent leur confiance

dans le Seigneur, sont inébranlables comme la montagne de Sion; que ceux qui connoissent votre nom, Seigneur, espèrent en vous, parce que vous n'abandonnez pas ceux qui vous cherchent, etc.

MÉLANIE. Que ce saint Roi avoit de confiance en Dieu ! A son exemple, quelque coupable que e sois, mon divin Sauveur, victime de propitiation pour tous les péchés du monde, sera mon unique espérance.

CLOTILDE. L'espérance n'est pas la même dans tous les Chrétiens; dans les pécheurs, elle est séparée de la charité, et alors elle est morte, imparfaite, informe, insuffisante, et presque entièrement stérile. L'attachement aux vanités, le désir des richesses de la terre, le dégôût des biens célestes, les reproches de la mauvaise conscience sont des obstacles qui en arrêtent souvent toute l'action. Si elle agit quelquefois, ses œuvres, quoique surnaturelles, ne sont que des fleurs infructueuses, qui ne peuvent produire des fruits dignes du Ciel. Elles ne sont pas pourtant tout-à-fait inutiles, puisqu'elles disposent à la grâce de la justification; mais dans les vrais Chrétiens, l'espérance est accompagnée de la charité,

et alors elle est vive, animée, agissante et féconde. Nous savons, dit le Disciple bien-aimé, que, lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est; et quiconque a cette espérance, se sanctifie comme il est saint lui-même. Et que dit le grand Apôtre ? Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfans de Dieu : cette espérance n'est point trompeuse, parce l'amour divin a été répandu dans nos cœurs, par le Saint-Esprit qui nous a été donné.

MÉLANIE. Hélas ! mon espérance est imparfaite; mais je ne veux pas qu'elle soit stérile. Je vais m'en servir pour me disposer à rentrer en grâce avec Dieu, et mériter ensuite par cette vertu la vie éternelle.

CHRISTINE. Les souverains Pontifes, Benoît XIII et XIV, nous ont ouvert les trésors de l'Eglise, pour nous engager à réciter de bouche et de cœur les actes de Foi, d'Espérance et de Charité. Ils accordent à ceux et à celles qui sont fidèles pendant un mois à cette pratique, une Indulgence plénière que l'on peut appliquer aux morts, pourvu qu'après s'être confessé et avoir

avoir communié avec ferveur, on récite cinq *Pater* et cinq *Ave*. Cette faveur est si précieuse, que je suis persuadée qu'il n'y aura dans la suite aucune de nous qui n'en profite. Mais je voudrois savoir s'il y a une obligation, sous peine de péché, à tous chrétiens de dire ces actes, et en particulier l'acte d'Espérance, puisque nous parlons de cette vertu.

CLOTILDE. Il est nécessaire à tous ceux qui ont l'usage de la raison, de faire des actes d'Espérance pour être sauvés. Il y a une infinité de textes de l'Ecriture sainte qui le prouvent. Voudriez-vous, chère Christine, en citer encore quelques-uns?

CHRISTINE. Espérez toujours dans votre Dieu. Malheur à ceux qui ne s'appuient point sur le Saint d'Israël, et qui ne cherchent point l'assistance du Seigneur! Maudit l'homme qui met sa confiance en l'homme, qui se fait un bras de chair, et dont le cœur se retire du Seigneur! Demeurons fermes dans la profession que nous avons faite d'espérer ce qui nous a été promis, puisque celui qui nous l'a promis est très-fidèle dans ses promesses; attendez avec une espérance parfaite la grâce qui vous sera donnée à l'avènement de J. C.

Clotilde. Mille remercîmens, ma chère Christine; c'est un trésor que votre mémoire : je n'ajouterai qu'un mot. Le précepte d'espérer en Dieu est affirmatif ou négatif..... Négatif, il nous défend tout acte contraire à l'espérance, le désespoir et la présomption : affirmatif, il nous oblige à produire des actes intérieurs d'Espérance dans le cours de notre vie, mais non pas tous les jours, ni à chaque instant. Il est trois occasions principales où l'on est obligé de les produire. 1.° Quand on a atteint l'âge de la raison; par conséquent, les pères et mères doivent apprendre de bonne heure à leurs enfans les actes des Vertus théologales; 2.° à l'article de la mort, où l'on ne doit plus s'occuper que de l'éternité, et s'y préparer par des actes d'Invocation, de Contrition, de Résignation, d'Humilité, de Foi, d'Espérance, de Charité et de Désir du ciel; 3.° quand on est attaqué de fortes tentations contre la foi, l'espérance et la charité; c'est le meilleur moyen de vaincre ces sortes de tentations. Il y a encore d'autres circonstances où le précepte de l'espérance oblige, comme dans la confession, la prière et la tribulation : mais alors, on ne commet pas un péché

particulier contre l'espérance en ne faisant pas un acte formel; il suffit de produire un acte d'une autre vertu, dans lequel l'espérance est, en quelque manière, renfermée. Un acte d'une véritable Contrition, par exemple, est censé contenir dans ce cas l'acte d'Espérance, puisqu'on ne peut être sincèrement converti, sans attendre de Dieu le pardon de ses fautes.

ADELAÏDE. Je pense que la résolution que nous devons prendre, c'est de faire très-souvent ces actes d'Espérance, et de les prononcer plus de cœur que de bouche.

CHRISTINE. Pour les prononcer de cœur, il faut que notre confiance soit appuyée de la pratique des bonnes œuvres. Le bonheur que nous attendons n'est promis qu'à titre de récompense : or, la récompense suppose le mérite. La couronne de vie n'est destinée qu'à ceux qui seront fidèles jusqu'à la mort; personne ne sera couronné, dit saint Paul, que celui qui aura légitimement combattu. Vivons donc saintement, mes chères compagnes.

MÉLANIE. Oui, une vie chrétienne affermit, augmente en nous l'espérance; et, au contraire, une vie mondaine l'affoiblit

toujours, et nous la fait perdre. C'est ce qu'une funeste expérience m'a appris; je présumois de la miséricorde de Dieu, et je remettois ma conversion aux approches de la mort.

ADELAÏDE. Lorsque le Seigneur vous frappa, ma sœur, vous pensiez bien différemment.

MÉLANIE. Hélas ! d'un excès je tombai dans un autre : je m'abandonnai au désespoir; vous en avez été témoin, ma sœur, et je me repens de vous avoir causé tant de scandales, de peines et de chagrins.

ADELAÏDE. N'en parlons plus, et ne pensons l'une et l'autre qu'à réparer le passé. Savez-vous ce que c'est que la présomption ?

MÉLANIE. Oui; c'est une vaine et téméraire attente du bonheur éternel et des moyens nécessaires pour le mériter. C'est ainsi qu'en me livrant à toutes les folies du bel âge, j'attendois de l'immense bonté de Dieu cette éternité bienheureuse. Le désespoir, au contraire, est une défiance de ne pouvoir obtenir, ni la vie éternelle, ni les moyens dont on a besoin pour y arriver.

CLOTILDE. Saint Chrysostôme, parlant

de ces deux péchés, cite ces paroles du Psalmiste, et il ajoute : Le Seigneur est miséricordieux et juste. David nous enseigne par ces paroles à éviter le désespoir et la négligence ; c'est comme s'il nous disoit, ne désespérez pas, car Dieu est miséricordieux ; ne demeurez pas dans une trop grande sécurité, car il est juste : ainsi ce Roi prophète pourvoit des deux côtés à notre salut ; d'une part il remédie à notre paresse, de l'autre il nous ôte tout sujet de désespoir. Que personne, conclut le saint Docteur, ne désespère de son salut : si vous êtes pécheur, regardez le publicain ; si vous êtes impur, considérez la femme pécheresse ; si vous êtes homicide, jetez les yeux sur le bon larron ; si vous êtes injuste et blasphémateur, voyez l'apôtre saint Paul, qui, de persécuteur de la vérité, en devient le prédicateur. Que concluez-vous de ce passage de saint Chrysostôme ?

Mélanie. Que, malgré la multitude et l'énormité de mes crimes, je dois avoir une ferme espérance, que Dieu, dont la miséricorde est infinie, me pardonnera.

Christine. C'est ce que confirme saint Bernard. Il n'y a, dit-il, que l'espérance

qui obtienne miséricorde auprès de Dieu : cette huile précieuse ne peut tenir que dans le vase de la confiance ; mais il y a une confiance infidèle, et qui n'est digne que de malédiction, parce qu'elle nous porte au péché ; c'est la présomption, et Mélanie veut l'éviter aussi bien que le désespoir.

MÉLANIE. Vous êtes bien charitable.

CHRISTINE. Le désespoir et la présomption sont quelquefois accompagnés de doutes et de pensées contraires à la foi. Quand ils sont volontaires, ils détruisent la foi et l'espérance, et l'on est obligé de s'en accuser dans le tribunal de la pénitence.

MÉLANIE. Vous me prévenez à propos, Mademoiselle ; j'allois vous le demander.

CLOTILDE. Le désespoir et la présomption sont, de leur nature, péchés mortels ; car, étant opposés à une des vertus théologales, ces péchés nous détournent directement et principalement de Dieu : ce en quoi, surtout, consiste la malice du péché mortel. Quand ils nous ont détachés de Dieu, ils nous précipitent dans tous les désordres. L'homme qui désespère, remarque saint Augustin, dit : Je suis déjà condamné, pourquoi ne ferois-je pas ce que

je veux ? Le présomptueux dit : Dieu est la bonté même, lorsque je me convertirai, il me pardonnera; pourquoi donc ne ferois-je pas ce qui me plaît? L'un se désespère, et l'autre espère pour continuer à pécher.

CHRISTINE. Je suis peu tentée de présomption; mais je le suis beaucoup de désespoir; j'ai quelquefois l'esprit accablé de ces affreuses pensées, j'appréhende d'y avoir consenti : pourriez-vous, mademoiselle Clotilde, lever mes doutes et me tirer d'embarras ?

CLOTILDE. Les ames timorées, ma chère amie, sont plus sujettes aux tentations de désespoir que de présomption : le démon grossit leurs fautes, et leur en fait regarder les suites comme très-funestes; mais il n faut pas croire que tous les sentimens de désespoir que l'esprit de malice inspire aux justes, soient volontaires : une marque certaine qu'ils n'y consentent pas, c'est qu'ils souffrent de les éprouver, et qu'ils n'omettent aucune de leurs bonnes œuvres. Ces pensées empêchent-elles de faire une sainte action, qui soit de commandement ou de conseil ? c'est un signe qu'on y a consenti. Sur ces principes, ma chère Chris-

tine, vous pouvez juger de vos tentations.

CHRISTINE. Vous avez prononcé, excellente amie; la paix renaît dans mon ame.

MÉLANIE. Que ne puis-je, mademoiselle Christine, me rendre le même témoignage !

CLOTILDE. On pèche par désespoir, 1.° lorsqu'on croit être du nombre des réprouvés; 2.° lorsqu'on se défie de la miséricorde de Dieu; 3.° lorsqu'on désespère de pouvoir se corriger de ses mauvaises habitudes; 4.° lorsqu'on s'abandonne aux plaisirs sensuels ou à l'indolence et à la paresse pour son salut, sous le frivole prétexte qu'on ne peut atteindre à la perfection; 5.° lorsque dans l'adversité, ou la maladie, on désire la mort, ou qu'on appelle le démon à son secours.

ADELAÏDE. N'est-ce pas aussi pécher par désespoir, que de renoncer à la prière, parce qu'on n'est pas promptement exaucé?

CLOTILDE. Oui, sans doute, chère Adelaïde; c'est se défier de la bonté de Dieu et des promesses de Jésus-Christ, qui n'accorde souvent ses grâces qu'à la persévérance dans l'oraison : elles sont assez précieuses pour être long-temps désirées.

Demandez, nous dit-il, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira : car, quiconque demande, reçoit; qui cherche, trouve, et on ouvrira à celui qui frappe : il n'y a donc que notre froideur et notre découragement dans la prière, qui puissent arrêter le cours des bontés divines.

Christine. Mademoiselle Clotilde, regardez-vous aussi comme coupables du même péché, ceux qui, dans leurs besoins et leurs afflictions, manquent de confiance en la Providence, qui travaillent avec inquiétude, qui s'exposent à mille dangers pour amasser des biens périssables, et qui négligent d'acquérir les biens éternels?

Clotilde. Oui, car le Sauveur nous dit expressément : Ne vous inquiétez pas, et ne dites pas : Qu'aurons-nous pour manger et pour boire, et de quoi nous habillerons-nous ? comme font les païens, qui recherchent toutes ces choses; car votre Père sait que vous en avez besoin : cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et vous aurez tout cela par surcroît. Travaillons à être justes, et le Seigneur nous donnera le reste, non pas comme un

bien auquel nous devions nous attacher, mais comme un moyen pour arriver au souverain bien.

CHRISTINE. Mademoiselle Clotilde ne condamne pas un soin sage et raisonnable pour se procurer ce qui est nécessaire à la vie, et même pour acquérir les biens de la terre par des voies légitimes. L'homme étant condamné à manger son pain à la sueur de son front, doit travailler avec la même ardeur, que si tout dépendoit de lui; mais en même temps, il doit tout attendre de Dieu : autrement ce seroit tenter le Seigneur et renverser toute l'économie de la Religion. La paresse et l'oisiveté sont des vices condamnés dans les saintes Ecritures.

CLOTILDE. J'approuve ce correctif : si notre confiance en Dieu n'est sainte, prudente et persévérante, ce n'est pas une vraie confiance. Je pense que ma chère Mélanie nous apprendra bien quels sont les péchés que l'on commet par présomption.

MÉLANIE. Malheureusement je connois trop ces péchés pour ne pas en parler avec justesse.

ADELAÏDE. Prenez garde de broncher,

ma petite sœur ; je suis en état de vous redresser.

MÉLANIE. Oui, ces péchés-là font une grande partie de ma confession : vous ne l'ignorez pas, mes chères compagnes.

CHRISTINE. Chère Mélanie, nous en avons perdu le souvenir, et ne songeons plus qu'à nous édifier de votre conversion.

MÉLANIE. On pèche par présomption, quand on vit dans de mauvaises habitudes, et qu'on s'imagine que Dieu accordera la grâce de se convertir à l'heure de la mort, ou qu'on peut se convertir quand on voudra.

CLOTILDE. C'est une grande témérité. Dieu nous assure que son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde, et que sa colère éclatera tout d'un coup. Ne différez donc pas, dit-il, à vous convertir, et ne remettez pas de jour en jour.

MÉLANIE. On pèche par présomption, lorsqu'on espère le pardon de ses péchés, et même la gloire céleste, sans faire pénitence, et sans pratiquer les moyens de salut. On se flatte faussement que la fuite du mal et quelques prières suffisent pour mériter la couronne immortelle.

CLOTILDE. Saint Paul pensoit bien autre-

ment. Ignorez-vous, dit-il, que la bonté de Dieu invite à la pénitence, et qu'il rendra à chacun selon ses œuvres, en donnant la vie éternelle à ceux qui, par leur persévérance dans leurs bonnes œuvres, cherchent la gloire, l'honneur et l'incorruptibilité ?

Mélanie. On se rend coupable de présomption, lorsque, sans quitter le péché, on croit, par des aumônes et autres bonnes œuvres, acquérir l'éternité bienheureuse.

Christine. Daniel exhortoit Nabuchodonosor à racheter ses péchés par des aumônes, et ses iniquités par des œuvres de miséricorde; c'est-à-dire, à cesser d'offenser Dieu, et à expier ses fautes par de grandes charités.

Mélanie. On pèche par présomption, lorsqu'on n'implore pas le secours du Ciel dans les tentations violentes. On y succombe, parce qu'on ne s'adresse pas à Dieu : la force d'y résister est le fruit d'une humble prière..... On pèche par présomption, lorsque dans la nécessité on n'emploie que des moyens humains, et qu'on n'a pas recours à la divine Providence. Il est certain que si j'ai tant péché contre l'espérance, cela vient de mon orgueil et de ma vaine

gloire. Oui, la vue de mes péchés m'inspire le mépris de moi-même; c'en est fait, je veux me dépouiller de ces affections terrestres, de cette attache aux vanités et aux folles joies du monde.

CHRISTINE. Courage, chère Mélanie; bientôt vous marcherez facilement dans les voies de la justice.

MÉLANIE. Oui, je veux être toute à Dieu: il est mon Créateur, mon Sauveur, mon Père, mon Pasteur, mon Epoux, mon Frère et mon Ami. Que vous êtes bon, ô mon Dieu! Oui, je veux être toute à vous: oui, vous êtes et vous serez toute mon espérance.

CLOTILDE. Mademoiselle Angélique m'a laissé, en partant, quelques instructions touchant la bonté de Dieu; je veux vous les communiquer: ne serez-vous pas contente de l'entendre encore vous parler, cette digne maîtresse?

MÉLANIE. Tout ce qui vient de ma bonne maman me ravit. Hâtez-vous, excellente amie, de satisfaire mon impatience. Sur vos lèvres ses leçons acquièrent un nouveau prix, vous doublez notre plaisir.

CLOTILDE. Je pourrois vous satisfaire;

IV.e ENTRETIEN.

Commencement du retour d'Euphrasie à Dieu.

CLOTILDE, CANDIDE.

CANDIDE. Bonjour, mademoiselle Clotilde. Ne me trouvez-vous pas bien hardie de vous déranger si matin? Oh! c'est que je ne peux plus y tenir, et il faut que je vienne faire la révérence à madame la présidente. Je brûlois de vous faire mon petit compliment sur cette nouvelle qualité: car, savez-vous bien que c'est un grand honneur d'être à la tête des autres pour les conduire? Vous êtes comme une reine dans vos états, quand vous venez chez ma chère enfant, parler, comme un docteur, du bon Dieu et de sa sainte Religion.

CLOTILDE. Tu badines, Candide; tu veux apparemment te moquer de moi.

CANDIDE. Oh! que non; je ne me moque pas, je sais bien à qui je parle. Je n'ignore pas non plus combien il a fallu de prières

et de supplications pour vous faire prendre cette belle régence dont vous ne vouliez point vous charger.

Clotilde. Qui t'a donc rendu si savante ?

Candide. C'est ma chère enfant; est-ce qu'elle ne me dit pas tout cela ? Depuis qu'elle est convertie je suis sa confidente. Je sais bien aussi que c'est mademoiselle Angélique qui vous a ordonné d'accepter cette charge. Oh ! que cette demoiselle Angélique est charmante, et qu'elle a fait une belle œuvre en vous mettant à sa place ! Pour moi, j'avois l'ame triste et le cœur mort, quand je l'ai vu partir, je croyois que tout étoit perdu; mais quand j'ai su que vous étiez la première présidente du parlement, j'ai été toute consolée : je disois en moi-même : Nous n'y perdrons rien, celle-ci vaudra bien l'autre; car c'est mademoiselle Angélique qui a formé mademoiselle Clotilde, elle l'a rendue tout comme elle : mais excusez, mademoiselle Clotilde ; je parle toujours trop vite ; peut-être que tout à l'heure je serai obligée de révoquer mon compliment.

Clotilde. Pourquoi donc , Candide ?



Ne sais-tu pas que je reçois toujours avec plaisir tout ce qui vient de toi ?

CANDIDE. Vous êtes bien bonne, mademoiselle Clotilde; cette parole me rassure un peu.

CLOTILDE. Explique-toi donc; je ne te comprends pas.

CANDIDE. Ah! tout à l'heure vous allez être au fait. Je vous dirai que j'ai deux raisons de vous faire visite : la première, mon intérêt; et comme la charité bien ordonnée commence par soi-même, je vais d'abord plaider ma cause; et puis, c'est que j'ai une petite malice; je ne veux vous satisfaire que quand vous m'aurez accordé ma demande.

CLOTILDE. Je n'aurois jamais cru Candide si intéressée.

CANDIDE. Oh ! mademoiselle Clotilde, quand il s'agit du bien de mon ame, je perdrois tout le reste pour l'acquérir.

CLOTILDE. C'est donc d'un intérêt spirituel dont tu veux parler ?

CANDIDE. Oui, Mademoiselle, et je m'empresse de vous en instruire.

CLOTILDE. Tu parois en effet bien pressée.

CANDIDE. Mademoiselle Clotilde, vous

êtes toujours méchante; c'est que je n'ose pas vous dire le fin mot, dans la crainte d'être refusée.

Clotilde. Assure-toi que je t'accorderai tout ce qui sera en mon pouvoir.

Candide. Ah! que je suis contente! Vous savez bien que mademoiselle Angélique étoit si bonne, si indulgente, qu'elle souffroit la pauvre Candide à ses conférences; souvent même elle me permettoit de lui proposer mes petites difficultés; lorsque vous m'accusiez de trop parler, elle prenoit ma défense. Hé bien! comme vous voilà présidente en titre, je viens vous demander la grâce d'assister à vos instructions. Ma chère enfant le veut bien; mademoiselle Mélanie y consent; il ne tient plus qu'à vous : quand je devrois rester dans un petit coin, sans proférer un seul mot, je serai contente, pourvu que je vous entende.

Clotilde. Tu avois tort de craindre un refus de ma part, ma bonne amie; non-seulement tu me feras plaisir d'assister à nos entretiens; je t'engage même à nous édifier par tes réflexions, qui sont toujours animées de l'amour de Dieu.

Candide. Oh! que vous êtes aimable!

donnez-moi votre main, que je la baise ; j'avois bien pensé que je ne perdrois rien au départ de mademoiselle Angélique. Ah! sans doute, la vraie vertu ne dédaigne personne ; quand on aime véritablement le bon Dieu, toutes les ames sont également chères.

CLOTILDE. Tu me faisois injure, Candide ; tu doutois de ma bonne volonté ?

CANDIDE. Mademoiselle Clotilde, je vous en demande pardon ; je ne regardois que mon indignité.

CLOTILDE. J'excuse tout, Candide ; mais puisque te voilà contente, tu vas, sans doute, m'instruire du second motif de ta visite.

CANDIDE. Vous saurez donc, Mademoiselle, que vous allez bientôt avoir une nouvelle disciple. Mademoiselle Euphrasie est venue ce matin faire visite à ma chère enfant, qui avoit la bonté de me faire une lecture spirituelle. Ma chère enfant se jette au cou de son ancienne amie, elles s'embrassent avec tant d'affection, que j'en demeurai tout interdite ; car je savois bien que mademoiselle Euphrasie étoit une petite mondaine très-entêtée des folies du siècle.

CLOTILDE. Comment Euphrasie reçut-elle les caresses d'Adelaïde ?

CANDIDE. C'étoit un charme de les voir ; elles s'embrassoient mille fois et ne pouvoient se quitter. Qu'il y a long-temps que je ne vous ai vue, ma tendre amie ! disoit ma chère enfant ; qui peut aujourd'hui me procurer cet avantage ? Mademoiselle Euphrasie ne répondit qu'en versant des larmes. Hé ! mon Dieu, disois-je en moi-même, d'où vient donc que cette jeune coquette visite ma chère enfant, et que celle-ci lui fait tant d'amitié ? Leurs façons d'agir ne se ressemblent pourtant guère !

CLOTILDE. Il y avoit en effet de quoi te surprendre. Que firent-elles ensuite ?

CANDIDE. Ma chère enfant l'invita poliment à s'asseoir : je voulois m'en aller, mais elle me retint ; c'étoit pour moi un mystère : je me retirai dans un coin de l'appartement, et demeurai debout en admiration. Après quelques instans, ma chère enfant parla de la conversion de mademoiselle Mélanie, des écarts dans lesquels elle avoit donné, de son caractère vif, et de sa réconciliation avec madame sa mère.

CLOTILDE. C'étoit bien capable de ré-



veiller l'attention de mademoiselle Euphrasie, et de toucher une ame sensible comme la sienne.

CANDIDE. Elle faisoit mille questions à ma chère enfant qui répondoit bien, et lui racontoit de quelle manière mademoiselle Angélique s'y étoit prise pour raccommoder mademoiselle Mélanie avec sa mère, et la part que vous aviez eue à cet évènement.... Que n'ai-je été présente à une scène si touchante ! s'écria mademoiselle Euphrasie ; ç'auroit été une leçon pour moi. Ma chère enfant ne laissa pas tomber ces mots dits au hasard. Tout à l'heure, vous allez en voir la représentation ; tout à l'heure, reprit-elle : puis me faisant asseoir dans un fauteuil, elle me commanda de faire le personnage de madame d'Arondel, nous prévenant qu'elle feroit celui de mademoiselle Mélanie : j'étois toute sotte de me voir là, comme une grande dame : par bonheur que j'ai entendu si souvent raconter cette aventure, que je la sais par cœur.

CLOTILDE. L'expédient étoit bien trouvé.

CANDIDE. Je pris donc les airs et les façons d'une dame de qualité; je me redressois, il falloit voir ; vous m'eussiez

prise pour une princesse; jamais je n'ai été si glorieuse : voilà tout à coup ma chère enfant qui se jette à mes pieds, avec un air humilié et contrit : je la dédaignai d'abord, comme madame d'Arondel dédaigna mademoiselle Mélanie, et elle me fit mille instances. Mademoiselle Euphrasie, pour qui cela étoit nouveau, en fut si attendrie, qu'elle se mit à soupirer, sangloter et verser un torrent de larmes : ma chère enfant pleura elle-même; et moi, ne pouvant plus y tenir, je me mis à pleurer aussi de toutes mes forces.

CLOTILDE. La charité suggéra cet innocent artifice. Continue, Candide, continue.

CANDIDE. Nous n'avions plus la force de parler; toutes trois nous gardions le silence. Mademoiselle Adelaïde s'approche de mademoiselle Euphrasie : Consolez-vous, ma tendre amie, lui dit-elle; j'ai voulu vous représenter combien Mélanie fut touchée de ses écarts, et vous apprendre ce qu'elle fit pour les réparer; mais je vous assure qu'elle n'y pense plus, et qu'une douce joie succède à ses douleurs.

CLOTILDE. Elle cachoit à merveille son intention principale. Euphrasie ne s'aperçut-

elle point que cette petite scène n'étoit que pour elle ?

Candide. Accablée de douleur, elle jetoit des cris lamentables ; enfin, d'une voix entrecoupée : Excellente amie, dit-elle, hélas ! ce n'est point sur Mélanie que je pleure, c'est sur moi-même : ne l'ai-je pas imitée dans ses égaremens ? Depuis long-temps j'afflige la plus tendre des mères ; comment expier mes désobéissances, et mes révoltes ? comment expier les peines cruelles que je lui ai faites ? Mélanie n'avoit à réparer que des écarts de quelques instans ; que ferai-je, moi, pour réparer ceux dont je suis coupable depuis tant d'années ? La mère de Mélanie s'opposoit à son bonheur, et elle se reproche d'avoir résisté à ses ordres ; et moi, qui ai une mère sage, une mère qui ne m'exhorte qu'à la vertu, je me révolte contre des avis salutaires. Ah ! je suis une ingrate, une perfide ; je ne mérite plus de voir le jour.

Clotilde. Que le bon exemple est puissant ! qu'il a d'attraits pour toucher et ramener les cœurs à la vertu !

Candide. Ma chère enfant fit tout ce qu'elle put pour la consoler ; mais je lisois

dans ses yeux qu'elle étoit enchantée d'avoir blessé son cœur : aussi lui ai-je dit après, qu'elle étoit saintement méchante, puisqu'elle avoit pris plaisir à voir couler les larmes de mademoiselle Euphrasie, elle m'a confessé l'avoir fait exprès. Le monde a raison de vous haïr, mademoiselle, vous le faites endêver. Quand mademoiselle Euphrasie sera convertie tout-à-fait, on va bien encore se déchaîner contre vous.

Clotilde. Je le sais; mais, Candide, cela ne m'effraie point : les discours du monde, qu'est-ce ? une fumée qui se dissipe au premier vent ? Qu'est-ce que sa fureur et son indignation ? un foible ruisseau qui s'écoule et se perd. Quand l'univers s'élèveroit contre moi, je rirois de ses menaces. Mais, sérieusement, crois-tu que mademoiselle Euphrasie nous procure bientôt le plaisir de la voir toute à Dieu ?

Candide. Hé ! n'est-elle pas en bonnes mains ? Qui pourroit tenir contre vos malices ? Vous m'entendez, ces malices que le bon Dieu vous suggère pour attirer les ames dans les filets de la charité; et quand une fois elles y sont détenues, elles

ne veulent plus en sortir. Il en sera de mademoiselle Euphrasie, comme de mesdemoiselles Adelaïde et Mélanie, sa conversion est fort avancée; encore un entretien avec vous, et puis la voilà perdue pour le monde. Oh ! l'excellente prise ! car, je vous l'assure, c'est une bonne ame, bien droite et bien sincère. Elle a un cœur..... Quel dommage, si elle n'aimoit pas le bon Dieu ! Tenez, voyez-vous ? elle sera tout comme vous, mademoiselle Clotilde; c'est votre même caractère, elle aura votre ferveur, votre vertu, et.....

Clotilde. Trève de complimens, Candide; ce n'est pas là ce que je te demande. Qui te fait si bien espérer de la conversion d'Euphrasie ?

Candide. Pardon, Mademoiselle, si j'ai alarmé votre modestie, je ne sais pas faire des complimens; mais j'ai bien de la peine à ne pas dire ce que je pense : mademoiselle Euphrasie pleuroit toujours; ma chère enfant l'embrassoit de temps en temps, et essuyoit ses larmes qui couloient abondamment. Enfin, elle s'écria : C'en est fait; je ne veux plus affliger la plus aimable des mères, elle tient la place de Dieu; elle ne me de-

mande que d'être vertueuse, je veux écouter ses avis et les mettre en pratique..... Mais, hélas ! comment paroître devant un oncle et une tante qui me chérissent, si je méprise leurs conseils ?..... Allons, mon ame, il faut se sauver !..... Non, je n'écouterai plus les discours de ces parens qui m'ont perdue. Puis, se jetant au cou de ma chère enfant : Non, ma chère Adelaïde, je n'aime plus le monde; c'est un perfide qui m'a trompée; j'irai rarement chez mon oncle; je tâcherai même de ne plus y aller qu'avec ma mère. O mère trop douce et trop aimable, je ne me plairai qu'avec vous !

CLOTILDE. Ah ! Candide, que ton récit me touche ! Adelaïde dut être bien attendrie !

CANDIDE. Elle étoit transportée de joie. Ma chère amie, dit-elle, que votre résolution me plaît ! Que vous serez heureuse, si vous y êtes fidèle ! Quelle satisfaction pour madame votre mère, quand elle sera instruite de votre changement ! Courage, mon aimable Euphrasie, ne demeurez point en chemin, ne vous contentez pas des paroles, hâtez-vous d'en venir à l'exécution.

CLOTILDE. L'avis étoit à propos; Euphrasie le prit en bonne part.

CANDIDE. Vous avez bien raison, répondit-elle; je suis foible; je promets beaucoup, et n'exécute guère. N'avois-je pas promis à mademoiselle Clotilde de refuser hier une partie de plaisir, et je n'ai pas eu la force de résister aux instances que l'on m'a faites. Ah ! que je suis foible; mais je crois qu'il n'en sera plus ainsi; je vais être plus modeste dans mes parures, jusqu'à ce que je les quitte entièrement. O Ciel ! faut-il que j'aie tant aimé ces frivolités et préféré à mon salut des bagatelles ! Je suis en ce moment, comme forcée de revenir à Dieu : votre conversion, celle de Mélanie; les exemples et les exhortations continuelles de ma mère; les sollicitations pressantes de mon père spirituel; les remords de ma conscience...... Ah ! quel cruel combat ! Je voudrois être à Dieu, et je crains de quitter le monde. Que mes chaînes sont difficiles à rompre ! Mais n'est-il pas juste qu'il m'en coûte pour sortir d'un esclavage où je me suis livrée moi-même, et que j'aie de la peine à briser des liens que j'ai pris plaisir de fortifier chaque jour?

CLOTILDE. C'étoit l'instant de ranimer le courage d'Euphrasie, et de l'exciter à la confiance en Dieu.

CANDIDE. Aussi ma chère enfant n'y manqua pas. Assurez-vous, lui dit-elle, chère Euphrasie, que le Seigneur viendra à votre secours, et qu'il vous soutiendra de son bras tout-puissant : vous n'aurez pas fait un pas vers lui, qu'il volera vers vous, qu'il oubliera vos ingratitudes ; vous êtes son enfant, il vous aime, vous chérit, et vous comble de ses bienfaits. Revenez seulement à ce tendre Père, et tout vous sera pardonné.

CLOTILDE. Ces paroles calmèrent Euphrasie.

CANDIDE. Elle parut changée tout à coup. Elle sourit agréablement, et regardant mademoiselle Adelaïde : O que je suis heureuse de vous avoir vue aujourd'hui ! que j'ai d'obligation à Mélanie de m'y avoir engagée! je vais dès ce pas l'en remercier : ce jour sera, je crois, l'époque de ma conversion. Oui, j'espère que le Seigneur aidera mes foibles efforts ; priez pour moi : je ne veux pas encore parler à ma mère de notre entrevue ; j'attendrai quelques jours, afin que ma résolution soit plus affermie, et que je puisse rendre sa joie complète. Je cours chez Mélanie. Ma chère enfant

voulut la retenir pour goûter; mais elle dit qu'elle étoit trop agitée, et demanda que la partie fût remise à aujourd'hui; ma chère enfant y consentit, et l'avertit que c'étoit le jour de la conférence, elle en parut enchantée; c'est un motif de plus, pour qu'elle se rende à l'invitation : elle viendra donc. Vous le voyez, je vous ai dit vrai en vous annonçant une nouvelle disciple.

Clotilde. J'avois remarqué dans mademoiselle Euphrasie un caractère doux, une ame sensible, et un cœur droit; mais je ne pouvois me flatter que sa conversion fût si prompte : c'est aux prières de sa vertueuse mère qu'elle doit cette faveur. Dieu ne veut pas que les larmes de cette nouvelle Monique soient stériles. Avant de mourir, elle verra sa fille unique reprendre le joug aimable du Seigneur. O que le Seigneur est bon ! et que les prières ferventes et persévérantes des ames qui sont à lui, ont de force pour toucher son cœur paternel ! Je te remercie, Candide, du récit que tu viens de me faire : félicite ta chère enfant, embrasse-la pour moi; dis-lui que, très-assurément, je me rendrai chez elle cet après-midi.

Candide. Adieu, mademoiselle Clotilde; je vous remercie mille fois de la grâce que vous m'avez accordée : j'en profiterai dès aujourd'hui, s'il m'est possible.

V.e ENTRETIEN.

Sur les bontés de Dieu.

CLOTILDE, CHRISTINE, MÉLANIE, ADELAÏDE, EUPHRASIE, CANDIDE.

Candide. Vous venez bien tard, M.lle Clotilde; il étoit temps que vous arrivassiez, car j'allois me désespérer.

Clot. Hé ! que t'est-il donc arrivé ? Il me paroît cependant que je t'ai entendu rire de bon cœur; tu n'es pas si chagrine que tu veux le paroître.

Cand. Ces Demoiselles font les méchantes; ma chère enfant me renvoie préparer le goûter; M.lle Mélanie dit qu'on ne peut m'admettre à la conférence, parce que je parle trop. M.lle Christine, avec son air doucereux, m'invite à faire un sacrifice,

et me prêche une mortification qui ne seroit pas de son goût. Il n'y a que M.lle Euphrasie qui prend mon parti. A sa prière, on m'a permis d'attendre votre décision. Prononcez donc, M.lle Clotilde; mais n'allez pas mettre le comble à mon malheur.

Clot. Ces Demoiselles ont bien raison de vouloir se débarrasser de toi; regarde comme tu babilles; tu ne m'as pas laissé le temps de saluer mes compagnes, ni de les embrasser.

Cand. Bon, me voilà bien dans mes affaires.

Clot. Permettez, chère Adelaïde, que je vous fasse mon compliment sur l'aimable compagnie avec laquelle je vous trouve. Qu'est-ce qui me procure le plaisir de trouver ici M.lle Euphrasie ?

Mél. C'est à moi, mon excellente amie, que vous avez cette obligation. J'ai engagé hier Euphrasie à faire visite à ma petite sœur; la réception a été très-agréable, et elle est venue elle-même aujourd'hui me chercher, pour assister à nôtre conférence. C'est pour elle une fête.

Clot. M.lle Euphrasie est charmante; nous ne pouvons lui savoir trop de gré de sa complaisance.

EUPHR. Je suis enchantée, Mesdemoiselles, de l'accueil que vous me faites; je n'aurai plus de compagnie qui me plaise autant que la vôtre.

ADEL. Tout le plaisir sera pour nous. Après avoir été long-temps séparées, il est bien doux de se réunir.

EUPHR. Vos discours et vos exemples ramèneront une infidèle au divin Maître. Ainsi tout le profit sera pour moi, et je ne sais comment reconnoître votre indulgence. J'ai mérité, et votre haine, et l'indignation du Dieu que vous servez toutes avec tant de ferveur.

MÉL. Eloignez, chère amie, ces idées noires, elles ne s'accordent nullement avec le sujet sur lequel nous devons nous entretenir; c'est sur la bonté de Dieu. Rien de plus propre à rappeler dans les ames timides la douce espérance du salut.

EUPHR. Hélas! je ne puis douter de la bonté de Dieu. N'est-ce pas par une grâce de sa miséricorde qu'il m'a conduite vers vous, afin que vous m'aidiez à sortir de l'abîme où je suis tombée?

ADEL. Ah! Mlle Clotilde, que je désire vous entendre parler de la bonté de Dieu!

Vous la connoissez bien, vous qui en ressentez habituellement les doux et merveilleux effets. Ayez donc la complaisance......

CAND. Vous ne vous apercevez pas, M.lle Clotilde, que me voilà toute pétrifiée. Hé! de grâce, dites-moi donc, avant que de commencer, une petite parole de consolation.

CLOT. Ah! cette pauvre Candide! je ne pensois plus à elle, il y a long-temps qu'elle garde le silence. La pauvre fille!

CAND. J'ai beau dire que madame la présidente m'a permis d'assister à ses conférences, ces Demoiselles ne veulent pas me croire, et cela me fait bien mal au cœur.

CLOT. Hé bien! ma bonne amie, console-toi, je t'engage à rester avec nous, pourvu que tu sois prudente, et que tu ne nous interrompes pas souvent.

CAND. Dieu vous le rende, M.lle Clotilde. Je passerois les jours et les nuits sans boire, ni manger, ni dormir, pour entendre parler des bontés de mon Dieu. Ah, qu'elles sont grandes! qu'elles sont douces! qu'elles sont ineffables!

CLOT. Candide a bien raison; rien n'est si délicieux que de s'entretenir des bontés

du Seigneur. Donnons un libre essor à nos pensées, et parlons à cœur ouvert. Le Seigneur est la bonté par essence et la source de tout bien. Une mère, nous dit-il, peut-elle oublier son enfant, et n'avoir point compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi, je ne l'oublierai jamais. Dieu seul est bon, il nous a créés, il nous conserve; il nous a aimés jusqu'à donner son propre fils, pour nous racheter de l'esclavage du démon. Sa bonté est éternelle comme lui, et sa miséricorde éclate de génération en génération. Pour nous en convaincre, rappelez-nous, chère Christine, quelques histoires de l'Ancien Testament.

Christ. Adam prévaricateur n'osoit paroître devant Dieu. Mais, ô merveille ! le premier crime, qui souilla la nature, fit éclater la bonté de son divin Auteur. Sa justice le force à punir le péché, et sa bonté l'engage à en promettre le pardon. L'homme rebelle est banni du Paradis terrestre; mais Dieu lui annonce un Sauveur, qui, par l'effusion de son sang, le réconciliera, et, par sa mort, lui ouvrira les portes du ciel.

Il veut que la femme soit soumise à son mari, et l'assujettit aux douleurs de l'enfantement; mais il prédit aussitôt que la tête du serpent sera écrasée par une femme.

Mél. Qu'elles étoient cousolantes, ces promesses ! et combien elles adoucissoient la pénitence imposée à nos premiers pères !

Christ. Caïn conçoit contre son frère Abel une furieuse jalousie, son visage en est abattu. Dieu qui veut le sauver, en le rappelant à lui-même, lui dit : Pourquoi êtes-vous en colère ? et pourquoi paroît-il un si grand abattement sur votre visage ? Si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé ? et si vous faites mal, n'en porterez-vous pas aussitôt la peine ? Caïn n'écoute que sa passion, il invite son frère à aller dans les champs, et il le tue. Après un crime si horrible, le Seigneur dédaigne-t-il encore de lui faire entendre sa voix ? Non, il lui dit avec douceur : Où est votre frère Abel ? Je n'en sais rien, répond Caïn, je n'en sais rien ; eh ! suis-je le gardien de mon frère ? Cette réponse insolente appeloit la vengeance. Mais, ô prodige de bonté ! le Seigneur dissimule, il suspend sa colère, et laisse au fratricide le temps de faire pénitence.

MÉL. Telle que Caïn, et peut-être plus coupable, à combien d'ames innocentes n'ai-je pas donné la mort par mes conseils et mes exemples ? Mais je ne veux pas désespérer comme lui ; ma confiance est dans mon Sauveur, et les scandales que j'ai donnés, je les pleurerai toute ma vie.

CHRIST. Que dirai-je de la patience de Dieu à l'égard des Juifs ? Il répandoit sur ce peuple choisi ses grâces et ses bienfaits ; il opéroit en leur faveur les plus grands prodiges. La mer s'ouvroit sous leurs pas. Pendant la nuit, une colonne de feu les éclairoit ; pendant le jour, une nuée épaisse les garantissoit des ardeurs du soleil. Du sein des rochers, il faisoit jaillir des fontaines pour les désaltérer ; pour les nourrir, la manne tomboit du ciel ; on eût dit que toute la nature combattoit sous leurs étendarts, la victoire les suivoit partout, et ils ne répondent point aux bontés du Seigneur : ils se révoltent contre lui, ils prodiguent leurs cœurs et leur encens à d'infâmes idoles. Dieu les rappelle, il court après eux, il les reprend, il les menace. Au moindre signe de repentir, il s'apaise, il leur pardonne, il oublie leurs impiétés, et

ce n'est qu'après avoir épuisé tous les trésors de sa miséricorde, qu'il les abandonne à l'endurcissement.

Mél. Comme cette nation ingrate, j'ai dû lasser la patience de mon Dieu. Pourquoi m'a-t-il attendue si long-temps ? Et, après tant de révoltes et de résistances à ses grâces, ne dois-je pas craindre encore ?

Clot. Non, chère amie, puisque vous êtes résolue de ne plus l'offenser. Le Dieu des miséricordes va rendre la vie à votre ame, et verser sur elle toutes ses bénédictions. Chère Christine, rappelez à Mélanie l'histoire des Ninivites : elle y trouvera de quoi calmer ses alarmes. C'est à vous que nous avons recours pour les traits de l'Ancien Testament. Je prierai mademoiselle Euphrasie de nous rapporter ceux du Nouveau.

Euphr. Je vous obéirai, M.lle. Je sais par cœur tout le saint Evangile. Hélas ! je suis plus coupable, je ne l'ai pas mis en pratique.

Christ. Les péchés des Ninivites étoient montés à leur comble. Dieu commande à Jonas de leur annoncer ses vengeances. Le Prophète paroît dans Ninive, et crie à haute voix : Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. Ces paroles font sur eux une

impression profonde. Ils reconnoissent leurs péchés, ils s'abandonnent aux pleurs, aux sanglots, et ils ne désespèrent point. Le Monarque lui-même descend de son trône; il quitte ses habits royaux, se couvre d'un sac, et s'asseoit sur la cendre. Il fait publier que chacun se convertisse, et renonce à l'iniquité. Car, dit-il, peut-être que le Seigneur se laissera fléchir, et qu'il révoquera l'arrêt prononcé contre nous. Dieu se laisse fléchir en effet, et Ninive n'est point détruite.

Adel. Comment concilier la révocation de l'arrêt, et la véracité de Dieu?

Clot. L'arrêt tomboit sur Ninive coupable et infidèle, et ne regardoit point Ninive pénitente et convertie. Et qui pourroit, après cela, désespérer de la bonté de Dieu? J'ai rempli ma tâche : voyons, M.lle Euphrasie, citez-nous quelques traits du Nouveau Testament.

Euphr. Hélas! chaque trait que je rapporterai sera ma condamnation; plus j'ai de preuves de la bonté de Dieu, plus il semble que j'ai pris plaisir à l'outrager. Je vais obéir, M.lle Clotilde; mais je ne ferai qu'indiquer les faits : c'est à vous qu'il

appartient de peindre avec énergie, et je vous prie de suppléer à ce qui me manque.

Clot. Je ferai mon possible pour vous mettre sur la voie. L'Homme-Dieu recevoit les pécheurs, et conversoit familièrement avec eux. C'est pour eux qu'il a enduré tant de travaux, versé tant de larmes, poussé tant de soupirs, essuyé tant d'opprobres. C'est pour eux qu'il a répandu son sang, et qu'il est mort sur la croix.

Mél. O sang adorable, lavez-moi, purifiez-moi !

Euphr. O sang précieux, source de mon salut, opérez le miracle de ma conversion !

Mél. J'espère, ma chère amie, que bientôt votre prière sera exaucée.

Euphr. Dans cette espérance, il me semble voir le bon Pasteur qui court après la brebis égarée. Je suis cette brebis malheureuse. M.lle Clotilde, peignez-nous les transports du bon Pasteur.

Clot. Il charge la brebis sur ses épaules; plein de joie, il la reporte au bercail, il lui prodigue ses caresses, il veille sur elle, il la défend contre la fureur des loups. Hâtez-vous, aimable Euphrasie, de vous remettre entre ses mains, vous éprouverez mille douceurs.

Mél. Donnons-nous la main, Euphrasie; marchons ensemble, volons dans les bras du Dieu qui nous cherche, et qui nous appelle.

Euphr. Le spectacle touchant que nous offre l'Evangile dans la personne du Sauveur qui converse avec la Samaritaine!

Clot. Tout épuisé de fatigues, le charitable Pasteur l'attend auprès du puits de Jacob. Dès qu'il la voit, il fait briller à ses yeux la véritable lumière, il lui annonce le royaume de Dieu, les dons de la grâce, la vie éternelle, il la convertit, il arrache à l'enfer cette victime que le démon sembloit déjà dévorer.

Mél. C'est ainsi qu'il est venu au devant de moi, ce divin Sauveur.

Euphr. C'est ainsi qu'il m'attend. O mon Dieu! n'ai-je pas lassé votre patience? N'ai je pas épuisé votre miséricorde?

Clot. Non, non, la bonté de Dieu est inépuisable. Vos soupirs l'ont touché; il attend que vous cédiez à son amour; il veut répandre sur vous l'abondance de ses grâces. Ouvrez votre ame à cette pluie bienfaisante et salutaire qui doit attendrir votre cœur. Rappelez-nous encore quelques traits du saint Evangile.

du sein duquel je vous arrachai, a eu pitié de moi, n'en doutez pas, il aura compassion de vous, qui n'avez fait le mal que par complaisance, et non par goût, et qui ne vous êtes laissé entraîner qu'à force de persuasions et de promesses.

EUPHR. Mon cœur s'attendrit, mon ame est émue : une voix douce retentit au fond de ma conscience. Grand Dieu ! est-ce vous qui parlez ?

CLOT. Oui, aimable compagne, oui, c'est ce Dieu d'amour qui vous parle. Vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez point votre cœur. Il est dur de résister à la grâce. Qu'elle triomphe, et cédez la victoire.

ADEL. Que le Seigneur est bon ! Que sa miséricorde est ineffable !

MÉL. Seigneur, vous qui m'avez arrachée de l'enfer, ne souffrez pas qu'Euphrasie y tombe. Ah ! je suis plus coupable qu'elle; c'est moi qui l'ai perdue.

EUPHR. Mon trouble augmente, un frémissement involontaire m'agite; toutes les puissances de mon ame sont ébranlées. Je ne sais ce que cela signifie. Est-ce la grâce qui prévient encore une infidèle ? M.lle Clotilde, M.lle Christine, ah ! je vous en conjure,

jure, communiez demain à mon intention. Obtenez de Dieu, que je réponde à sa voix. Je me trouverai avec vous à l'église, et j'unirai mes foibles prières aux vôtres.

CLOT. Avec plaisir, ma douce amie.

CHRIST. Avec plaisir, assurément. Et vous, ma fille, n'y viendrez-vous pas?

ADEL. M.lle Clotilde voudra bien me le permettre. Je communierai spirituellement, et, au lieu de mérites et de vertus, j'offrirai mes soupirs et mes larmes, pour la conversion de M.lle Euphrasie.

MÉL. Mon papa est absent, je puis me trouver à l'église à la même heure que mes compagnes. Mais c'est moi qui ai perdu Euphrasie, c'est moi qui dois prier pour sa conversion. Eloignée de la Table sainte, prosternée sous le portique, je répandrai des larmes amères; puissent-elles être efficaces !

CLOT. Hé bien ! chère Euphrasie, serez-vous contente ? Votre demande sera bien exaucée.

EUPHR. Vous êtes trop bonnes, Mesdemoiselles, je ne mérite pas vos bontés. Mais, quelle est ma reconnoissance!

MÉL. Avant de nous séparer, excellente

amie, apprenez-moi ce qu'il faut faire pour hâter et affermir ma conversion; car je sens bien que l'ouvrage n'est qu'ébauché.

Clot. Il faut approcher du sacrement de pénitence : nous en parlerons demain. Retirons-nous.

Adél. Que dites-vous, M.lle Clotilde? Euphrasie m'a promis de goûter ici : j'espère que maman et mes compagnes voudront bien être de la partie. Ma bonne a tout préparé, vous n'attendrez pas.

Mél. Ma petite sœur est pleine d'attentions. Je ne sais pas refuser.

Euphr. Pardonnez, M.lle Adelaïde, je ne puis répondre à votre invitation. J'ai le cœur trop serré. Ma tristesse troubleroit vos innocentes récréations : je vais m'enfermer dans ma chambre, et là, seule avec moi-même, je repasserai dans l'amertume de mon ame toutes mes infidélités. Je tâcherai de démêler quelle est cette voix qui me presse, et ce trouble qui m'importune.

Clot. Ne gênez point M.lle Euphrasie : elle a besoin de repos et de solitude.

Euphr. Il m'en coûte beaucoup de vous quitter si promptement : mais si mademoiselle Adelaïde y consent, demain après la

messe, nous reviendrons toutes, et nous déjeûnerons chez elle. Peut-être aurai-je quelque chose de plus satisfaisant à vous apprendre.

Adel. Très-volontiers, ma douce amie, ah ! très-volontiers.

Clot. Chère Euphrasie, je ne veux pas que vous partiez seule, je vais vous reconduire.

Euphr. Ne privez pas ces Demoiselles de votre présence ; elle leur est aussi utile qu'agréable. Laissez-moi à mes réflexions et à mes remords.

Clot. Au moins, Mélanie vous accompagnera.

Mél. Oui-dà, pourvu que je sois de la fête de demain.

Cand. Cela va sans dire, la fête ne seroit pas complète.

Mél. Bon, voilà Candide qui nous avertit qu'elle est ici. Je crois qu'elle a dormi pendant la conférence, elle n'a pas ouvert la bouche.

Cand. Est-ce qu'on parle dans le ciel ? On y est tout occupé à voir Dieu, à le louer, à l'aimer et à le posséder. Or donc, lorsque j'entends dire des choses si admi-

rables de sa bonté, je ne suis plus sur la terre, je ne pense plus qu'à Dieu, je m'unis à lui.

CHRIST. Candide a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée.

CAND. Mais, M.lle Clotilde, M.lle Christine, faute d'un moine, l'abbaye ne manque pas; ainsi, puisque ces demoiselles s'en vont, il faut toujours, vous autres, faire honneur à la collation que j'ai préparée; car, voyez-vous, je ne veux pas avoir travaillé en vain.

MÉL. Candide a raison; mais aussi, demain je ne laisserai ma part à personne. Il faut aujourd'hui laisser les ames pures se réjouir ensemble. Viens, ma petite Euphrasie, viens. *Adieu*, *Mesdemoiselles*.

VI.e ENTRETIEN.

Conversion d'Euphrasie.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, MÉLANIE, EUPHRASIE.

EUPHRASIE. Aimables compagnes, permettez que je vous embrasse dans les transports de ma reconnoissance. Que ne vous dois-je pas ? Je vous dois mon bonheur, mon salut, je vous dois ma conversion. Dieu vient d'opérer un prodige, il a changé mon cœur, il a brisé mes liens ! Ceux qui m'attachent à présent, sont des liens d'amour ; oui, je suis à mon Dieu pour jamais.

MÉL. O l'heureuse nouvelle !

ADEL. O prodige de bonté et de miséricorde !

CHRIST. Que les impressions de votre grâce, ô mon Dieu, sont vives et puissantes ! Vous parlez, et tout cède à votre empire.

CLOT. Vous nous comblez de joie, ai-

mable Euphrasie; mais, dites-nous comment s'est opérée cette merveille.

EUPHR. Hier, en rentrant dans ma chambre, je jetai les yeux sur un crucifix, qui est à côté de mon lit, et dont ma mère m'a fait présent, il y a quelques jours. En regardant ce signe adorable de notre rédemption, je me dis à moi-même: Voici l'image de l'Homme-Dieu qui est mort pour moi, qui m'a comblée de bienfaits, et que j'ai lâchement trahi. Cette réflexion fut un trait qui me perça le cœur, deux sources de larmes coulèrent de mes yeux. Je chancelai, je crus que j'allois mourir. Je n'eus que le temps de m'asseoir, et les yeux fixés sur la croix, je pleurai amèrement pendant plus d'une heure; je ne savois où j'étois; je ne me connoissois pas moi-même. Je recouvre enfin mes forces, je me jette à genoux, je prends mon crucifix, et, collant mes lèvres sur ses plaies adorables, j'entends une voix qui retentit au fond de mon ame, et qui dit: « Que » t'ai-je fait, ingrate et volage? Que t'ai- » je fait, pour que tu te révoltes ainsi » contre moi? Dès le sein de ta mère, je » te pris dans mes bras, je te portai avec

» tendresse ; j'ai veillé sur ton enfance ;
» je t'ai choisie entre mille pour te combler
» de mes dons ; est-ce pour cela que tu
» outrages ton Sauveur ? Pour toi j'ai versé
» mon sang, pouvois-je faire davantage ?
» Peux-tu, sans être indignée contre toi-
» même, te rappeler ces impressions tou-
» chantes, ces entretiens délicieux, ces
» caresses toutes divines, dont tu éprouvas
» tant de fois les douceurs ? Tu les as dé-
» daignés, tu les as méprisés, et pourquoi ?
» pour courir après les faux plaisirs du
» siècle. Ingrate, perfide, mille fois tu
» m'as donné ton cœur et tu le prostitues
» maintenant au monde que je hais et qui
» veut te perdre. »

Adel. Ah ! quels tendres reproches ! qui pourroit y être insensible ?

Euphr. Eperdue, abîmée de douleur, je tombai le visage contre terre. « Seigneur, » m'écriai-je, Seigneur, miséricorde, mi- » séricorde, ayez pitié d'une infidèle qui » ne veut plus vous offenser. » Mes crimes alors se retracent à mon esprit sous des traits affreux, j'ai horreur de moi-même, je ne puis soutenir la vue d'un Dieu si bon, et si cruellement insulté. Mon ingratitude

est un poids qui m'accable. Je veux me jeter dans le sein de la miséricorde de mon Dieu, sa justice semble me repoussér, je crois rouler dans l'abîme éternel. Je fus pendant une heure dans cette situation terrible, et cette heure me parut un siècle. Enfin, je réclame le secours de la très-sainte Vierge, ma patrone. « Vierge sainte, refuge des
» pécheurs, protégez-moi, obtenez de votre
» cher Fils que je me convertisse, et qu'il
» me pardonne. Hélas ! je ne mérite que
» son indignation, mais j'ose encore im-
» plorer sa clémence. »

CHRIST. Vous pouviez tout espérer en invoquant la très-sainte Vierge; car c'est par elle que nous avons accès auprès de son Fils.

EUPHR. A peine l'eus-je invoquée, qu'un doux espoir vint ranimer mon ame, la crainte fit place à une tendre confiance. Je me relevai avec un courage qui me surprit. Mes larmes couloient toujours, mais c'étoient des larmes délicieuses. Il me sembloit que, malgré tous mes péchés, Dieu vouloit bien encore être mon père. « O mon tendre
» père ! recevez une enfant qui revient à
» vous pour ne plus vous quitter. Je suis

» une enfant prodigue, mais vous êtes mon
» père ! Je me suis arrachée d'entre vos
» bras; je me suis servie de vos dons pour
» vous outrager; mais vous êtes mon père,
» et cette qualité me rassure. »

Mél. Chère Euphrasie, vos regrets me confondent et m'arrachent des larmes.

Clot. On ne peut vous entendre sans être émue; achevez cependant, achevez le tableau de votre conversion.

Euphr. J'embrassai de nouveau mon crucifix; je parcourus les plaies de mon Sauveur, et à chacune je disois : C'est moi qui l'ai ouverte; mais quand je fus à celle du cœur, j'y attachai mes lèvres, il m'étoit impossible de m'en séparer. Jésus-Christ sembloit me montrer cette blessure que mes crimes lui ont faite. Ah ! mes chères compagnes, qu'elle me parut large et profonde! « C'est moi qui dois souffrir, ô mon
» Dieu, m'écriai-je; c'est moi qui suis
» coupable. Versez sur moi le calice de vos
» amertumes, et ne souffrez plus pour une
» ingrate. » Ma prière fut exaucée; un trait douloureux perça mon cœur; il me sembloit que j'allois expirer de regret. Ah ! comme je souffrois, mes bonnes amies !

comme je souffrois ! je ne puis vous le rendre. Je n'avois plus la force de proférer une seule parole. Je contemplois en silence ce qu'il en coûte au Sauveur, quand il est abandonné d'une ame qu'il a comblée de ses bienfaits. Comme je suis du nombre de ces ames perfides, jugez quelles durent être alors ma confusion et ma douleur.

Clot. Heureuse Euphrasie, que votre Dieu vous témoigne d'amour ! La grâce qu'il vous accorde est aussi précieuse qu'elle est rare. Etes-vous restée long-temps dans cette considération douloureuse ?

Euphr. Le Seigneur m'en tira lui-même. Il fixa de nouveau mes regards sur son cœur adorable. O prodige de bonté ! ô merveille d'amour ! Je vis tout à coup que cette source de grâces m'étoit encore ouverte. Il m'assura intérieurement qu'il m'y avoit conservé une place, qu'il étendoit ses bras adorables pour me recevoir, et me donner le baiser de réconciliation et de salut. Mon ame tressailloit d'alégresse. « O » mon Dieu ! m'écriai-je, avez-vous donc » déjà oublié mes forfaits ? Je n'ai mérité » que votre indignation, et vous ne jetez » sur moi que des regards d'amour. O mon

» père ! c'en est fait, je ne suis plus au » monde, je suis à vous seul, sans partage, » et pour toujours. Je vais expier par ma » pénitence tous les péchés dont je suis » coupable, et réparer par mon amour et » ma fidélité à vos lois, le temps que j'ai » perdu en ne vous aimant pas. » Alors il se fit en moi une révolution inexplicable; je sentis se briser tous les liens qui m'attachoient au monde. J'éprouvai un dégoût salutaire pour les faux plaisirs du siècle, et la vertu se montra à mes yeux, ornée de tous ses charmes. De douces larmes inondoient mon visage, de tendres soupirs s'échappoient de mon cœur; mais ils étoient excités par la confiance, et c'étoit l'ouvrage du divin amour. Voyez-vous combien Dieu me fait de grâces, à moi qui l'ai tant offensé ?

Christ. Oui, et nous sentons comme vous quelles obligations vous imposent ces bienfaits signalés.

Mél. Mais, comment avez-vous passé le reste de la nuit, ma bonne amie ? N'est-ce pas que vous avez oublié, et le repas, et le sommeil ?

Euphr. Il étoit déjà neuf heures du soir

et, depuis cinq heures que j'étois rentrée, je n'avois parlé à personne. Ma mère étoit dans de vives inquiétudes; elle me fit appeler pour souper : je répondis que j'étois fatiguée, et que j'avois besoin de repos. Elle vint elle-même, cette tendre mère, elle vint, et me surprit tout en pleurs. « Qu'avez-vous, mon enfant ? me dit-elle » tout attendrie. Venez déposer dans le » cœur d'une mère qui vous aime, vos » peines et vos chagrins. » Je me jetai à son cou. « Oh ! maman, laissez-moi jouir de ma » solitude...... Demain, vous saurez le sujet » de mes larmes. Priez pour une infor- » tunée qui reconnoît ses erreurs. » Elle ne voulut point me contraindre, elle m'embrassa, les larmes aux yeux, et se retira.

Clot. Ah ! qu'elle dut passer une triste nuit ! Il est malheureux que vous n'ayez pu lui ouvrir votre cœur. Il ne faut pas qu'elle reste plus long-temps dans l'incertitude. Hâtez-vous de remplir la promesse que vous lui avez faite : vous le devez, mademoiselle Euphrasie.

Euphr. C'est bien mon intention. Mais je voudrois que vous eussiez la complaisance de venir avec moi.

Clot. Avec bien du plaisir, et tout de suite après le déjeûné que nous prépare Adelaïde. Mais, dites-moi, vous àvez donc passé la nuit sans prendre aucun repos ?

Euphr. Je n'en trouvois que dans mes soupirs et mes larmes. Je repassai dans l'amertume de mon amė les années de ma vie ; je comparois les ineffables délices que Dieu m'avoit fait goûter dès mon enfance, avec les vaines joies du monde. La différence qui se trouve entre le bonheur d'être à Dieu, et le faux bonheur du monde, me frappoient vivement : je ne pouvois comprendre comment j'avois pu abandonner la joie solide, le véritable repos, pour me livrer aux troubles, aux remords. Rappelée d'une manière si merveilleuse au plus tendre des pères, et au meilleur des Maîtres, les plus grands sacrifices me parurent faciles. J'étois si absorbée dans ces réflexions, que la nuit passa sans que je m'en aperçusse, et je fus tout étonnée, quand le jour parut. Je me levai toute transportée d'alégresse, je changeai ma toilette, je pris des vêtemens plus simples et plus modestes, et je courus à l'église, où je vous avois donné rendez-vous.

Clot. En effet, vous y étiez avant nous.

Christ. La grâce donne des ailes aux ames dont elle triomphe.

Adel. Hâtons-nous, ma petite sœur, hâtons-nous dans le chemin de la vertu, si nous ne voulons pas que mademoiselle Euphrasie nous laisse bien loin derrière elle.

Euphr. Je serai bien heureuse mademoiselle, si je puis vous suivre. Lorsque je vis mesdemoiselles Clotilde et Christine approcher de la sainte Table, je fis réflexion qu'autrefois j'avois eu le même bonheur, et que maintenant mes péchés m'en rendent indigne. J'étois confuse et inconsolable: mais, comme c'étoit à mon intention que vous deviez communier, j'espérai participer aux fruits de votre communion, et cela me consola un peu; j'éprouvai le plus grand désir d'être désormais à mon Dieu sans partage. Dieu vous rende au centuple, Mesdemoiselles, le bien que vous m'avez fait!

Clot. Croyez-moi, chère amie, vous ne serez pas long-temps privée du bonheur que vous souhaitez. Dieu vous attire fortement, et vous réparerez bien vite le temps perdu.

Euphr. Puissé-je, avec la grâce de Dieu et le secours de vos prières, jus-

tifier les flatteuses espérances que vous concevez !

Mél. Euphrasie sera bientôt aussi avancée que moi : nous ferons ensemble la communion qui doit suivre notre conversion. Daignez donc, mon excellente amie, nous instruire de ce qui regarde la pénitence ; c'est ce sacrement qui nous dispose à l'Eucharistie.

Clot. Dès cet après-midi, je commencerai, ma tendre amie, je vous l'ai promis : ce sera le sujet de notre conférence.

Christ. Je me faisois une fête d'y venir ; mais ma cousine prononce ses vœux solennels. Toute la famille y assistera, je ne puis y manquer.

Clot. Il est temps que M.[lle] Euphrasie répare ses forces épuisées. Depuis hier, elle donne tout à l'ame ; il ne faut pas tout-à-fait oublier le corps.

Euphr. Volontiers ; et ensuite nous irons consoler maman : elle est bien inquiète, cette bonne maman, j'en suis sûre.

VII.e ENTRETIEN.

Euphrasie fait part de sa conversion à M.me du Vivier sa mère.

CLOTILDE, EUPHRASIE, M.me DU VIVIER.

MADAME DU VIVIER (*courant au devant de sa fille*). Ah ! ma chère enfant, que je suis contente de vous voir ! J'ai bien souffert depuis hier ; je ne savois à quoi attribuer votre douleur et votre abattement : hâtez-vous de m'en apprendre le sujet. Venez, tendre enfant, venez déposer vos ennuis dans le sein d'une mère qui vous aime plus qu'elle-même.

EUPHR. (*se jetant aux pieds de sa mère.*) O ma mère ! ô ma respectable mère ! vous voyez à vos pieds une ingrate, une fille indigne de vos bontés. Mais, combien je souffre ! et quels sont mes regrets !

Mad. DU VIVIER (*relevant sa fille*). Ah ! vous augmentez ma peine. Levez-vous, chère enfant, embrassez-moi.... levez-vous, embrassez-moi.

EUPHR. Oubliez-vous mes fautes, mes péchés, mes outrages ?

Mad. DU VIVIER. Ne parlez plus ainsi, ma chère enfant : mon cœur ne conserve plus qu'un souvenir ; c'est que vous lui êtes chère, c'est qu'il vous a toujours aimée.

EUPHR. O la plus tendre des mères ! votre bonté augmente mon repentir. Perfide ! comment as-tu donc pu affliger si long-temps une mère si aimable ? O douleur !..... je n'en peux plus..... O Ciel ! mes forces m'abandonnent..... je me meurs...... (*Elle tombe évanouie dans les bras de sa mère.*)

Mad. DU VIVIER (*serrant sa fille contre son cœur*). O ma fille ! ô fruit de mes entrailles ! dans quel état te vois-je ? faut-il que le sein où tu reçus la vie.... Mon cœur.... mon amour..... ouvre les yeux..... chère enfant, reprends tes esprits..... instruis ta mère du sujet de tes larmes..... Pourquoi la vue de ta mère te cause-t-elle une révolution si terrible ? ...... Ne connois-tu donc plus mon cœur ?...... as-tu oublié ma tendresse ?...... Mais que dis-je ? elle ne m'entend plus, cette enfant. O mon Dieu ! à quelles douleurs me réservez-vous ? Sei-

ma chère enfant, parle-moi...... parle à ta mère.....

Euphr. Oui, maman, vos prières sont exaucées; elles ont touché le cœur du Très-Haut, et ont fait descendre sur l'objet de vos pleurs des grâces abondantes. Cette Euphrasie, si fière, si mondaine, si indocile, est maintenant à Dieu, et sans partage, et pour toujours.

Mad. du Viv. (*serrant encore sa fille entre ses bras.*) O mon enfant! puis-je croire!...... Toute ma tendresse se réveille, ma chère enfant. O jour délicieux! ô moment plein de charmes!

Euphr. Oui, maman, oui, vous pouvez le croire. Dieu a fait un prodige; Dieu m'a changée en une nouvelle créature.

Clot. (*seule.*) Quelle mère vertueuse? Quels sentimens nobles et chrétiens!

Mad. du Viv. Dis-moi, chère enfant, comment s'est opérée cette merveille.

Euphr. Depuis long-temps Dieu me parloit au cœur. Vos exemples, vos conseils me faisoient voir, malgré moi, l'état affreux, le précipice où je tombois. En suivant les maximes du monde, je n'étois pas tranquille, j'étois déchirée de remords,

Dieu me poursuivoit, et se faisoit toujours entendre. Je tâchois d'étouffer la voix de ma conscience; je me roidissois contre les impressions salutaires et les touches secrètes de la grâce; et, lorsque j'étois forcée à convenir de mes torts, je différois ma conversion. Demain, demain, disois-je, demain; et ce jour ne venoit jamais. Le fol amour des vanités, le tourbillon des plaisirs bruyans, une complaisance excessive pour certaines personnes...... l'exemple de mes amies, tout me retenoit dans les liens du péché. J'aimois mon esclavage, je chérissois mes maux; et, si parfois je sentois la pesanteur de mes chaînes, je n'avois ni la volonté, ni le courage de les rompre.

Mad. DU VIV. Ah! chère enfant, dans quel abîme te voyois-je plongée! Ce souvenir fait couler mes larmes.

EUPHR. Ne pleurez plus, maman; Dieu m'a rappelée du fond de l'abîme; il a brisé mes chaînes, et il m'attache à lui par les liens d'un amour inviolable.

Mad. DU VIV. Consolantes paroles! J'oublie tous mes maux: continue, continue, mon enfant, rends la vie à ta mère.

CLOT. (*seule.*) Excellente mère! O que

toutes les mères ne sont-elles présentes à cet entretien où la vertu triomphe avec empire !

EUPHR. C'est Mélanie qui m'avoit séduite et rendue mondaine : c'est Mélanie qui me rend chrétienne. Dieu la poursuivoit aussi : elle céda aux attraits de la grâce, elle se convertit, et sa conversion prépara la mienne. Dès qu'elle m'eut quittée pour suivre le Seigneur, je ne trouvai dans le monde qu'ennui et dégoût; une tristesse mortelle empoisonnoit mes plaisirs; mes inquiétudes augmentèrent, mes remords devinrent plus déchirans. Mélanie me rendit visite, et me fit excuse de je ne sais quels torts dont elle s'accusoit envers moi. Je la revis avec joie : elle m'invita à aller voir mademoiselle Clotilde, que voici, et mademoiselle Adelaïde, son intime amie. J'y allai, et ces demoiselles me reçurent avec tant d'affection, que je m'engageai à n'avoir qu'elles pour amies.

Mad. DU VIV. C'est ainsi que le Seigneur nous conduit par des voies secrètes, et nous ramène à la vertu. Je comprends, ma fille, que Mademoiselle a beaucoup de part à ta conversion.

EUPHR. Oui, maman, si vous saviez avec quelle douceur elle s'insinua dans mon

ame, comme elle fit parler l'amitié, l'affection, la charité la plus tendre. Elle me pressa, je ne pus résister à ses instances. Ses aimables compagnes se joignirent à elle : Dieu a béni leur entreprise. Hier, je me trouvai chez M.lle Adelaïde : M.lle Clotilde parla des bontés du Seigneur; cet entretien édifiant me fit comprendre l'horreur de mon ingratitude. Touchée d'un repentir amer, je revins me renfermer dans ma chambre. C'étoit là que Dieu m'attendoit; ce fut là que sa grâce victorieuse triompha, et je promis d'être toute à lui. Telle est l'histoire de ma conversion. Réjouissez-vous, maman, partagez mon bonheur, et oubliez mes fautes.

Mad. du Viv. Tout est oublié, chère enfant. O mon Dieu ! que vous êtes admirable ! Vous blessez, et vous guérissez; vous affligez, et vous consolez. Depuis long-temps vous avez vu couler mes pleurs, votre main bienfaisante les essuie enfin. Je goûte des plaisirs ineffables, des plaisirs, qui ne peuvent s'exprimer que par des transports d'amour et de reconnoîssance. Quel beau jour ! il comble mes vœux. Que me reste-t-il à souhaiter sur la terre? Ma chère

enfant est à vous, elle vous aime, elle ne vous quittera jamais. Cher Epoux, recevez-la, cette enfant; recevez-la des mains d'une mère qui ne l'aime qu'en vous. Je vous la donne, je vous la consacre. Que dis-je ? elle est à vous, avant que d'être à moi. Disposez-en, Seigneur; faites-nous connoître vos desseins sur elle, et nous nous empresserons d'y répondre. La promesse que je fais en ton nom, tu la ratifies, n'est-ce pas, ma chère enfant ?

Euphr. Oui, maman, et de tout mon cœur. Je veux être à Dieu, et faire en tout ses volontés. Qu'il parle : s'il exige les plus grands sacrifices, je ne balance point, j'immole la victime.

Clot. (*seule.*) Quel heureux concert! quel dessein sublime ! Grand Dieu ! soutenez les nobles résolutions de cette enfant, et répandez l'abondance de vos bénédictions sur une mère généreuse et fidèle à vos lois.

Mad. du Viv. (*embrassant Clotilde.*) Je ne sais, mademoiselle, comment vous exprimer ma reconnoissance des bontés que vous avez pour ma fille. Vertueuse amie, vous me rendez une enfant que je croyois perdue, et dont je pleurois plus amèrement

la

la mort spirituelle, que si je l'avois vu descendre dans le tombeau. Vous êtes pour elle une seconde mère, vous lui rendez la vie. Ah ! de grâce, continuez l'œuvre sainte que vous avez commencée : daignez accorder à mon enfant vos soins et vos conseils. Je vous cède mes droits, je vous constitue en ma place. Je veux être votre amie, et, dès ce moment, je vous offre dans mon cœur une place distinguée.

Clot. Vos bontés me confondent, Madame, et votre humilité ne fait qu'accroître le respect profond que je vous dois : vous m'appelez votre amie, puissé-je mériter cet honneur ! mais j'ai plus besoin de vos conseils que M.lle Euphrasie n'a besoin des miens : regardez-moi comme sa sœur ; c'est en cette qualité que je l'aiderai de tout mon pouvoir à suivre vos traces.

Euphr. M.lle Clotilde, vous avez beau vous défendre ; puisque maman le permet, je serai votre fille ; Adelaïde sera ma sœur aînée, et Mélanie ma petite sœur. Vous voulez bien, maman, adopter sous ce titre mes deux amies ? Elles sont charmantes ; quand vous les verrez, vous ne pourrez leur refuser votre tendresse.

Mad. du Viv. Assurément, ma chère amie ; tout ce qui te fait plaisir me flatte.

Clot. Quelle maman ! Ses bontés sont inépuisables !....... Hé bien, ma chère fille, puisque Madame veut que je vous donne ce nom, vous vous empresserez sans doute de mériter ses faveurs.

Euphr. Oui, oui, je vais faire mes efforts pour réparer le passé. Je ne quitterai plus maman, je la suivrai partout où elle voudra bien me conduire; sa compagnie fera mes délices, je préviendrai ses désirs.

Clot. Il est bien doux de vivre sous l'empire d'une mère vertueuse. Ce qu'elle commande, elle le fait elle-même, elle ne désire que votre bonheur, et c'est la tendresse, c'est l'amour maternel qui s'expriment quand elle vous parle.

Euphr. Et j'ai pu me soustraire à ses lois ! j'ai pu l'affliger ! Grand Dieu !

Mad. du Viv. Ménage ma délicatesse. O chère enfant ! que tes regrets ne corrompent plus les plaisirs purs que je goûte aujourd'hui. Tu reprendras tes anciens exercices avec moi, et aux pieds de notre oratoire, je te verrai présenter à Dieu l'encens de tes prières. Ton ardeur ranimera

la mienne. Ah ! quels jours heureux nous allons passer ensemble sous les ailes du souverain Pasteur !

Euphr. Oui, maman, l'oraison fera mes plus chères délices. La fréquentation des sacremens assurera mon bonheur, j'y puiserai ma force et ma consolation. Vous ne me verrez plus courir après les pompes du siècle : la vertu seule peut me plaire ; votre exemple la rend si aimable !

Mad. de Viv. (*à Clotilde.*) Chère amie, vous avez partagé mes peines, vous partagez aujourd'hui mon bonheur. Voilà votre ouvrage, jouissez du fruit de vos travaux. Votre ame doit éprouver une satisfaction bien pure ! Est-il rien de plus agréable que de ramener à Dieu un jeune cœur qui s'en étoit éloigné ?

Clot. Je l'avoue, Madame, ce moment est un des plus délicieux de ma vie, et je vous répète que j'emploierai mes talens et mes soins pour rendre M.lle Euphrasie telle que vous le désirez. Je suis toute à elle ; elle le mérite à double titre, et par ses qualités personnelles, et par l'inestimable avantage que je lui dois de vous connoître.

Euphr. Vous approuvez donc, maman,

les visites que je rendrai à M.lle Clotilde et à ses chères compagnes ?

Mad. du Viv. Non-seulement, ma fille, je les approuve, mais je te recommande de voir souvent une demoiselle qui veut bien te conduire dans les sentiers de la vraie sagesse.

Clot. Je ne puis trop vous remercier, Madame, de la confiance que vous avez en moi. Je mettrai tout en usage pour la mériter.

Mad. du Viv. Et moi, Mademoiselle, je n'oublierai de ma vie le service que vous m'avez rendu. Par vos soins, je retrouve une enfant que le monde m'avoit enlevée.

Euphr. Il ne me reste qu'à bénir le Seineur et le remercier des grâces qu'il m'accorde, et je veux sortir promptement de l'état de mort où mes péchés m'ont fait tomber.

VIII.e ENTRETIEN.

De la Pénitence, comme vertu.

CLOTILDE, ADELAÏDE, MÉLANIE, EUPHRASIE.

ADELAÏDE. Je suis ravie, Mesdemoiselles, de vous voir; mais excusez les soupirs que m'arrache l'absence de maman. Il est bien permis à une fille de regretter sa mère.

CLOT. Rien n'est si juste; et pour vous consoler, je vous présente aujourd'hui une seconde sœur dans la personne de mademoiselle Euphrasie. Elle est devenue ma fille spirituelle, et vous devenez ses sœurs, vous et Mélanie; madame sa mère nous adopte toutes pour ses enfans.

ADEL. Heureuse alliance, dont la vertu serre les nœuds! Permettez, ma sœur, que je vous embrasse. Cette nouvelle me comble de joie et m'annonce votre parfaite conversion.

MÉL. Voyez, ma petite sœur, combien mademoiselle Clotilde fait d'ouvrage en peu

de temps. Hier nous n'avions qu'une foible espérance de la conversion d'Euphrasie; aujourd'hui elle est toute à Dieu.

Clot. Que dites-vous ? Ce n'est pas mon ouvrage, c'est celui de la grâce, à Dieu seul en appartient la gloire.

Euphr. Cela est vrai, mais vous y avez contribué; après Dieu, c'est à vous que je dois mon changement.

Clot. Je ne suis qu'un foible instrument dont le Seigneur s'est servi, un autre en auroit fait autant : mais rendons-nous à la conférence.

Adel. Où la tiendrons-nous, mademoiselle Clotilde ? dans le jardin ou dans notre solitude ?

Clot. M.lle Euphrasie est aujourd'hui notre souveraine, c'est à elle à commander.

Adel. Allons, ma sœur, choisissez, parlez et nous obéissons.

Euphr. Le temps nous y invite; reposons-nous sur ce gazon qui est au milieu du bois, nous y serons à merveille.

Mélan. Ce lieu champêtre me rappelle les déserts habités par une multitude de saints pénitens. Hélas ! plus coupable qu'ils n'étoient, que n'ai-je leur zèle et leur ferveur !

Adel. Pourquoi, ma petite sœur, passez-vous ainsi de la joie à la tristesse ? Tout à l'heure, une douce sérénité brilloit sur votre front, et vos yeux sont baignés de larmes ?

Mél. Plus j'avance, plus ma douleur est vive. Tout, dans votre maison, me rappelle un souvenir bien amer, un souvenir qui me désole. Je ne sais comment vos parens peuvent me souffrir chez eux.

Adel. Ne vous affligez point. Depuis votre conversion vous êtes devenue ma sœur ; mes parens vous regardent comme leur enfant. Edifiés de votre conduite, ils me conseillent de vous voir et de vous fréquenter. Vous ne pouvez leur faire un plus grand plaisir que de venir souvent à la maison. Ne parlons plus du passé, n'y pensons plus.

Mél. Ce n'est pas en mon pouvoir. Quoique je commence à goûter les douceurs de la paix, la vue de mes péchés me trouble encore, m'afflige et me tourmente. Qui me délivrera de ce fardeau insupportable ?

Adel. Dieu vous en offre un moyen dans la pénitence.

Clot. Comme il n'y a que le baptême qui efface le péché originel, il n'y a que la

pénitence qui efface les péchés commis après le baptême, et sans elle nous ne pouvons être sauvés. C'est la parole de J. C. « Si » vous ne faites pénitence, vous périrez » tous. »

Adel. On considère la pénitence comme vertu ou comme sacrement. Comme vertu, c'est un don de Dieu qui nous porte à détester nos péchés, à nous en corriger, et à réparer l'injure faite au Seigneur. Comme sacrement, elle est instituée par J. C., qui nous oblige de nous confesser au prêtre, pour en obtenir l'absolution.

Mél. Comme vertu, elle fut toujours nécessaire pour effacer les péchés mortels. Comme sacrement, elle n'est d'obligation que depuis J. C. qui l'a instituée pour remettre les péchés commis après le baptême.

Clot. Adelaïde nous a dit aussi que la vertu de pénitence étoit un don de Dieu. En effet, nous ne pouvons l'acquérir par les forces de la nature, elle nous vient du Ciel. Ecoutons le prophète Jérémie : « Convertissez-moi, et je me convertirai à » vous, parce que vous êtes le Seigneur » mon Dieu. » Et les Pères du Concile de Trente : « Si quelqu'un dit que sans

» l'inspiration prévenante du Saint-Esprit
» et sans son secours, l'homme peut faire
» des actes de foi, d'espérance, de charité
» et de repentir, tels qu'il les faut pour
» obtenir la grâce de la justification, qu'il
» soit anathème. »

EUPHR. Mélanie vient de dire que la pénitence fut nécessaire dans tous les temps, et c'est vrai. La justice divine ne peut laisser impuni aucun péché. C'est ce qui faisoit dire à saint Augustin : « Toute iniquité, grande
» ou légère, doit être punie, ou par l'homme
» pénitent, ou par un Dieu vengeur. »

CLOT. On peut prouver cette vérité par mille et mille traits de l'Ecriture sainte. Voudriez-vous, Adelaïde, citer les textes de l'ancien Testament ? Ma fille citera ceux du nouveau ; j'espère qu'elle ne s'en excusera pas aujourd'hui.

EUPHR. Non, certes, ma petite maman, et je vous obéirai avec plaisir.

ADEL. Pour moi, je suis bien ignorante, mais je ferai de mon mieux. Le premier texte qui me revient est celui-ci : « Si nous
» ne faisons pénitence, nous tombons dans
» les mains du Seigneur, et non dans les
» mains des hommes. »

Mél. Qu'il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant !

Adel. « Je jugerai chacun selon ses voies, » dit le Seigneur ; convertissez-vous, et » faites pénitence de toutes vos iniquités, » et l'iniquité n'attirera plus votre ruine. » Je ne veux point la mort de celui qui » meurt : revenez à moi et vivez. »

Mél. Que ce texte est consolant ! Ah ! que le Seigneur est bon ! Sa miséricorde surpasse sa justice.

Adel. Adam chassé du paradis terrestre mangea son pain à la sueur de son front. Le souvenir de sa désobéissance le poursuivit, et lui fit verser des larmes amères. Il instruisit ses enfans de son malheur, et les rendit dépositaires de ses regrets. Ceux-là seuls trouvèrent grâce devant le Seigneur, qui imitèrent sa pénitence. David passoit les nuits à pleurer ses crimes. Il but avec soumission le calice que lui présenta le prophète ; sa douleur étoit véhémente ; ses soupirs et ses gémissemens pénétrèrent jusqu'au ciel. Le Très-Haut en fut attendri, se laissa désarmer, et lui rendit ses bonnes grâces.

Mél. Que ne puis-je m'écrier avec



David : « J'ai péché contre le Seigneur ! » et entendre de la part de Dieu, par la bouche de son ministre : « Le Seigneur » aussi a transféré votre péché, et vous ne » mourrez pas de la mort éternelle. »

ADEL. Que vous dirai-je des Prophètes, qui ne cessoient d'exhorter les Juifs rebelles à se convertir, et à fléchir la colère de Dieu par leurs larmes et par leurs sanglots ?

CLOT. Ce détail nous mèneroit trop loin. Voilà assez de textes de l'ancien Testament. On peut aussi prouver par le nouveau que la pénitence est nécessaire. Allons, ma fille, c'est à vous de parler.

EUPHR. Saint Jean prêchoit dans le désert, et crioit : « Faites pénitence, le royaume » des cieux est proche. Faites pénitence, » la cognée est déjà à la racine de l'arbre. » Tout arbre qui ne produit pas de bon » fruit sera coupé et jeté au feu. »

MÉL. Saint Pierre et J. C. même exhortoient souvent leurs auditeurs à peu près dans les mêmes termes.

EUPHR. Saint Pierre ne pleura-t-il pas amèrement son péché ? Heureuses vos larmes, Saint Apôtre, s'écrie un grand Pape, qui eurent l'efficace du baptême. Saint Paul

châtioit son corps et le réduisoit en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût lui-même réprouvé. Nous portons toujours en notre corps, disoit-il, la mortification de J. C.; et dans l'Aréopage il avertissoit les Athéniens, que Dieu faisoit annoncer à tous les hommes de faire pénitence.

Clot. C'est à merveille, ma fille; vous nous serez très-utile dans nos entretiens. Vous venez de l'entendre, mes chères compagnes, sans la pénitence, point de salut pour le pécheur. Cette vertu fut de tout temps indispensable. Sans elle, le sacrement même seroit inefficace, et ne nous appliqueroit pas les mérites de J. C.

Adel. Mais, M.lle Clotilde, cette vertu ne suffit-elle pas pour obtenir la rémission de nos péchés ?

Clot. Elle n'a pas moins de force dans la nouvelle que dans l'ancienne loi. La contrition parfaite justifie avant le sacrement, lorsqu'on ne peut et que l'on désire le recevoir. C'est la doctrine du Concile de Trente : « Quoiqu'il arrive quelquefois que » la contrition soit parfaite par la charité, » et qu'elle réconcilie l'homme à Dieu » avant qu'il ait reçu le sacrement de pé-

» nitence; » on ne doit pourtant pas attribuer cette réconciliation à la contrition seule, indépendamment de la volonté de recevoir le sacrement, laquelle y est renfermée.

MÉL. Par conséquent, tout vrai chrétien, et à plus forte raison tout pécheur est obligé, pendant le cours de sa vie, de pratiquer cette vertu de pénitence. Le Seigneur y assujettit Adam, et dans la personne d'Adam, tous les hommes. Le Précurseur, quoique sanctifié avant sa naissance, la prêche, et par ses paroles, et par ses exemples. Elle est essentielle pour expier nos péchés passés; pour nous préserver des rechutes, pour nous purifier de nos fautes journalières, pour satisfaire pleinement à la justice divine. Si le grand Apôtre, quoique sa conscience ne lui reprochât rien, ne se croyoit pas justifié, que sera-ce de nous, qui tombons si souvent? Pour moi, jusqu'à la mort je ferai pénitence. Je m'écrierai toujours avec le Roi prophète : « Seigneur, lavez-moi de » plus en plus de toutes mes iniquités. »

CLOT. La conclusion que vous tirez de nos instructions est juste et directe. Mais, pour faire pénitence toute sa vie, il n'est

pas nécessaire d'en produire à chaque instant des actes. Il suffit d'être dans l'habitude du repentir, et de détester les péchés qui se représentent à notre mémoire. C'est cette croix que doit toujours porter un disciple de Jésus-Christ; c'est là ce qui le soutient au milieu des écueils dont il est environné.

ADEL. Voici ma Bonne qui s'arrête, et qui vient profiter de la conférence. La pauvre Candide, elle arrive bien tard.

IX.e ENTRETIEN.

Sur la Pénitence comme Sacrement.

CLOTILDE, ADELAÏDE, MÉLANIE, EUPHRASIE, CANDIDE.

MÉLANIE. Nous parlons de la pénitence, Candide. Cette conférence sera de ton goût; tu es si mortifiée, que tu suis de bien près les pénitens de la Thébaïde.

CAND. Il n'y a pas pour moi de plus rude pénitence, que d'être privée du plaisir de vous entendre, Mesdemoiselles; vous dites de si belles choses ! je languis quand je ne vous entends point.

EUPHR. Candide nous fait des complimens délicats.

CAND. Vous vous trompez, je dis bonnement ce que je pense; je ne cherche pas midi à quatorze heures, moi.

EUPHR. Candide, sais-tu ce que c'est que la pénitence?

CAND. Oui-dà M.lle : c'est un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour remettre les péchés commis après le baptême.

CLOT. Telle est la croyance de la tradition, et de l'Eglise universelle; et le saint Concile de Trente frappe d'anathème ceux qui nient que la pénitence dans l'Eglise catholique soit un sacrement véritable et proprement dit. Prouvez-nous, Adelaïde, que la pénitence a toutes les qualités d'un véritable sacrement.

ADEL. En effet, n'est-ce pas un signe sensible? Les trois actes du pénitent; savoir: la contrition, la confession et la satisfaction, n'en sont-ils pas comme la matière? Les paroles de l'absolution n'en sont-elles pas la forme? et le prêtre en est le ministre. La grâce y est attachée, puisque tout vrai pénitent y reçoit le pardon

de ses offenses. Ma petite sœur sait bien quand Jésus-Christ institua ce sacrement.

Mél. C'est après sa résurrection; avant il avoit promis de l'instituer, lorsqu'il dit à S. Pierre : « Je vous donnerai les clefs » du Royaume des cieux; tout ce que » vous délierez sur la terre sera délié dans » le ciel. » Et pour nous faire connoître que cette puissance d'ouvrir et de fermer le Royaume céleste n'étoit pas réservée à S. Pierre seul, notre divin Sauveur dit à tous ses Apôtres: « Les péchés seront remis » à ceux à qui vous les remettrez, et ils » seront retenus à ceux à qui vous les re» tiendrez. »

Clot. Fort bien, ma douce amie, fort bien; mais un peu plus de détail. Développez les circonstances précises où J. C. institua ce sacrement.

Mél. Jésus-Christ, le jour de sa résurrection, vers le soir, pour les convaincre que son corps avoit toutes les qualités des corps glorieux, se trouva au milieu de ses disciples, les portes exactement fermées. Ils furent troublés et saisis de crainte. Ils croyoient voir un esprit. J. C. leur dit : La paix soit avec vous. (C'étoit sa manière de

les saluer.) C'est moi, et non pas un fantôme; ne craignez point. Pourquoi vous troublez-vous? et pourquoi s'élève-t-il tant de pensées dans vos cœurs?... Regardez mes mains et mes pieds, et reconnoissez que c'est moi-même : touchez et considérez; un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai, et il leur montra ses mains, ses pieds et son côté, où étoient encore marquées les cicatrices. Ses disciples eurent une grande joie de voir le Seigneur. Il leur dit une seconde fois : « La paix soit » avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, » je vous envoie de même. » Puis il souffla sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit. » Les péchés seront remis à ceux à qui vous » les remettrez, et ils seront retenus à ceux » à qui vous les retiendrez. »

Clot. Remarquez, mes chères compagnes, la force des paroles de Jésus-Christ. « Comme mon Père m'a envoyé, je vous » envoie de même. Je vous donne le même » pouvoir que j'ai reçu de mon Père. Agissez » avec la même autorité. Je vous établis » sur la terre mes vicaires, mes ambassa» deurs, les chefs, les maîtres spirituels » de mon Eglise, et les dispensateurs de

» mes grâces. Comme mon Père m'a en-
» voyé pour sanctifier les hommes, je vous
» envoie pour les réconcilier avec Dieu.
» J'ai répandu mon sang pour les pécheurs,
» je vous charge de leur en appliquer les
» mérites. »

Notre Sauveur souffla sur ses disciples, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Par le souffle de Dieu, l'homme fut tiré du néant; par celui de Jésus-Christ, les Apôtres furent changés en des hommes tout nouveaux. Il en fait ses ministres, et les anime de l'Esprit-Saint. Ce ne sont plus eux qui parleront et qui agiront; c'est le Saint-Esprit qui agira, qui parlera par eux, et qui sanctifiera. Ils en deviennent les instrumens, et leurs péchés ne peuvent faire obstacle à ses dons. Si nous n'en profitons pas, c'est notre faute.

« Tous les péchés seront remis à ceux
» à qui vous les remettrez. » Par ces paroles, J. C. établit ses disciples les juges des fidèles, et il les assure que les arrêts qu'ils prononceront sur la terre seront ratifiés dans le ciel. C'est un tribunal de grâce, de clémence, de miséricorde, où les coupables doivent paroître, non pour y

être condamnés, mais pour y être absous.

Euphr. O charité inépuisable de mon Dieu ! Il connoît notre foiblesse et le penchant qui nous entraîne au mal : nous tombons tous les jours, et tous les jours il nous tend la main pour nous relever. O charité inépuisable de mon Dieu ! Divin Sauveur ! il n'est donc point de péché irrémissible. Que cela m'inspire de confiance ! Oui, mon Dieu ! quelque criminelle que je sois, j'espère de rentrer en grâce avec vous. Je serai purifiée, lavée de toutes mes souillures, par l'application de votre sang.

Clot. Que vos sentimens sont affectueux, ma tendre amie ! la grâce vous éclaire et vous touche. Répondez à la voix qui vous appelle. Convertissez-vous à Dieu de tout votre cœur, et vous goûterez bientôt le repos et la paix. Pour en mieux comprendre les avantages, dites-nous maintenant quels sont les principaux effets du sacrement de pénitence.

Euphr. Il remet tous les péchés, oui, tous les péchés, sans en excepter un seul. Le divin Maître pouvoit-il s'exprimer en des termes plus clairs et plus précis ?..... « Tout » ce que vous délierez sur la terre, sera

» délié dans le ciel. » Limiter ce pouvoir, c'est faire injure à la miséricorde de Dieu, qui est infinie, et aux mérites d'un Homme-Dieu. Si quelqu'un pèche, dit saint Jean, nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ qui est juste. C'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde.

Clot. Dieu a toujours promis aux vrais pénitens le pardon de tous leurs péchés. « Que si l'impie, dit Ezéchiel, fait péni-
» tence de tous les péchés qu'il a commis;
» s'il garde tous mes préceptes; s'il agit
» selon l'équité et selon la justice, il vivra,
» et il ne mourra point. Je ne me souviendrai
» plus de ses iniquités. Je jure par moi-
» même, dit le Seigneur, que je ne veux
» point la mort de l'impie, mais qu'il se
» convertisse, qu'il quitte sa mauvaise voie,
» et qu'il vive. Si, après que je lui aurai
» dit : Vous mourrez certainement, il se
» repent de son péché, et qu'il agisse
» suivant la droiture, ses péchés ne lui
» seront point imputés; il a fait ce qui étoit
» droit et juste, il vivra. »

Il n'y a donc point de crimes, dont on

ne puisse obtenir la rémission. Ainsi, quand l'Ecriture sainte, pour inspirer plus d'horreur de certains crimes énormes, semble dire qu'ils sont irrémissibles, cela doit s'entendre d'une grande difficulté, d'une impossibilité morale, ou bien de l'impénitence finale, péché qui ne peut être remis dans ce siècle, ni dans l'autre.

Adel. Personne ne feroit pénitence, s'il n'espéroit le pardon, dit saint Ambroise.

Cand. Un fermier ne cultiveroit pas son champ, s'il n'en attendoit la moisson.

Clot. Vous savez, mes chères compagnes, que la pénitence ne remet point les péchés mortels les uns sans les autres. On n'est pas juste et pécheur, ami et ennemi de Dieu tout ensemble. L'ame ne peut être morte et vivante en même temps. Tous les péchés mortels rendent les hommes enfans de colère, et ennemis de Dieu : il est nécessaire de les confesser ; et c'est spécialement pour les remettre, que le sacrement de pénitence est institué.

Adel. On n'est pas obligé, mais il est très-utile de confesser les péchés véniels. C'est le moyen le plus court et le plus sûr de les effacer. Remarquons cependant,

qu'une personne qui ne confesse que des péchés véniels, doit avoir grand soin de s'exciter à la contrition, parce que sans contrition, le sacrement est nul et inefficace. C'est pourquoi il est bon, quand on n'est coupable que de péchés véniels, de se confesser d'un péché mortel déjà remis; on en conçoit plus de honte et plus de componction.

Clot. Quant aux péchés véniels, disent les Pères du Concile de Trente, quoiqu'on fasse très-bien, et qu'il soit utile de s'en confesser, comme l'usage des gens pieux et dévots le fait voir, ils peuvent néanmoins être omis sans offense, et être expiés par plusieurs remèdes. Telles sont, la contrition du cœur, la prière fréquente, la mortification, l'aumône, et les autres œuvres de miséricorde. Pour nous, mes chères compagnes, confessons-les toujours avec exactitude et regret : ce sont des maladies de l'ame; ils ne donnent pas la mort, mais ils y conduisent insensiblement. Nous ne saurions trop les craindre, ni les éviter; et d'ailleurs, telle faute nous paroît vénielle, qui peut-être ne l'est point.

Euphr. Que de richesses spirituelles nous

offre le sacrement de pénitence ! O que j'ai de regrets d'avoir été si long-temps sans en profiter ! Il remet nos péchés, nous rétablit dans la justice chrétienne, et dans l'amitié de Dieu ; il rend à notre ame sa beauté primitive, et nous donne droit au céleste héritage. Il fait revivre en nous le mérite des bonnes œuvres, que le péché avoit éteint; il change la peine éternelle en une peine temporelle. Quelquefois même cette peine temporelle est remise quand les dispositions du pénitent sont parfaites et sublimes. Enfin, il nous procure tous les secours dont nous avons besoin, pour vaincre les tentations, et persévérer dans la justice.

Adel. C'est une source intarissable, où nous pouvons toujours puiser ces eaux pures qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. C'est une piscine salutaire, où nous devons laver nos taches et nos souillures. Quel avantage ! n'est-il pas inestimable ? Quel seroit notre malheur, si nous ne pouvions y recourir que deux ou trois fois dans la vie, nous qui péchons tous les jours ! Mais notre foiblesse est extrême, et la bonté de Dieu est sans bornes : les maladies spirituelles que nous contractons tous les jours,

tous les jours il nous en offre le remède. Que le Seigneur est bon ! et que je suis malheureuse d'avoir abusé si long-temps de sa miséricorde !

Clot. J'approche fréquemment du tribunal de la pénitence ; c'est là que je trouve la paix, la tranquillité et des consolations abondantes. Mes vivacités me donnent-elles des inquiétudes, des peines, des troubles ? suis-je dans le découragement, le dégoût, l'abattement, qui mènent au désespoir ? je me jette aux pieds de Jésus-Christ dont le prêtre est le ministre et le coopérateur ; et aussitôt mes ténèbres disparoissent, mes craintes cessent, mes scrupules s'évanouissent, ma dévotion se ranime et mon amour pour le Seigneur s'enflamme.

Mél. O mon Dieu ! votre bonté me confond. O vous, que je devois tant aimer, et que j'ai tant offensé ! ô mon Maître ! ô mon Père, que je devois servir, et dont j'ai méprisé les lois ! soyez témoin de mes soupirs et de mes regrets.

Euphr. Sauveur adorable, ce n'étoit pas assez que j'eusse souillé la robe d'innocence, dont vous m'aviez revêtue dans le baptême. Lavé mille fois dans la piscine de la pénitence,

tence, ce vêtement précieux étoit encore empourpré de votre sang, lorsque, je me plongeai dans la boue et la fange du siècle. O Dieu de toute sainteté, oserai-je encore me présenter devant vous ! Mon état doit vous faire horreur. Mais j'ai confiance en votre infinie miséricorde. J'irai, oui, j'irai me prosterner en votre présence, j'embrasserai vos genoux; et, je l'espère, votre sang adorable coulera sur mon ame, et lui rendra le salut et la vie.

Clot. Qu'il est consolant de s'entretenir avec des personnes comme vous! J'éprouve une joie inexprimable. Souffrez, mes chères compagnes, que j'ajoute encore quelques traits au tableau que nous venons de faire.

Euphr. Souffrez ! Ah ! ma petite maman, que dites-vous ? nous sommes ravies de vous entendre. Une seule de vos paroles vaut mieux que tous nos discours.

Clot. Déchargée du fardeau de ses crimes, l'ame marche avec rapidité dans les sentiers de la justice. Le sang de Jésus-Christ qui coule sur elle, lui donne une force toute divine : elle dompte ses passions; elle fuit les occasions dangereuses ; ferme et inébranlable contre les ennemis du salut,

elle leur oppose une généreuse résistance et triomphe de leurs efforts.

ADEL. C'est, au naturel, l'état où je me trouvai la première fois que je reçus l'absolution. O mon Sauveur ! que de grâces vous répandîtes sur moi ! Pour l'édification de ma chère Mélanie, je veux lui en faire le détail : le permettez-vous, mademoiselle Clotilde ?

CLOT. Publiez, chère amie, publiez les bienfaits du Seigneur.

MÉL. Je vous entendrai avec grand plaisir. Hélas ! d'après les préjugés du monde, j'ai regardé jusqu'ici le Sacrement de pénitence comme un joug insupportable. J'en ai maintenant une tout autre idée ; je désire même d'en approcher bientôt. Votre témoignage, ma chère sœur, fortifiera et augmentera ce désir que Dieu sans doute a mis en moi.

ADEL. Aussitôt que Dieu m'eut attirée à lui, mademoiselle Angélique me persuada de faire une bonne confession. Par une suite de mes anciennes erreurs, je tremblois à la vue du Tribunal sacré. Mais, quel fut mon étonnement, après avoir fait l'humble aveu de mes offenses ! Troublée par les reproches de ma conscience, je n'avois pas

un instant de repos : le ministre de la réconciliation prononce sur moi les paroles sacramentelles. O prodige de la grâce ! tout à coup, mon ame reçoit une nouvelle vie; une joie délicieuse pénètre mon cœur; une lumière céleste éclaire mon esprit; je me sens une force, un courage extraordinaires; je conçois une si grande horreur du péché, que j'aime mieux mourir mille fois que d'offenser Dieu. Enfin, les ardeurs du saint amour me font oublier toutes les amertumes du repentir, pour ne m'en laisser que les tendresses et les douceurs.

MÉL. Je n'éprouvai jamais de pareilles consolations, quand, toute livrée au monde, je ne laissois pas de m'approcher du sacrement de pénitence. Au contraire, j'étois triste, et mes remords étoient plus cuisans. Je comprends bien pourquoi : je n'avois pas les dispositions requises. Je m'examinois légèrement, je racontois froidement mes péchés, je les excusois, et j'en avois peu de contrition : ce que disoit ma bouche, mon cœur sembloit le rétracter. O mon Dieu ! que d'abus, que de profanations ! Sauveur des hommes ! oubliez-les, et pardonnez-moi.

EUPHR. Quand j'étois à Dieu, je trouvois dans le sacrement de pénitence une source de paix et de consolation. Dès que je suivis les maximes du monde, ce remède divin ne servit qu'à aigrir mes maux, et accroître mes remords et mes inquiétudes. O que j'ai besoin d'une bonne confession, qui répare tant de confessions sacriléges! Ayez pitié de moi, ô mon Dieu!

ADEL. Volez toutes deux aux pieds du Sauveur, confessez vos fautes; noyez dans vos pleurs vos iniquités; et ce Dieu de miséricorde les oubliera, comme il a oublié les miennes; il vous rendra ses bonnes grâces. Vous concevrez combien la pénitence a de charmes, combien sont délicieuses les larmes que l'on répand auprès d'un Père dont la tendresse n'a point de bornes. Ah! mes sœurs, qu'elles sont délicieuses les larmes de l'amour divin! Croyez-moi, c'est une amie intime qui vous le dit, et qui ne vous le dit qu'après l'avoir éprouvé.

MÉL. Plus vous parlez, ma petite sœur, plus je désire de me réconcilier avec Dieu. Je vais faire tous mes efforts pour cela.

EUPHR. Le même désir me presse, et je vous avoue, ma petite maman, que, dès

ce matin, je voulois me confesser; mais mon confesseur est à la campagne, d'où il ne reviendra que la semaine prochaine. Ce contre-temps m'afflige, et je m'en humilie devant Dieu. Il est bien juste que je soupire après un bienfait que j'ai négligé, lorsque je pouvois le recevoir. En attendant, je me préparerai, je repasserai dans l'amertume de mon ame les trois années de mon apostasie. O que mon père spirituel sera content, lorsque je lui annoncerai mon changement ! Depuis long-temps il me presse de revenir à Dieu. Je vais enfin le consoler.

Clot. Oui, ma chère fille, vous le consolerez; mais vous consolerez aussi tous les gens de bien; vous consolerez votre divin Epoux, et toute la Cour céleste se réjouira de votre conversion. Adieu, mes aimables compagnes, je vais faire ma visite au S. Sacrememt.

Euphr. Permettez-moi de vous suivre; sûrement nous y trouverons ma mère; ce sera pour elle un grand plaisir, que de m'y voir avec vous.

Clot. Volontiers, ma fille; Mélanie doit s'en retourner, de peur que sa maman ne

trouve son absence trop longue. Mais mademoiselle Adelaïde ne peut-elle pas venir avec nous ? Sa ferveur nous ranimera.

Adel. J'y vole ; je me fais gloire de courir sur vos traces.

Cand. Je vous souhaite, Mesdemoiselles, un prompt retour. Vous vous arrangez bien ; je reste ici pour les gages, n'est-ce pas ?

Adel. Ma Bonne, tu diras ton chapelet, tandis que nous serons à l'Eglise.

Cand. J'aurai bien le temps de réciter un rosaire, et encore de préparer le souper.

X.e ENTRETIEN.

Sur la Contrition.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, MÉLANIE, EUPHRASIE.

Adelaïde (*à Christine.*) Que je suis contente, ma petite maman, de vous voir ! Il y a une année, ce me semble, que je n'ai eu ce bonheur-là.

Christ. Vous êtes bien honnête, ma fille ; je ne mérite pas un tel empressement.

Clot. Hier, ma chère Christine, vous étiez au milieu des délices spirituelles, et aujourd'hui, je n'ai que des objets de tristesse et de larmes à vous présenter. Nous allons parler de la contrition.

Christ. Il est des larmes délicieuses et salutaires; ce sont celles qu'on répand aux pieds d'un Dieu Sauveur.

Clot. Qu'est-ce que la contrition? C'est, suivant le Concile de Trente, une douleur de l'ame, et une détestation du péché qu'on a commis, accompagnée d'une résolution de ne plus pécher à l'avenir. Elle renferme donc un regret, un déplaisir intérieur d'avoir offensé Dieu; une haine, une extrême aversion du péché, et un ferme propos de n'y plus retomber. « Ecartez loin de vous, dit » Ezéchiel, les prévarications dont vous » êtes coupables, et faites-vous un cœur » nouveau et un nouvel esprit. »

Euphr. On l'appelle contrition, qui veut dire brisement, parce qu'elle brise le cœur; que le péché avoit endurci comme la pierre; elle l'amollit comme de la cire, et le rend flexible à toutes les impressions de la grâce.

Christ. Il ne suffit pas qu'elle soit intérieure, elle doit être encore surnaturelle,

souveraine et universelle. Surnaturelle, c'est-à-dire qu'elle doit être excitée par un mouvement de l'Esprit-Saint. Souveraine, c'est-à-dire, sans égale, et nous faisant considérer le péché comme le plus grand de tous les maux. Enfin, universelle, parce qu'elle doit s'étendre à tous les péchés, qui nous font perdre la grâce.

CLOT. Vous passez trop légèrement, ma chère Christine, sur ces quatre conditions. Il faut nous y arrêter davantage, s'il vous plaît, car elles sont de la dernière importance, et sans elles la contrition est fausse et hypocrite. Adelaïde nous expliquera la première, vous la seconde; je réserve la troisième pour ma fille, et la quatrième pour ma tendre amie.

EUPHR. Que vous restera-il donc, ma petite maman ?

CLOT. Le plaisir de vous entendre.

ADEL. La contrition doit être intérieure, et procéder du cœur immédiatement. C'est le cœur qui est le principe, la source du péché; c'est le cœur qui doit le détester et le détruire. « Convertissez-vous, dit le » prophète, convertissez-vous de tout votre » cœur. Déchirez vos cœurs et non vos vê-

» temens. Dieu ne méprise jamais un cœur
» contrit et humilié. »

Clot. Sans doute, la contrition est fausse, quand elle ne part pas du cœur et de la volonté ; il faut cependant qu'elle se produise au dehors, et que le ministre de Jésus-Christ puisse la connoître par des signes extérieurs.

Mél. Un pénitent qui pleure ses péchés, et qui ne s'explique que par ses soupirs et ses gémissemens, n'a-t-il pas cette contrition indispensable ?

Adel. C'est quelquefois un signe bien équivoque. Il est des pécheurs qui pleurent, non les crimes qu'ils ont commis, mais les disgrâces que leurs crimes leur ont attirées. En se confessant, ils ne s'attendrissent que sur leurs maux temporels. Une fille, par exemple, s'emporte contre sa mère, lui manque de respect, lui dit des injures et la maudit ; sa mère, justement irritée, lui fait sentir les effets de sa colère et de sa vengeance. Cette fille, accablée de peines, s'en afflige à l'excès, vient au sacré tribunal, y raconte avec des sanglots tous les mauvais traitemens qu'elle éprouve ; est-elle sincèrement contrite ? Non, ce sont ses malheurs.

qu'elle déplore, ce ne sont point ses péchés. Mais les pleurs que verse une ame réellement contrite sont un sacrifice agréable au Seigneur; il les voit couler avec plaisir; c'est une eau vivifiée par sa grâce, qu'il unit à son sang divin, pour nous purifier de nos souillures.

Clot. Quelle force dans les larmes d'un vrai pénitent, s'écrie saint Pierre-Chrisologue! elles arrosent le Ciel, elles purifient la terre, elles éteignent le feu de l'enfer.

Mél. Dieu, connoissant jusqu'aux plus secrètes pensées de nos cœurs, ne peut accepter que le sacrifice des ames droites : il ne s'arrête pas à ces expressions extérieures, qui ne sont souvent que le masque et les apparences de la vertu.

Adel. Oui, c'est le cœur qu'il regarde, il compte pour rien tout le reste. La vraie conversion n'est pas sur les lèvres, dit saint Grégoire-le-Grand, elle est dans le cœur. Mes chères compagnes, imitons le saint Roi prophète; il pleuroit ses péchés avec amertume; il y employoit le temps destiné au repos; il arrosoit son lit de ses larmes; mais il ne suffit pas qu'elle soit intérieure; il faut encore que la contrition soit surna-

turelle : c'est à ma petite maman à nous l'expliquer.

CHRIST. La contrition doit être surnaturelle, pourquoi ? parce que la conversion est un effet de la grâce; sans la grâce nous ne pouvons nous convertir. Nous ne pouvons, dit le Concile de Trente, faire des actes d'un sincère repentir, sans l'inspiration prévenante du Saint-Esprit et sans son secours. C'est ce que nous apprend encore le prophète Jérémie : Convertissez-moi, Seigneur, et je me convertirai à vous; vous m'avez converti, et j'ai fait pénitence; vous m'avez ouvert les yeux, je me suis livré à toute ma douleur : c'est enfin ce que demandoit David : Convertissez-nous, ô Dieu, ô vous notre libérateur.

MÉL. Vous insistez beaucoup, mademoiselle Christine, sur une vérité qui est évidente. Un mort peut-il se ressusciter lui-même ? De même il est impossible qu'une ame se ressuscite à la grâce; car Dieu seul est auteur de la vie spirituelle.

CHRIST. Vous avez raison, et je supprime toutes les preuves que j'allois exposer ; j'ajoute seulement que la contrition doit être appuyée sur des motifs chrétiens : les



motifs purement humains ne suffiroient pas : en effet, la sanctification de l'ame étant un ouvrage de la grâce, une action toute naturelle ne peut en être, ni le fondement, ni le principe. Il est donc faux le repentir qui vient uniquement, ou de la honte, ou des châtimens auxquels le péché nous expose devant les hommes. Tel fut le repentir de Saül; tel fut encore celui d'Antiochus. Pleurons nos péchés, pleurons-les, parce qu'ils offensent le Seigneur, qu'ils nous privent des biens de la grâce, ou nous mettent en danger de perdre le ciel, et de nous précipiter dans les abîmes de l'enfer. Pleurons nos péchés, parce qu'ils blessent la majesté du Très-Haut.

Euphr. Il faut encore que la contrition soit souveraine. Il faut que le péché nous déplaise, de sorte que nous soyons prêts à sacrifier nos biens, notre réputation, notre santé, notre vie même, plutôt que d'offenser Dieu. Si quelqu'un, dit Jésus-Christ, aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi, il ne peut être mon disciple. Un cœur qui ne préfère pas Dieu à tout, en est rejeté, et ne mérite que son indignation.

Clot. Et pourquoi, ma fille, la contrition doit-elle être souveraine?

EUPHR. Parce que le péché est le plus grand de tous les maux. Il outrage un Dieu infiniment aimable ; il nous exclut du ciel, et nous livre à des tourmens qui ne doivent jamais finir.

CLOT. C'est vrai ; mais prenez garde : pour haïr souverainement le péché, il n'est pas nécessaire de se représenter tous les maux que les martyrs ont soufferts, et de se demander ce que l'on feroit dans de pareilles circonstances ; cela même pourroit être dangereux : ainsi quand le démon figure dans notre imagination l'appareil effrayant de supplices atroces, il faut dire avec un grand Saint : Je ne sais ce que je ferois alors ; mais je sais bien ce que je devrois faire, et avec le secours du Ciel, j'espère que je souffrirois plutôt que d'offenser Dieu, tout ce que la méchanceté des hommes et la malice de l'enfer pourroient inventer de plus cruel.

EUPHR. Il n'est pas nécessaire que la douleur soit grande, véhémente et sensible : on peut détester souverainement le péché, quoique l'on paroisse plus touché des malheurs temporels que de la perte de la grâce ; cela est dans la nature de l'homme : il

pleure sa fortune, et ne pleure point son innocence, quoiqu'il préfère les trésors de la grâce à toutes les richesses du monde. Voilà ma tâche et toute ma science. Allons, ma petite sœur, c'est à vous de parler.

Mél. On m'a appris, dès mon enfance, que pour obtenir la rémission des péchés mortels, il faut les détester tous : qui conserveroit de l'affection pour un seul, ne recevroit le pardon d'aucun; car ils ne peuvent être remis les uns sans les autres; la grâce sanctifiante étant incompatible avec eux; et peut-on être en même temps juste et pécheur, ami et ennemi de Dieu ?

Clot. Le Seigneur dit : Convertissez-vous, faites pénitence de toutes vos iniquités, et éloignez de vous toutes les prévarications dont vous êtes coupables : on ne peut certainement haïr un péché qui nous fait perdre la grâce, sans haïr tous les autres, puisque tout péché mortel nous fait perdre la grâce.

Mél. Sans doute, on se moque de Dieu, quand on lui demande pardon des péchés que l'on a commis, et qu'on reste affectionné à un seul; c'est lui dire : Je vous fais, Seigneur, le sacrifice de certaines

fautes; mais celles où mon penchant m'entraîne, elles me plaisent trop, je ne puis y renoncer : j'aime mieux vivre dans votre disgrâce, que de me priver de ce plaisir défendu, de cette satisfaction criminelle. Abominable prière ! c'est celle-là qui est un nouveau péché, un nouveau crime...... Plutôt mourir que de prier ainsi !

CLOT. Faut-il faire des actes de contrition pour chaque péché, ou au moins, pour chaque espèce de péché ?

MÉL. Cette pratique est louable : on doit y exhorter les pénitens ; mais elle n'est pas nécessaire ; c'est assez que l'on soit contrit de ses fautes par un motif qui les regarde toutes, comme, par exemple, que le péché déplaît à Dieu. Selon saint François de Sales, pour bien faire un acte de contrition, il suffit de se prosterner devant Dieu, en esprit d'humilité et de repentance de l'avoir outragé.

ADEL. Une contrition intérieure, surnaturelle, souveraine et universelle, peut-elle être sans un ferme propos de ne plus pécher ?

CLOT. Non ; car on ne peut haïr et détester le péché, si l'on n'est bien résolu de ne plus le commettre.

MÉL. Mon excellente amie, quelles sont les marques d'un ferme propos ?

CLOT. C'est de changer de vie et de faire succéder aux passions criminelles les vertus chrétiennes qui leur sont opposées : maintenant que vous êtes revenue de vos erreurs, ma chère Mélanie, armez-vous de courage, déclarez une guerre ouverte et constante à tous vos vices, et extirpez-en jusqu'à la racine. Que le travail ne vous effraie point ; la grâce vous soutiendra, elle agira en vous et avec vous. Vous goûterez les fruits d'une victoire glorieuse.

MÉL. Hélas ! je le reconnois à ma honte, quand j'approchois du tribunal de la pénitence, toute ma contrition consistoit dans un acte prononcé du bout des lèvres, sans attention, sans aucun sentiment de regret, ni de repentir : je disois à Dieu que je ne voulois plus l'offenser, et je l'offensois toujours : et comment ce malheur ne me seroit-il pas arrivé ? Je ne changeois point de conduite ; je ne fuyois pas ces assemblées dangereuses, et ne faisois aucun effort pour corriger mes vieilles habitudes.

EUPHR. Depuis trois ans je me prosternois aux pieds du prêtre ; mais ma contrition

étoit fausse, mes promesses peu sincères, mes larmes hypocrites. O mon Dieu ! si vous m'aviez traitée selon la rigueur de votre justice, je serois actuellement dans l'enfer ! Cette idée me fait frémir, je l'écarte. Ma petite maman, quelle différence, je vous prie, y a-t-il entre la contrition parfaite et l'attrition ?

Clot. Mademoiselle Christine est en état de vous l'apprendre, et le fera volontiers.

Christ. J'appelle contrition, en général, une douleur d'avoir offensé Dieu, parce qu'il est infiniment aimable. Quand elle est vive, véhémente, sublime, je lui donne le nom de contrition parfaite : alors elle purifie même sans le sacrement, pourvu cependant que l'on ait le désir, et que l'on se propose de le recevoir : quand elle n'est point parfaite, elle dispose le pécheur à recevoir la grâce de la justification dans le sacrement de pénitence; et je l'appelle alors contrition imparfaite, amour de charité commencée. L'attrition proprement dite est une douleur d'avoir offensé Dieu, parce qu'il punit éternellement le péché: son principe, c'est la crainte des peines de l'enfer; gardons-nous bien de condamner cette

crainte, elle est bonne, elle est utile, elle est salutaire. Quand elle exclut la volonté de pécher, c'est un don de l'Esprit-Saint qui n'habite pas encore en nous; mais qui nous excite au bien, et frappe, pour ainsi dire, à la porte de notre cœur : et comme la contrition imparfaite, mais d'une manière pourtant plus éloignée, elle nous dispose à recevoir la grâce de la justification dans le sacrement de pénitence.

Adel. Sans doute, mes chères sœurs, que vous la demandez à Dieu, cette contrition vive et profonde, qui prend sa source dans le pur amour.

Euphr. Oui, et dans l'instant même où l'on en parloit.

Mél. Et moi aussi. Oh! quels efforts je vais faire pour l'obtenir!

Clot. Oui, mes chères compagnes, il faut la demander au Seigneur avec instance et persévérance; car c'est un don inestimable, et une grâce privilégiée. Elevez-vous au dessus de vous-mêmes; ne considérez, ni les biens dont le péché mortel vous prive, ni les supplices éternels auxquels il vous expose, et détestez-le, parce qu'il outrage un Dieu infiniment aimable;

un Dieu que vous devez aimer plus que vous-mêmes; un Dieu qu'il faudroit aimer et servir, quand il n'y auroit, ni enfer à craindre, ni paradis à espérer.

ADEL. Mais, ma petite maman, je vous prie, l'attrition ne suffit-elle pas pour s'approcher du sacré tribunal?

CHRIST. Je vous réponds ici, ma chère fille, en vous citant les paroles du saint Concile de Trente. Lorsque l'attrition exclut la volonté de pécher, et qu'elle enferme l'espérance du pardon, elle est un don de Dieu, une impulsion du Saint-Esprit, qui véritablement n'habite pas encore dans l'homme; mais qui l'émeut, l'aide et le prépare à recevoir la grâce. Laissons les théologiens disputer entre eux, l'Eglise le leur permet, et examiner si l'attrition, sans un commencement d'amour de Dieu, suffit ou ne suffit pas dans le sacrement; et observons néanmoins, avec le Clergé de France, qu'un pénitent ne doit pas se croire en sûreté, si, outre les Actes de Foi et d'Espérance, il ne commence à aimer Dieu comme source de toute justice. Ayez donc, ma chère enfant, une crainte filiale pour Dieu et un amour de préférence,

qui vous porte à lui plaire en tout, et à l'aimer plus que vous-même.

Mél. Après les preuves qu'elle nous a données de son tendre amour pour Dieu, comment ma sœur aînée peut-elle craindre encore que sa douleur soit imparfaite? Hélas! je voudrois bien lui ressembler! Je ne suis pas si humble qu'elle; je ne sais si j'ai l'attrition, et j'aspire déjà à la contrition parfaite. O ma petite maman, dites-moi, n'est-ce pas présomption de ma part?

Clot. Je vous l'ai déjà dit, ma tendre amie, et je le répète, cela me paroît essentiel; quoique la crainte qui exclut l'affection au péché soit bonne, salutaire; quoiqu'elle nous soit recommandée dans l'un et l'autre Testament, il vaut mieux agir par un motif de charité, c'est la reine des vertus. Servez-vous de l'attrition pour insinuer dans votre cœur la contrition parfaite, comme vous vous servez d'une aiguille pour introduire la soie dans la toile que vous brodez: réfléchissez à la bonne heure sur les horribles tourmens auxquels nous expose le péché, les biens infinis dont il nous prive; mais élevez-vous ensuite à un motif plus pur et plus sublime; considérez l'outrage que le

péché fait à la suprême Majesté, et détestez-le comme le mal et l'ennemi de Dieu.

Adel. Mais, mademoiselle Clotilde, lorsqu'on se dispose à se confesser, et qu'il ne vient à l'esprit que des motifs d'amour, faut-il s'en détourner pour commencer par ceux que la crainte fait naître en nous ?

Clot. Gardez-vous-en bien, chère amie; livrez-vous au contraire, livrez-vous sans réserve aux mouvemens de l'Esprit-Saint; maître souverain de votre ame et de toutes les puissances de votre ame, qu'il les tourne à son gré, et les conduise selon son bon plaisir.

Euphr. Plus nous parlons de la contrition, plus je désire de l'avoir. Ah ! maman, quels sont les motifs qui peuvent l'exciter en nous ?

Clot. La grandeur de Dieu insultée par le péché; la bonté de Dieu outragée par le péché; les souffrances de Jésus-Christ renouvelées en quelque sorte par le péché : tels sont les principaux motifs qui doivent exciter en nous la contrition. Mademoiselle Christine exposera le premier; exposez le second, ma chère Adelaïde. Que ma fille unisse ses pleurs et ses soupirs au sang de-

Jésus-Christ, et vous, ma tendre amie, vous nous ferez part des effusions de votre cœur.

CHRIST. Dieu est grand dans son essence, et infini dans ses perfections; il mérite tous nos hommages ; et le pécheur, cette poussière animée, ce ver de terre ose se révolter contre lui, contre un Dieu, qui, d'un seul regard, pourroit l'anéantir; viole ses commandemens, méprise et ses promesses et ses menaces; voudroit lui ravir ses adorables perfections. Il voudroit, dit saint Bernard, se faire un Dieu aveugle, injuste, impuissant. Il est rare qu'on offense ouvertement une personne constituée en dignité, et l'homme ne garde aucun ménagement avec Dieu : c'est sous ses yeux qu'il l'outrage; c'est contre le Roi des rois, contre le Souverain du ciel et de la terre qu'il a la hardiesse de lever la main, et ce Dieu tout-puissant ne fait point éclater ses vengeances; il souffre paisiblement les insultes et les outrages ! Qu'il est grand dans sa patience ! O mon Dieu, je vous offensai mille fois, et les foudres dont vous deviez m'écraser, votre miséricorde les retient : vous ne vous vengez point ! c'est donc à moi à vous venger sur moi-même. Que mon

esprit s'afflige, parce qu'il a employé contre vous les lumières qu'il tenoit de vous seul! Que mon ame soit plongée dans la douleur, parce qu'elle s'est soulevée contre son Maître et son Roi! Que mon cœur soit déchiré de repentir, parce qu'il a sacrifié à l'idole du monde les sentimens et les affections que vous lui aviez donnés pour vous aimer! O mon Dieu! combien le péché me semble horrible! O combien je le déteste! l'enfer même est-il plus affreux?

Mél. Mon excellente amie, que vos sentimens sont nobles! Vos paroles sont l'expression d'un cœur qui aime Dieu, et qui n'aime que Dieu seul : elles m'ont touchée jusqu'aux larmes. Je conçois maintenant que la malice du péché n'a point de bornes, puisqu'il outrage la Majesté suprême, et qu'il n'y avoit qu'un Homme-Dieu, qui, par ses souffrances et ses mérites, pût en réparer l'injure. J'adopte, mon excellente amie, votre manière de penser, et j'espère, avec le secours de la grâce, que je craindrai désormais le péché plus que tous les maux imaginables.

Clot. Tel est le premier motif qui doit exciter en nous la contrition. Adelaïde va nous exposer le deuxième.

Adel. La bonté divine, à notre égard, est incompréhensible. Le péché porte un caractère monstrueux d'ingratitude : cela ne doit-il pas nous en inspirer la haine et l'horreur ? Oui, qui se permet d'outrager le Seigneur, oublie les bienfaits qu'il en a reçus, et rejette avec dédain ceux qu'il lui offre encore ; Dieu s'en plaint amèrement par son Prophète. J'ai nourri, dit-il, des enfans, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé. Le bœuf et l'âne reconnoissent leur maître ; mon peuple ne m'a point connu, et ne s'est pas mis en peine de me connoître. O cieux ! frémissez, pleurez, portes du ciel, car mon peuple a fait deux grands maux : ils m'ont rejeté, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes, des citernes qui ne peuvent retenir l'eau. Je dis plus, le pécheur se sert des bienfaits même de Dieu pour l'offenser encore, percer son cœur et lui faire les plus sensibles outrages. Pensons, mes chères sœurs, que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de Dieu : il nous comble de ses dons, nous sommes investis de ses miséricordes, nous nageons, pour ainsi dire, dans le torrent de son amour ;

et des yeux qui ne devroient s'ouvrir que pour contempler les beautés éternelles, nous les employons à fixer des objets qui portent dans notre ame la corruption. Cette bouche destinée à bénir le Seigneur, et à chanter les cantiques de Sion, ne s'ouvre qu'aux accens de Babylone. Ces oreilles qui ne devroient écouter que les paroles de la religion et de la vertu, se prêtent aux discours d'un monde corrupteur. Ce corps qui devroit être le temple du Saint-Esprit, hélas ! on le souille par des actions abominables ; c'est le temple de Bélial, et la demeure des esprits immondes ! Et le Seigneur nous aime encore, il nous attend, il nous appelle, sa grâce éclaire notre esprit et pénètre notre cœur ! Faut-il, ô mon Dieu ! parce que vous ne mettez pas de bornes à vos faveurs, faut-il que je n'en mette point à mes désordres ? Abuserai-je toujours de votre patience, pour persévérer dans mes égaremens ? Non, non, c'en est fait, je ne veux plus vous offenser ; je déteste le péché, moins parce qu'il m'attireroit tous les fléaux de votre colère, que parce qu'il vous déplaît et vous offense : votre amour, votre amour seul, voilà ce que mon cœur demande, ô mon Dieu !

Clot. Mademoiselle Euphrasie, c'est à vous à parler maintenant : je vous ai réservé l'endroit le plus touchant de notre entretien; remplissez mon attente, et faites passer dans nos cœurs toute la sensibilité du vôtre.

Euphr. Je vais tout simplement vous répéter les colloques que mon Sauveur me permit autrefois, et que, malgré mes ingratitudes, il veut bien encore que j'aie avec lui. Je le vois porter ses pas vers le jardin des Olives : son ame est triste jusqu'à la mort; il se plaint, il soupire; ses yeux sont baignés de larmes; la douleur est peinte sur son visage; il est saisi d'horreur. Il s'avance; il se prosterne: il prie son Père d'éloigner le Calice; il tombe dans une cruelle agonie. « Hé quoi ! mon adorable » Maître, toute votre vie fut un martyre » continuel : depuis votre naissance vous » vous êtes livré aux peines et aux travaux. » Mille fois la terre fut arrosée de vos » pleurs : pourquoi ce nouveau genre de » supplice ? N'avez-vous pas assez souffert ? » D'où vous vient cette accablante tris- » tesse ? — Ma fille, ce sont tes péchés » qui me réduisent en cet état : ils se pré-

» sentent à mon esprit avec toute leur dif-
» formité ; mon sang s'agite et s'empresse
» de sortir de mes veines pour te puri-
» fier. Une défaillance mortelle saisit mon
» cœur : tu me vois languissant, consterné,
» abattu !.... Par les souffrances qu'il fait
» endurer à un Dieu incarné pour ton
» amour, comprends, ma fille, combien
» le péché est horrible ! » Je suis les traces
de mon Rédempteur ; on le charge de fers,
on le traîne de tribunaux en tribunaux,
on le traite comme un scélérat ; il est attaché
à une colonne et entouré de tigres furieux :
mon cœur est ému de compassion, et lui
dit : « O mon Sauveur ! à quelles cruautés
» êtes-vous réservé ? J'entends les coups
» redoublés des verges et des fouets : dé-
» chirée de tous côtés, votre chair inno-
» cente n'offre à mes regards que des plaies
» sanglantes. Arrêtez, barbares, arrêtez,
» n'exercez plus votre rage sur cet Agneau
» plein de charmes : il va succomber. »
Mais non, rien ne ralentit leur fureur, rien
n'assouvit leur haine implacable. « O mon
» Epoux ! ô mon Sauveur ! pourquoi souf-
» frez-vous, sans vous plaindre, ces tour-
» mens horribles ? — C'est toi-même qui

» ensanglantes mon corps ; tes péchés sont
» les fouets qui me déchirent, et les bour-
» reaux qui me frappent! O ame chérie et
» bien-aimée ! regarde-moi, et compte les
» blessures que tu me fais ! — O amour, ô
» amour ! c'en est fait; plus de péché, puis-
» qu'il vous coûte si cher ! »

Clot. Quel spectacle ! Mélanie fond en larmes ! M.lle Christine et sa fille poussent vers le ciel de tendres soupirs. Je suis émue moi-même ; et qui excite en moi ces pieux mouvemens ! c'est une jeune convertie ! Que vos œuvres sont admirables, ô mon Dieu ! protégez-la, cette aimable enfant, répandez sur elle vos bénédictions; augmentez encore sa ferveur, son amour. Continuez, ma fille, faites-nous part de vos méditations.

Euphr. Je pénètre dans la prison où Jésus vient de souffrir le supplice des esclaves : on le détache de la colonne; il est épuisé; il ne peut se soutenir : il tombe, baigné dans son sang ! « Ah ! mes tendres enfans, nous
» dit-il, je devrois mourir; mon amour
» pour vous ne le permet pas encore : la
» dernière goutte de ce sang, je veux la
» répandre pour effacer vos péchés et vos
» crimes, et vous prouver ainsi combien

» je vous aime. Je dois porter la croix qui
» m'est préparée; je dois y être attaché
» pour votre salut ! » Les soldats le conduisent au Prétoire; ils lui arrachent avec violence ses vêtemens collés sur ses plaies; ils renouvellent toutes ses douleurs; ils le couvrent d'un manteau d'écarlate : pour sceptre, ils lui donnent un roseau; pour diadème une couronne d'épines, et font à la Majesté suprême des outrages, dont la seule pensée fait frémir. O péché ! Jésus est ta victime, il te sera immolé ! Enfin, le véritable Isaac est chargé du bois sur lequel il doit mourir : il s'avance vers la montagne pour y consommer son sacrifice. « Ah ! mon
» Sauveur, que vois-je? Plusieurs fois vous
» succombez sous la croix qui vous accable !
» Hélas ! ce sont mes péchés qui la rendent
» plus pesante !... » Il parvient enfin au Calvaire; il s'étend sur la croix; il présente ses pieds et ses mains; il est élevé entre le ciel et la terre, pour réconcilier les hommes avec Dieu. Alors son sang ruissèle; Jésus expire et consomme par sa mort le grand ouvrage de notre rédemption. Du haut de cette chaire sanglante, il instruit encore l'univers : il est mort;

mais la voix puissante de son sang se fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. Ce sont nos péchés qui lui percent les pieds et les mains. Ce sont nos péchés qui lui ouvrent le cœur : le fiel qu'on lui présente, c'est de nos péchés qu'il emprunte toute son amertume. C'est pour nos péchés que son Père l'abandonne ! et nous ne détesterions pas le péché ! et nous ne fuirions pas le péché plus que les supplices et la mort ! Ah ! l'enfer n'est pas plus horrible.

Mél. Oui, Seigneur, oui, avec le secours de votre grâce, je veux fuir le péché : plutôt mourir, plutôt mourir mille fois que d'y consentir : je le déteste, non pas tant parce qu'il mérite l'enfer et me prive du paradis, que parce qu'il outrage la grandeur, la bonté de mon Dieu et le sang adorable de J. C.

Adel. Que j'ai été ravie de vous entendre ! ô vous que j'aime actuellement plus que moi-même. O ma chère Euphrasie, le même attrait nous conduit. Depuis ma conversion je médite la passion du Sauveur ! quelles lumières j'y trouve ! quelles forces ! quelles consolations ! N'est-ce pas sur quoi vous méditez vous-même habituellement ? Oui, sans

doute ; autrement vous n'en auriez point parlé d'une manière si touchante.

EUPHR. Il est vrai, ma sœur : avant que je me livrasse aux folles joies du siècle, je méditois tous les jours les souffrances de mon Sauveur adorable ; et c'est, lorsque j'abandonnai cette pratique, que le monde acheva de me séduire. Grâces à Dieu, depuis que je l'ai reprise cette pratique salutaire, c'est aux pieds de la croix, source de vie, que je puise et la douleur de mes péchés, et la confiance en Dieu. Il a versé tout son sang pour moi ! ... Aimables et chères compagnes, c'est ma méditation de ce matin que je viens de vous rapporter : ô que j'y ai été touchée ! Mon Dieu, que vous rendrai-je pour toutes les faveurs dont vous comblez la plus indigne de vos créatures !

CLOT. Ma fille, croissez à chaque instant en fidélité et en amour pour un Dieu tout aimable, et qui vous aime sans mesure ! c'est le seul moyen que vous ayez de reconnoître l'excès de ses miséricordes à votre égard.

MÉL. Je veux imiter mes sœurs, et méditer tous les jours quelques points de la Passion ! Quels avantages j'en retirerai !

Clot. J'allois vous le proposer, ma chère amie; de retour chez vous, méditez les différens motifs de contrition dont l'amour divin est la source. Je remercie toutes mes compagnes des choses édifiantes qu'elles ont dites; demain nous parlerons de la confession; c'est la seconde partie du sacrement de pénitence.

Adel. Avant de nous séparer, M.lle Clotilde, il faut consentir à ce que je vais vous proposer.

Clot. Quoi! je ne refuse rien de ce qui peut vous être agréable.

Adel. Vous voilà engagée; il n'est plus possible de rétracter votre parole.

Clot. De quoi s'agit-il, s'il vous plaît?

Adel. Le voici: Papa et maman vous prient de venir demain passer la journée avec eux: quel plaisir ils auront de vous réunir à leur table, et de participer à nos innocentes récréations! M.lle Clotilde, ma petite maman, et vous, mes chères compagnes, j'espère qne vous viendrez toutes: n'est-ce pas?

Clot. Nous sommes confuses, ma chère amie; nous suspendrons tout, pour répondre à l'honneur que vos parens veulent bien nous faire.

Christ. J'irai avec empressement, ma fille, rendre mes respects à des personnes pour qui j'ai toujours conservé une parfaite estime; et j'assisterai à la fête que leur bon cœur nous donne.

Euphr. Maman m'avoit aussi chargée de vous inviter toutes à dîner demain avec elle; mais il est juste que ma sœur aînée ait la préférence: ce sera donc pour après-demain.

Mél. C'est bien agréable, nous volerons de fêtes en fêtes. Hélas! si je n'eusse jamais goûté que de pareils plaisirs, je n'aurois pas aujourd'hui tant de larmes à répandre.

XI.e ENTRETIEN.

Vains efforts des parens d'Euphrasie pour la retenir dans le monde.

CLOTILDE, EUPHRASIE.

Euphrasie. Je viens, ma petite mère, vous faire part de la victoire que Dieu m'a fait la grâce de remporter hier; maman en est

enchantée, et j'en ressens la joie la plus vive.

Clot. Comment, ma fille, vous avez déjà combattu? vous êtes un vrai soldat de Jésus-Christ.

Euphr. Ah! ma petite mère, j'avois un bon soutien; maman étoit avec moi : je n'aurois jamais osé m'exposer seule.

Clot. C'est bien, ma fille; que la prudence et la sagesse règlent toujours vos démarches : mais encore, quels étoient vos ennemis? Vous savez comme je m'intéresse à vos succès.

Euphr. L'assaut fut terrible : on lançoit sur moi des traits; plusieurs me blessèrent; mon cœur fut ému, mon ame ébranlée; mais le Seigneur veilloit sur sa pauvre servante.

Clot. Dieu est avec nous, ma fille, dans les tentations; il en fait la matière de nos mérites et de nos victoires.

Euphr. Je l'ai bien éprouvé hier. Je rentrois..... A peine avois-je embrassé maman; voilà mon oncle, qui vient en grande cérémonie nous inviter à souper : nous ne pouvions nous en défendre, il ne demeure qu'à deux pas de la maison; il nous fit des reproches, à maman et à moi, de ce qu'il

ne nous voyoit plus. Ah ! ma petite nièce, me dit-il, tu nous oublies, tu ne nous aimes plus; ta tante est désolée; elle ne sait à quoi attribuer ta froideur : elle t'aime avec tendresse; elle mourra de chagrin, si tu ne réponds à son empressement.

Clot. Importune visite !

Euphr. Je ne savois que répondre; maman alléguoit son âge, une santé foible; il ne voulut rien entendre. Je n'ai point d'enfant, reprit-il; j'aime Euphrasie comme ma fille, et elle s'éloigne de moi? elle me méprise! Que t'ai-je donc fait, chère amie? En quoi ai-je mérité ton ingratitude ? Ces paroles me percèrent le cœur. Mon cher oncle, lui dis-je, pouvez-vous douter de mes sentimens? ils sont toujours les mêmes; jamais je n'oublierai vos bontés. Si j'ai été quelques jours sans vous rendre mes devoirs, c'est que maman a eu besoin de moi : je lui dois mes soins à cette tendre mère; et, je vous le déclare, mon plaisir, c'est de lui tenir compagnie; mes plaisirs et mon devoir, c'est d'être avec elle.

Clot. Que répondit M. votre oncle?

Euphr. Il tâcha de dissimuler son étonnement, et ne put y réussir; il nous assura

qu'il vouloit à l'heure même nous emmener chez lui, et qu'il ne recevoit point nos excuses.

Clot. Le plus court étoit de le suivre; il faut quelquefois céder pour avoir la paix.

Euphr. Maman fit bonne contenance. Mon frère, lui dit-elle, je n'ai rien à vous refuser; permettez seulement que je fasse une petite toilette. Je ne vous demande qu'un quart d'heure, et je me rends à votre invitation. C'est trop juste, reprit mon oncle; je cours chez mon ami de Valbert: nous reviendrons vous prendre, vous et ma nièce.

Clot. Votre respectable mère profita de cet intervalle pour vous préparer au combat.

Euphr. Oui, elle sentit vivement le coup qu'on alloit me porter. Nous étions désolées de voir cet ami de mon oncle. C'est un homme sans religion, il ne sait que blasphémer. Parce qu'il est jeune, noble et riche, il a formé depuis long-temps le projet de m'épouser. Mon oncle lui a promis d'y faire consentir maman. Ma tante m'a instruit des sentimens que cet homme dit avoir pour

moi : jugez de mon embarras ; je ne puis le souffrir, et je n'ai pas osé en parler à maman. O ciel ! si je perdois maman, que je serois malheureuse !

CLOT. Ayez confiance, ma chère amie ; Dieu ne permettra rien que pour votre bonheur.

EUPHR. Maman me dit alors : Attends-toi, ma chère enfant, aux contradictions, aux railleries, aux propos indécens que l'on va se permettre contre la religion et les personnes qui l'observent ; mais ne crains rien, sois ferme et inébranlable ; ce ne sont là que des paroles qui se perdent dans les airs. Dieu seul mérite notre attention ; il faut tout souffrir pour sa gloire. Je me jetai à son cou, et lui dis : Vous me soutiendrez, maman, vous serez avec moi ; je ne crains plus ma foiblesse. Nous nous prosternâmes toutes deux, et nous invoquâmes la très-sainte Vierge. La prière finie, maman s'aperçut que j'étois mise très-simplement, et me demanda si j'aurois le courage de paroître ainsi dans la compagnie brillante qui nous attendoit. Oui, maman ; je veux braver le monde, et lui montrer que je ne suis plus son esclave. Elle tressaillit de joie,

» tante, vos bontés sont gravées dans
» mon cœur, en caractères ineffaçables;
» jamais je ne les oublierai. Ce n'est ni
» l'oubli, ni l'indifférence qui m'ont em-
» pêchée de vous voir, mais la religion et
» la nature. Je me dois à maman, préféra-
» blement à tout autre. Elle est infirme,
» ma pauvre maman, elle est infirme; je ne
» puis la confier à des mains étrangères; je
» ne m'en rapporte qu'à moi-même, pour
» adoucir les peines que je lui ai causées;
» ma gloire et mon bonheur sont de lui être
» utile. Vous qui m'aimez, vous, ma tante,
» voudriez-vous me ravir cette consola-
» tion? »

Clot. Cette réponse étoit sage. Il étoit de l'honneur de votre tante de l'approuver, et de vous laisser en repos.

Euphr. Pendant que je parlois, maman pleuroit de tendresse, ma tante pleuroit de dépit; le chagrin qui la dévore éclate, ses yeux s'enflamment : « Hé, depuis quand,
» dit-elle, vous est venu cet excès de ten-
» dresse pour une mère bizarre, qui vous
» refuse jusqu'aux plus innocentes satisfac-
» tions? Je le vois, elle est parvenue à faire
» passer dans votre tête les caprices et les

» fantaisies de la sienne. Elle veut que,
» comme elle, vous soyez livrée à toutes
» les grimaces d'une dévotion caustique et
» ridicule. Vos charmes naissans, elle va
» les ensevelir dans sa triste maison; c'est
» un noir tombeau, dont vous ne sortirez
» que comme un spectre pour aller dans
» les viles demeures de la pauvreté. Folle
» que vous êtes, est-ce là votre destinée?
» Est-ce ainsi que vous avilissez votre
» rang? »

Clot. Ah! ma fille, que vous deviez être indignée d'entendre ainsi parler de votre respectable mère! Voilà comme le monde traite la vertu; plus elle est pure, plus il la déteste.

Euphr. J'étois hors de moi-même. J'allois manquer de respect à ma tante. Maman me retint; elle me jetoit de temps en temps des regards pleins de douceur, qui m'avertissoient de modérer ma vivacité. Enfin, ne pouvant plus entendre de tels discours, je lui répondis : « Comment pouvez-vous, ma
» tante, insulter, en sa présence, une per-
» sonne aussi respectable? Non, maman ne
» m'a fait aucune violence; elle ne m'a at-
» tirée près d'elle que par sa bonté et sa dou-

» l'approbation des gens de bien; et tant
» que je vivrai, ce ne sera qu'un homme
» chrétien et vertueux, qui obtiendra mon
» consentement et le sien. »

Clot. Cette réponse déconcertoit les mesures de M. de Valbert.

Euphr. Je tremblois que mon oncle ne découvrît à maman le dessein de ce jeune homme. Heureusement il se contenta de dire : « Vous trouverez, Mesdames, bien
» peu de gens à votre goût. — Hé bien, mon
» oncle, répliquai-je, je n'en veux que de
» tels, les autres m'inspirent une horreur
» que l'univers ne pourroit vaincre. — Ah!
» ma chère amie, reprit ma tante, ma chère
» amie, tu veux donc absolument afficher
» la dévotion? Considère, Euphrasie, à
» quoi tu t'exposes. Tu ne traîneras plus
» que des jours tristes et ennuyeux : des
» jeûnes, des veilles, des pratiques insen-
» sées détruiront ta santé florissante. Peut-
» être alors regretteras-tu de n'avoir pas
» suivi nos conseils. Tu maudiras l'instant
» où, sacrifiant les plaisirs qui conviennent
» à ton âge, et toutes les douceurs de la so-
» ciété, tu te seras ensevelie avant la mort;
» et si tu reviens dans le monde, après

» cette belle équipée, pour qui passeras-
» tu? pour une inconstante, une petite tête,
» une folle! Y penses-tu, Euphrasie? en-
» core une fois, y penses-tu? Ah! si tu
» m'aimes encore, et tu le dois, si tu n'as
» pas entièrement oublié mes bienfaits, mon
» enfant, ma chère enfant, préviens un
» malheur qui accableroit ta famille; ne
» précipite rien, prends du temps pour
» réfléchir. »

Clot. C'étoit le moment de prouver à Dieu votre fidélité.

Euphr. J'en profitai, et je lui répondis: « Mes réflexions sont faites, ma résolution
» est prise; vos alarmes ne sont pas fon-
» dées, ma tante. La vraie vertu n'est pas
» si austère, elle a des charmes qui ravis-
» sent ceux qui la connoissent; c'est une
» source inépuisable de douceurs et de plai-
» sirs. Je l'ai éprouvé autrefois, et tout mon
» chagrin, c'est de m'être soustraite quelque
» temps à son empire. Non, je ne chan-
» gerai point; le Dieu qui m'appelle me sou-
» tiendra : par sa grâce je triompherai du
» monde et de l'enfer. » Ma tante ne répondit que par ses larmes. Mais ces Demoiselles m'entourèrent avec empressement;

siste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles. Si les justes ne paroissent qu'en tremblant devant le Dieu qu'ils servent fidèlement; si les plus saints se croient indignes des faveurs célestes, les pécheurs, à plus forte raison, doivent s'abaisser, s'anéantir devant leur souverain Maître.

Euphr. Quand le pénitent est humble, sa confession est sincère. Il n'y a que l'orgueil qui puisse porter une ame à déguiser ses péchés. On veut paroître tout autre que l'on est en effet : quel pitoyable aveuglement! Comment peut-on employer des termes ambigus qui enveloppent les péchés, et ne les montrent que sous un faux jour? Si l'on pensoit que c'est à Dieu même que l'on parle, lorsqu'on est aux pieds du prêtre; à Dieu, qui connoît tous les replis de nos cœurs; à Dieu, qui dévoilera un jour aux yeux de l'univers les péchés que l'on déguise, ah! si l'on faisoit la moindre attention à cette terrible vérité, comme on ouvriroit son ame au ministre de Jésus Christ!

Clot. Dieu abhorre les cœurs doubles. Il aime et chérit ceux qui marchent en sa présence dans la vérité; il nous dit : Le juste est le premier à s'accuser; et encore :

Avouez le premier vos fautes, afin que vous en soyez justifié. On ne doit donc pas imitèr ces personnes qui s'expriment avec une obscurité affectée. Elles se préparent avant la confession, pourquoi ? pour connoître l'état de leur conscience? non: c'est pour chercher le moyen de la couvrir d'un voile impénétrable; c'est pour choisir des termes qui excusent leurs péchés et en changent quelquefois la nature.

Mél. Ceux qui les dissimulent ainsi, n'en reçoivent pas sans doute la rémission; ils trouvent la mort dans un remède divin, qui devroit leur procurer la vie.

Clot. Vous avez raison, ma tendre amie. Des péchés mortels, ils s'en accusent comme de fautes légères : le confesseur trompé les absout; mais Dieu, qu'on ne trompe pas, les condamne. Ils s'en retournent chargés d'un nouveau crime, et coupables d'un affreux sacrilége. Soyons toujours vraies, mes chères compagnes, parlons au confesseur comme à Dieu même. Que notre confession soit humble et sincère; qu'elle soit entière: c'est la troisième condition. Mademoiselle Christine, voulez-vous bien nous l'expliquer?

Christ. Une confession est entière, quand on déclare le nombre des péchés que l'on a

commis, les qualités différentes, et les circonstances considérables; le nombre, c'est-à-dire, combien de fois on a commis le même péché; les qualités différentes, c'est-à-dire, les diverses espèces du même péché; les circonstances considérables, c'est-à-dire, celles qui augmentent ou diminuent le péché. Par exemple, si on a été distrait pendant la messe un dimanche, c'est un plus grand péché qu'aux jours où la messe n'est point d'obligation. Si l'on a été distrait pendant la moitié du sacrifice, le mal est plus grand que si la distraction n'eût duré que peu de temps. Si encore cette irrévérence a été publique, c'est un péché de scandale. Un mensonge qui fait tort au prochain, est plus considérable que celui qui n'intéresse personne. Une médisance contre un prêtre ou un homme constitué en dignité, est plus condamnable que celle qui n'offense qu'un laïque ou un simple particulier. Si cette médisance, en détruisant la réputation d'une personne pauvre, lui enlève, et son honneur, et les moyens honnêtes qu'elle avoit de subsister, en lui retirant la confiance du public, c'est un crime affreux. Si l'on médit devant plusieurs personnes, c'est un

plus grand mal que si l'on ne parloit qu'à une seule. Manquer de respect à ses père et mère et à ses supérieurs, est une faute beaucoup plus considérable qu'envers les inférieurs et les égaux. Une parole légère a-t-elle fait beaucoup de peine à quelqu'un, il faut s'en accuser, non pas seulement par rapport à la parole qu'on a dite, qui peut n'être rien en elle-même, mais par rapport à la peine qu'on a causée au prochain. Ce détail est absolument nécessaire pour faire une bonne confession. En effet, les prêtres sont constitués nos juges par J. C. même. Or, comment pourroient-ils exercer ce jugement, s'ils ne connoissoient, non pas en général, mais en particulier, tous les péchés que nous avons commis, combien de fois, et avec quel degré de malice nous y sommes tombés? En déclarant le nombre de nos péchés, il sera facile au confesseur de connoître notre passion dominante; ainsi il nous aidera plus puissamment à en triompher, et même à nous en corriger tout-à-fait.

Mél. Il n'est pas aisé, quand on se confesse rarement, de se rappeler, et le nombre des péchés que l'on a commis, et les circonstances qui en changent la nature. Hélas!

combien ai-je fait de mauvaises confessions?

Clot. On ne reçoit pas l'absolution; au contraire, on commet un sacrilége, lorsque, par sa faute, on ne fait point une accusation entière de ses péchés. Il faut donc se retirer dans la solitude, implorer les lumières du Saint-Esprit, le prier de nous donner une connoissance exacte, et une douleur sincère de nos péchés; ensuite rentrer en soi-même, se rappeler les commandemens de Dieu et de l'Eglise, les devoirs de son état, les personnes que l'on a fréquentées, les endroits où l'on s'est trouvé, les occupations auxquelles on a été employé, afin de connoître ce que l'on a fait, et ce que l'on a omis; ce que l'on a pensé, et ce que l'on a dit dans toutes ces circonstances; car on ne pèche pas seulement par actions et par paroles, mais aussi par pensées, par désirs et par omissions. On examine, après cela, les sources et les occasions qui portent au mal; on prend les moyens qui paroissent les plus convenables pour les éviter; on en forme la résolution inébranlable; l'on s'excite de plus en plus à la contrition, et l'on s'approche du saint tribunal.

Mél. Que si, après un examen suffisant,

on oublie quelque péché ou quelque circonstance aggravante, est-on coupable de sacrilége?

Clot. Non, ma tendre amie : Dieu ne demande pas l'impossible; les péchés oubliés sont compris dans la confession que l'on fait de bonne foi. Il faut cependant les confesser, lorsque par la suite on s'en ressouvient.

Mél. Permettez-moi, mon excellente amie, une autre question : si l'on ne peut connoître exactement le nombre de ses péchés, que faut-il faire?

Clot. Ce sont les péchés d'habitude, dont il est difficile de connoître le nombre. Il suffit alors de dire depuis quel temps on y est sujet, si l'on y est retombé souvent, par exemple, toutes les semaines, tous les jours......

Euphr. Ma petite mère, ce n'est pas seulement le défaut d'examen qui rend les confessions nulles et sacriléges?

Clot. Non, ma fille; on cache ses péchés en confession par honte, par crainte, par malice. Vous parlerez sur la honte; Mademoiselle Adelaïde, sur la crainte; et ma tendre amie, sur cette malice damnable.

Euphr. On a honte d'avouer ses foi-

blesses, ses fautes, ses péchés, ses crimes. Rien ne répugne tant à l'amour-propre, rien n'est plus humiliant que cet aveu, j'en conviens : mais aussi, on a bien eu la hardiesse de pécher en la présence du Dieu tout-puissant, Juge souverain des vivans et des morts; et, lorsqu'il s'agit de se confesser pour en obtenir la rémission, on n'osera plus parler! Craindre une humiliation passagère, aimer mieux perdre son ame, que de la sauver par une confusion d'un moment, quelle folie! Un criminel condamné à mort, qu'on lui promette sa grâce, s'il avoue son crime à un seul homme, avec quel empressement voleroit-il aux pieds de cet homme, ministre de sa délivrance! Quel est l'insensé, qui aime mieux cacher une plaie mortelle, que de la découvrir à un médecin charitable? Hé! que deviendra ce pécheur, lorsqu'il lui faudra soutenir les regards foudroyans d'un Dieu irrité? Où se cachera-t-il, lorsque tous les hommes liront sur son front l'horreur de ses forfaits? Il dira alors aux montagnes de tomber sur lui, et de l'ensevelir sous leurs ruines ; mais toute la nature sera sourde à ses cris : et pour avoir évité la honte d'un instant, il supportera une confusion éternelle.

Christ. Avant de commettre le péché, remarquons-en toute la laideur, et nous ne le commettrons pas. Mais, quand il est commis, la honte vient à contre-temps; c'est une vraie foiblesse, c'est une folie. Armons-nous plutôt d'un courage mâle, d'une sainte hardiesse; courons au sacré tribunal, pour y déclarer tous nos péchés, le nombre, les circonstances : cet aveu nous coûtera, je le répète; mais, ô heureuse confusion, qui nous rend la grâce, l'amitié de Dieu, et le repos de la conscience! C'est d'elle que le Sage a dit : « Il y a une confusion qui ap- » porte la grâce et la gloire, comme il y » en a une qui apporte le péché. »

Adel. On cache encore ses péchés par une crainte pusillanime. Que pensera, se dit-on à soi-même, que dira mon confesseur? Aveuglement déplorable! Quoi! vous craignez de perdre l'estime d'un homme : vous n'avez pas craint de perdre l'amitié de Dieu. Ah! s'il vous falloit être l'objet de la haine et du mépris de toutes les créatures, ne devriez-vous pas encore vous estimer heureux de rentrer à ce prix dans les bonnes grâces d'un Dieu qui est votre unique bien? Cette crainte, qu'elle est mal fondée! Bien loin

d'avoir une mauvaise idée d'un pénitent sincère, le confesseur ressent pour lui une affection plus tendre; il le plaint, il le porte dans son cœur avec une charité paternelle.

MÉL. Peut-être, ces sortes de pénitens et de pénitentes ont-ils peur que leur confession ne soit révélée?

ADÉL. C'est une crainte frivole : le confesseur est tenu au plus inviolable secret; il ne peut y manquer, de quelque manière que ce soit, sans mériter la mort devant Dieu et devant les hommes.

MÉL. Que craignent-ils donc? les reproches et les réprimandes?

ADEL. C'est trop vrai : mais avouez que rien n'est plus insensé qu'une telle crainte. Quoi! redouter les avertissemens charitables d'un confesseur, d'un juge plein de clémence et de bonté, d'un tendre père, d'un médecin compatissant; redouter des corrections salutaires, faites en particulier, et pour le bien spirituel; les redouter plus que les reproches terribles d'un Dieu en colère, qui nous reprendra pour nous condamner à d'éternels tourmens; préférer les éclats effrayans de la fureur de Dieu, aux avis doux et paisibles d'un confesseur zélé, ne faut-il pas avoir perdu l'esprit?

MÉL. On cache aussi ses péchés par malice, c'est-à-dire, de propos délibéré, et n'ignorant pas que cette réticence est un sacrilége. Quoiqu'infiniment coupable, je ne me sens point chargée de cet affreux péché. Qui peut l'envisager sans horreur? n'est-ce pas le comble de l'iniquité, une abominable hypocrisie? N'est-ce pas se moquer de Dieu? C'est à mon excellente amie à peindre l'énormité de ce crime: elle va parler, nous l'écouterons avec notre empressement ordinaire.

CLOT. De quelque manière que l'on cache un péché mortel, par faute d'examen, par honte, par crainte, ou par pure malice, on commet un sacrilége. Car J. C. ayant donné à ses disciples et à leurs successeurs, qui sont les évêques et les prêtres, le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, oblige par là même de confesser tous les pechés, dont on se souvient, après un examen suffisant.

EUPHR. Ainsi, bien loin de recevoir l'absolution, le pénitent imposteur s'en retourne coupable d'un nouveau crime.

CLOT. C'est un mensonge que l'on a fait à Dieu même, dont le prêtre tient la place. Rappelez-vous le sort d'Ananie et de Saphire; ils dissimulèrent le prix de leur bien.

St. Pierre leur dit : Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, c'est à Dieu. Aussitôt ils tombèrent morts. Ce n'est pas seulement un mensonge, c'est un indigne abus des bienfaits du Seigneur ; c'est l'irriter par le moyen même qu'il nous a donné pour le fléchir ; c'est changer le remède en poison ; c'est faire une injure atroce au sang adorable de Jésus-Christ. Considérons souvent le bienfait inestimable que nous accorde J. C., quand il attache le pardon de nos péchés et de nos crimes à une condition aussi facile que celle de les confesser au prêtre, sous le sceau du plus inviolable secret. Considérons quelle différence il y a entre une peine éternelle et une confusion légère, une confusion momentanée. Ces réflexions nous rendent la pratique de la confession précieuse. Que Dieu nous y assujettisse ; c'est une preuve signalée de son amour pour nous, et de ses miséricordes inépuisables.

Mel. Ah ! mon excellente amie, c'est cet amour de J. C., c'est cette inépuisable miséricorde qui augmente ma douleur. Il me suffisoit de confesser mes péchés, et de m'en repentir, pour rentrer en grâce avec Dieu ; et, insensée que je suis ! les bienfaits

du Seigneur, je les ai tournés contre moi-même. Comment réparer tant de confessions sacriléges, tant de communions indignes? Hélas !......

Clot. Le mal est grand, mais il n'est pas sans remède. Faites une confession générale, et tout sera réparé.

Mél. Ah ! je le veux, mon excellente amie; rien ne me coûte, lorsqu'il s'agit de réparer les outrages que j'ai faits à mon Dieu. Je vais m'y disposer, à cette confession générale, qui doit être un second baptême, où mon ame recouvrera son innocence. Apprenez-moi, je vous prie, comme je dois la faire.

Clot. Je le veux bien : mais il faut auparavant terminer ce qui concerne les confessions particulières, et parler de la confession des péchés véniels. C'est ma chère Christine qui dissertera.

Christ. Le St. Concile de Trente déclare que, pour obtenir la rémission des péchés veniels, il n'est pas absolument nécessaire de les confesser, et qu'ils peuvent être remis par la seule contrition, parce qu'ils ne détruisent pas la grâce sanctifiante. Mais il déclare en même temps, que la con-

fession des péchés véniels est très-utile, et que l'absolution que l'on en reçoit, augmente la grâce en nous.

Adel. Mais, ma petite maman, on peut regarder comme véniels, des péchés qui ne le sont point : il me semble donc qu'il est plus sûr de déclarer toutes ses fautes, et que c'est le confesseur qui doit juger si elles sont graves ou légères.

Christ. Vous avez raison, ma fille : on doit se défier de son propre jugement; on est toujours porté à se flatter et à s'excuser soi-même. Mais il faut observer aussi, qu'on pourroit regarder comme mortel, ce qui en soi-même ne seroit que véniel. Dans ce cas, on est obligé de déclarer au confesseur, qu'en commettant cette faute, on étoit persuadé qu'elle étoit mortelle. Car la grandeur du péché consiste principalement dans la volonté; et on peut dire qu'une personne qui commet un péché véniel de sa nature, le croyant mortel, pèche mortellement.

Adel. Mais, supposé qu'on soit certain de n'avoir que des péchés véniels, de quelle utilité est-il de s'en confesser?

Christ. Cette confession des péchés vé-

niels est très-salutaire : 1.° parce que, dans le sacrement de pénitence, ils sont remis avec plus de certitude, et une plus grande abondance de grâces; 2.° parce qu'en les confessant, on reçoit du ministre de J. C. des avis qui nous montrent combien ces péchés déplaisent à Dieu, et qui nous apprennent à les éviter; 3.° parce que l'horreur que nous en concevons dans la confession, nous empêche de tomber dans le péché mortel, suivant cette parole de Jésus-Christ. « Celui qui est fidèle dans les petites » choses, le sera aussi dans les grandes. »

ADEL. Voilà de grands avantages; on seroit bien aveugle de s'en priver. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, quelles dispositions il faut avoir ?

CHRIST. Il faut en avoir un regret sincère. Tout ce qui offense Dieu, ne doit-il pas nous inspirer une véritable douleur ? Il faut aussi former une ferme résolution de ne plus y retomber, au moins de propos délibéré. Pour s'exciter davantage à la contrition, il est bon et salutaire de confesser quelque péché mortel dont on aura reçu l'absolution dans les confessions précédentes; c'est la pratique des ames pieuses et

ferventes. Voilà ce que j'avois à dire touchant la confession des péchés véniels. Il est temps, M.lle Clotilde, d'instruire Mélanie des moyens qu'elle doit prendre, pour faire une bonne confession générale. Adelaïde et Euphrasie vous entendront avec plaisir : je resterois aussi volontiers; maman m'a ordonné de rentrer de très-bonne heure. je me rends auprès d'elle. Adieu.

Euphr. M.lle Christine, maman vous prie de venir demain dîner chez elle, avec toutes mes compagnes. Ma sœur aînée lui a enlevé ce plaisir aujourd'hui : demain, je l'espère, nous serons plus heureuses.

Christ. Je me fais une fête de répondre à l'invitation de madame votre mère. Depuis long-temps, je désire de la connoître plus particulièrement, et de lui présenter mes respects. Adieu, mes tendres compagnes, ne m'oubliez pas ce soir dans la visite du très-saint Sacrement. Je crains de ne pouvoir m'y rendre; j'offre ma bonne volonté au Seigneur; il préfère l'obéissance au sacrifice.

Clot. Je crois, ma chère Adelaïde, qu'il vous suffit de faire cette confession depuis votre première communion. J'ai tout

lieu d'espérer que vous avez fait votre première communion avec une grande innocence et pureté de cœur. Dès votre enfance, vous donnâtes des preuves d'une piété tendre et affectueuse; la sincérité et la candeur faisoient votre caractère; les fautes que vous avez faites depuis, furent plutôt les suites d'une grande foiblesse, que d'une malice réfléchie. Il suffit donc de faire une confession générale, depuis le temps que vous êtes sortie du couvent, pour entrer dans le monde.

EUPHR. Et moi, ma petite mère?

CLOT. Mon avis, ma fille, est que vous fassiez une confession générale, depuis que vous commençâtes à fréquenter Mélanie; c'est l'époque de vos égaremens.

MÉL. Je tremble, mon excellente amie, et je prévois déjà le conseil que vous allez me donner.

CLOT. J'aime mieux vous traiter avec une rigueur salutaire, que de vous perdre par une cruelle condescendance. Oui, Mélanie, je vous engage à repasser toutes vos années dans l'amertume de votre ame. Peut-être n'avez-vous pas fait comme il faut votre première communion : ce qui me le feroit

confession générale fût une action d'une si grande conséquence.

Clot. Cette confession est une grâce particulière de Dieu. Si vous fussiez morte, sans avoir le temps de la faire, vous étiez en danger de vous perdre.

Adel. O Ciel ! cette idée me fait frémir.

Clot. Rassurez-vous, ma chère Adelaïde ; car j'espère que vous apporterez toutes à cette grande action les dispositions requises.

Euphr. Quels sont, je vous prie, ma petite mère, les avantages d'une confession générale ?

Clot. Elle répare les défauts de nos confessions précédentes ; elle nous réconcilie parfaitement avec Dieu, et nous procure la paix de l'ame, en dissipant nos troubles et nos inquiétudes.

Euphr. Hé bien ! petite sœur, cela ne doit-il pas changer en plaisir les peines que nous aurons à faire cette confession générale ?

Mél. Oui, ma sœur : mais une confession générale est bien plus pénible pour moi que pour vous. Je m'y soumets cependant; il est juste que je sois humiliée, je n'aurai jamais autant de confusion que j'en mérite. Mais, ô mon excellente amie ! je

ne sais à qui m'adresser. Je me confessois au premier prêtre que je trouvois : je sens combien cette conduite étoit imprudente et pernicieuse. Aidez-moi, vertueuse Clotilde : je désire faire un choix, dont je ne puisse me repentir, éclairez-moi de vos conseils.

Clot. C'est à Dieu qu'il faut demander ses lumières, ma chère amie, dans une circonstancce aussi délicate. Priez-le avec ferveur; j'unirai mes prières aux vôtres, et vous dirai ce que je pense. Nous nous trouverons toutes ensemble demain chez Mad. Du Vivier. Peut-être voudra-t-elle que nous fassions chez elle notre conférence sur la satisfaction. Mademoiselle Adelaïde nous donnera congé.

Adel. Je n'y perdrai rien : mais ma Bonne sera inconsolable; elle dit qu'il y a un siècle qu'elle n'a assisté à nos entretiens. Si vous vouliez permettre, ma sœur, qu'elle vînt chez vous, quand mes parens n'auront plus besoin d'elle ?

Euphr. Elle me fera plaisir. Je lui ai beaucoup d'obligations à cette bonne Candide ; c'est elle qui, la première, m'a fait pleurer de repentir.

Mél. C'est le talent de Candide, je l'ai éprouvé aussi.

XIII.e ENTRETIEN.

Nouveaux obstacles à la conversion de Mélanie, de la part de M. d'Arondel, son père.

CLOTILDE, MÉLANIE.

MÉLANIE. Permettez, mon excellente amie, qu'une ame désolée vous exprime toutes les douleurs qu'elle ressent. Hélas! que je suis malheureuse!

CLOTILDE. Mélanie, ma chère Mélanie! Ah! mon Dieu! que vous est-il donc arrivé?

MÉL. De toutes les peines, celle que je redoutois davantage. O ciel! que vais-je devenir!

CLOT. Expliquez-vous, aimable Mélanie: je vous en conjure, expliquez vous promptement.

MÉL. (*fondant en larmes, présente à Clotilde une lettre de son père.*) Tenez, mon excellente amie, lisez cette lettre.

CLOT. C'est à madame votre mère qu'elle est adressée: ne trouvera-t-elle pas mauvais que vous me la fassiez voir?

Mél. Non, mon excellente amie; au contraire, elle veut que je vous consulte. Maman est-elle-même consternée.

Clot. (*lit la lettre.*) « Madame, je vous
» annonce une nouvelle qui doit bien vous
» intéresser, vous et notre chère Mélanie.
» J'ai fait ici la connoissance de milord
» Freewill. C'est un homme charmant, et
» d'une ancienne noblesse; il a une figure
» agréable, un esprit vif, un caractère
» d'or, et tous les talens qui plaisent dans
» la société. Sa fortune est considérable;
» il tient une table somptueuse; il a des
» équipages brillans, un nombreux do-
» mestique; il vit, non pas en simple par-
» ticulier, mais en prince. Je le vois sou-
» vent chez M. le Duc..... il m'accable de
» caresses. Ayant vu sur ma boîte le por-
» trait de Mélanie, il m'a demandé de qui
» il étoit? De ma fille, lui ai-je répondu.
» Ah ! Monsieur, m'a-t-il dit aussitôt,
» Monsieur ! si vous vouliez, dès ce mo-
» ment, je vous regarderois comme mon
» père, et je volerois aux pieds de cette
» aimable enfant, pour lui offrir ma main
» et ma fortune. Je n'eus garde de rejeter
» une proposition aussi avantageuse. Je lui

» [illegible] le portrait pour gage de ma pro-
» [illegible], et j'observai qu'à Paris on ne
» donnoit point la bénédiction nuptiale aux
» protestans, qu'ils n'eussent abjuré leur
» religion. Il m'a répondu qu'il ne tenoit
» point à sa religion; qu'il l'abandonneroit
» volontiers, et qu'il faisoit profession de
» n'en suivre aucune : ainsi, point d'obs-
» tacles. Nous arrivons à Paris dans huit
» jours, milord Freewill et moi. Que Mé-
» lanie se mette en état de plaire à un
» homme qui l'adore. N'épargnez aucune
» dépense pour relever l'éclat de sa beauté,
» et qu'elle ne s'avise pas de faire la dif-
» ficile; car je saurai me faire obéir. Adieu.
» Je vous embrasse l'une et l'autre, et suis
» tout à vous. »

Mél. Vous le voyez, mon excellente amie, je suis au comble du malheur.

Clot. Cette lettre, je l'avoue, est alarmante; mais Dieu est tout-puissant, il veille sur vous, ma chère Mélanie, il ne vous abandonnera point.

Mél. Mais comment résister aux violences d'un père que mes refus irriteront?

Clot. Demandez du temps; mettez madame votre mère dans vos intérêts; vos parens

parens vous aiment trop pour serrer des nœuds que votre cœur désapprouve et déteste.

MÉL. Ah ! mon excellente amie, vous ne connoissez pas mon père : jamais il ne change.

CLOT. Dieu est le maître des esprits et des cœurs ; il les tourne à son gré. Qui peut résister à son bras tout-puissant ?

MÉL. Grand Dieu ! m'auriez-vous retirée des portes de l'enfer, pour souffrir que je sois unie à un homme sans foi et sans religion !

CLOT. Mais, si Dieu vous destinoit à le convertir, cet homme sans foi et sans religion, voudriez-vous résister aux décrets éternels ?

MÉL. C'est en vain que je m'obstine à garder un secret qui repose dans mon cœur, depuis les premiers jours de ma conversion. O vous, qui me servez de mère ! ô ma douce amie ! lisez dans mon cœur, et connoissez mes fermes résolutions. Je veux quitter le monde, et me retirer dans un monastère, pour y expier mes péchés par une pénitence qui dure autant que ma vie. Ce monde est une terre de malédiction ; c'est une

vallée de larmes; pour moi c'est un exil affreux : je ne trouverai de repos que dans un cloître, à l'ombre des saints autels. J'embrasse la croix de mon Rédempteur : c'est lui-même qui m'inspire ce désir; je veux être religieuse.

Clot. Vous me touchez, tendre amie, je pleure avec vous; votre situation est cruelle. Mais encore une fois, abandonnez-vous à la Providence. Dieu veille sur vous; s'il vous appelle à l'état religieux, comme je l'ai toujours espéré, il vous en donnera les moyens. Madame votre mère ne vous a-t-elle laissé rien à espérer? Comment a-t-elle reçu cette funeste nouvelle?

Mél. J'étois avec elle, quand elle reçut la lettre : elle l'ouvrit, et m'en fit lecture, plusieurs fois elle changea de couleur. Je tombai à ses pieds, toute tremblante, et versant un torrent de larmes. « Ah! maman,
» ayez pitié du fruit de vos entrailles; ne
» souffrez pas que l'on perde, que l'on im-
» mole votre enfant. Moi, que vous avez
» élevée avec soin; moi qui aime la reli-
» gion, et verserois mon sang pour elle,
» m'unir à un homme qui fait profession de
» ne rien croire! Moi, épouser un pré-

» tendu philosophe, un athée ! Ah ! mourir,
» oui, plutôt mourir mille fois ! Maman ! ô
» ma tendre maman ! prenez ma défense ;
» après Dieu, c'est en vous que repose
» mon espoir. »

Clot. Que répondit madame votre mère ?

Mél. Elle ne savoit que répondre. « Que
» voulez-vous, ma fille, me dit-elle en
» pleurant ? Vous connoissez votre père :
» il commande en despote ; jamais je ne
» résiste à ses ordres. Il méprisera mes re-
» montrances, mes refus l'irriteront, et il
» prendra un parti violent. Si vous pouviez
» vaincre vos répugnances, vous éviteriez
» vous-même, et vous m'épargneriez bien
» des peines. Peut-être cet homme n'est-il
» pas si odieux que vous vous le figurez ;
» puisqu'il promet d'embrasser la Religion
» catholique, il vous laissera libre dans la
» profession que vous en faites. Un peu de
» complaisance et de soumission préser-
» veroit notre famille d'une désunion qui
» m'effraie, et dont vous serez la cause. »
Cette réponse m'accabla : je tombai éva-
nouie. Quand je revins à moi, je trouvai
maman toute baignée de larmes : elle
m'embrassa mille fois, me serra tendre-

ment contre son cœur ; et, après avoir gardé un profond silence, elle me dit : « Non, chère enfant, non, je ne veux plus » t'affliger. Je rougis de mes craintes. Re- » garde-moi, ma fille, et lis dans les yeux » de ta mère; elle veut être ton soutien, » et partager les disgrâces que te prépare » un père qui abuse de son autorité. » Je ne répondis à maman que par un doux regard, et par des larmes de tendresse. Enfin, reprenant tout-à-fait mes esprits, je l'embrassai avec transport. Ce fut alors que je lui déclarai le dessein où je suis de me faire religieuse. Elle frémit d'abord; ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance. Elle me demanda comment j'aurois la cruauté de me séparer d'elle..... Puis tout à coup elle s'écria : « Mais, ô mon » Dieu ! je ne puis me plaindre : j'ai trop » long-temps empiété sur vos droits, il » est juste que vous repreniez sur cette » enfant votre souverain empire. »

Clot. J'admire le bonté de Dieu. Ne voyez - vous pas qu'il agit déjà pour vous d'une manière bien sensible ? Mes craintes se dissipent : je vois l'instant où vous pourrez suivre les désirs de votre cœur.

Mél. Il est vrai, le calme de maman me surprit; je ne m'y attendois point, et je l'admirois, quand elle ajouta d'un air tout consterné : « O ma fille ! Comment l'an-
» noncer à votre père ? et comment ap-
» prendra-t-il une résolution si contraire à
» ses desseins ? Je tremble d'y penser. Ne
» craignez-vous pas d'encourir sa disgrâce?
» Sa colère n'a-t-elle rien qui vous effraie?
» et vous mettez-vous peu en peine de me
» causer mille et mille déplaisirs? — Je crains
» bien plus, répondis-je, d'irriter le Sei-
» gneur. La colère de Dieu est la seule qui
» m'effraie. Pour vous, maman, je désire
» vous épargner les peines que vous re-
» doutez. Je ferai part à mon père de mes
» desseins et de mes résolutions. Dieu me
» revêtira de sa force, il parlera par ma
» bouche. Tout ce que je vous demande,
» maman, c'est de ne point vous y opposer,
» et de dire à mon père, que vous ne pouvez
» vous résoudre à contraindre mes incli-
» nations. »

Clot. C'étoit demander beaucoup à une dame qui craint tant de déplaire à son époux.

Mél. Elle me répondit néanmoins: « Sui-
» vez, ma chère enfant, la voie où votre

» Dieu vous appelle. Quand vous serez aux » pieds du Dieu qui vous inspire et qui » vous soutient, n'oubliez pas votre mère. » O ma fille ! que vous seriez heureuse, si » celle qui vous donna le jour, vous devoit » son salut ! »

Clot. Quelles touchantes paroles ! quel avenir flatteur ! Ah ! ma chère Mélanie, n'en doutez pas, madame votre mère sera un jour une chrétienne fervente.

Mél. J'oubliai dans ce moment toutes mes peines, pour me livrer sans réserve à cet espoir délicieux. « O maman ! puisse » le Ciel vous combler de ses grâces et » de ses bénédictions ! Oui, je vous le pro» mets, tous les jours de ma vie, je prierai » pour vous. — Vous ne voulez donc pas, » ma fille, répondit-elle en souriant, que » j'obéissse à votre père, et vous paroîtrez » devant lui sans ornement, sans parure, » et dans toute la simplicité de cet habit, » qui va lui paroître si étrange. — Oui, » maman, j'appartiens à J. C. C'est à lui » seul que je veux plaire. Qu'ai-je besoin des » pompes du siècle ?...... — Vous voilà » bien ferme, ma fille, vous n'êtes pas dans » l'occasion ; quand vous y serez, peut-

» être aurez-vous moins de courage. Portez
» à M.[lle] Clotilde la lettre de votre père, et
» demandez-lui ses conseils. » Je remerciai maman, et suis venue aussitôt vous consulter, mon excellente amie. Approuvez-vous ce que j'ai dit à maman? Jugez-vous à propos, que j'annonce à mon père la résolution où je suis de quitter le monde?

Clot. Oui, il me paroît que Dieu le demande de vous, pour vous faire réparer, d'une manière solennelle, les scandales de votre vie mondaine. N'ajoutez rien à votre toilette; la simplicité de vos habits préviendra M. votre père sur vos dispositions actuelles, et lui annoncera éloquemment votre retour à Dieu.

Mél. Vous avouerai-je ma foiblesse, mon excellente amie? et pourquoi vous la dissimuler? J'avois, en parlant à maman, une force qui m'étonnoit; mais, à cette heure, tout mon courage m'abandonne. Je crains plus que la mort, l'arrivée de mon père; il me semble que je ne pourrai pas soutenir ses regards.

Clot. Ce sont là des artifices du démon, qui veut vous porter au découragement. Ma douce amie, on doit se défier de soi-même,

mais on doit aussi espérer en Dieu; jetez-vous dans son sein paternel; croyez-vous qu'il se retire pour vous laisser tomber ?

MÉL. Vos paroles me rassurent. Oui, après les prodiges que Dieu a opérés en ma faveur, j'attends tout de son assistance.

CLOT. Votre conversion fut un miracle de la miséricorde divine, et votre vocation à l'état religieux est un prodige de son amour. Puis-je vous demander pour quel monastère vous sentez de l'attrait ?

MÉL. Mes péchés sont énormes; je ne dois pas mettre des bornes à ma pénitence. Je me sens attirée vers le Carmel, où la vie est si intérieure, et la règle si austère. Ma santé est excellente; je puis, sans indiscrétion, m'y consacrer à Dieu. Mais, ô Ciel! que dira mon père ? quelle sera contre moi son indignation ?

CLOT. Oubliez, ma tendre amie, ce qui peut troubler la paix de votre ame. Ne pensez qu'à votre confession générale. Voilà deux puissans motifs qui vous engagent à la faire; recouvrer la grâce de Dieu; attirer sur vous ses lumières. Mais il est temps de nous rendre chez Mad. Du Vivier; nos compagnes nous y attendent: ne leur dites rien de tout cela.

Mél. Vous m'avez promis de m'aider dans le choix d'un confesseur.

Clot. J'y ai pensé. Le temps presse; nous reviendrons ce soir; je vous ferai part de ce que Dieu m'a fait connoître pour vous à ce sujet.

XIV.e ENTRETIEN.

Sur la Satisfaction.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, MÉLANIE, EUPHRASIE, CANDIDE.

Christine. L'idée que j'avois conçue de Mad. Du Vivier, est encore au dessous de ses vertus. Quelle douceur ! quelle aménité ! quelle piété sublime ! Que vous êtes heureuse, chère Euphrasie, d'avoir une mère si aimable !

Adel. Quelle tendre charité pour les pauvres ! On vient l'avertir qu'une pauvre mourante a besoin d'elle, elle nous quitte aussitôt, et y vole.

Clot. Tels sont, mes chères compagnes,

les effets de la vraie vertu : elle se fait toute à tout, parce qu'elle voit Dieu en tout.

Mél. J'admire son amitié pour moi. Hélas! elle devroit me haïr; mais la charité pardonne tout.

Adel. Voilà, ma Bonne, qui veut profiter de la permission que lui a donnée ma chère sœur.

Cand. Je suis toute essoufflée à force de courir, et avec cela, j'arrive peut-être trop tard.

Clot. Console-toi, Candide; nous n'avons pas encore commencé.

Cand. Dieu soit béni, je n'ai pas perdu mes peines.

Clot. Tu sais bien, Candide, ce qu'on entend par la satisfaction, troisième et dernière partie dn sacrement de pénitence?

Cand. Oui, Mademoiselle, la satisfaction est une réparation que l'on doit à Dieu, ou au prochain, pour l'injure qu'on lui a faite.

Mél. La satisfaction a-t-elle été nécessaire de tout temps?

Clot. Oui, ma chère Mélanie; dès le commencement du monde, en pardonnant au premier homme, Dieu le condamne à un

travail pénible. La terre ne produit que des ronces et des épines ; c'est par ses sueurs et ses travaux qu'il peut la rendre fertile. Il est assujetti à toutes les misères de la vie, et à la mort même, et cela, en expiation de ses péchés. Dieu pardonne à David l'adultère et l'homicide dont il s'est rendu coupable ; mais un prophète lui annonce en même temps la mort de son fils, le déshonneur de sa maison, la division de ses enfans. Mais ce qui nous prouve invinciblement qu'il faut satisfaire à Dieu, ce sont les souffrances et la mort de J. C. Il s'est immolé lui-même, il a versé tout son sang : pourquoi ? Pour réconcilier le Ciel avec la terre. C'est la grande réparation, qui a mérité l'abolition de toutes les peines que la justice de Dieu avoit portées contre les pécheurs.

Adel. Dans le baptême, le péché est remis avec toutes les peines qu'il mérite ; mais dans la pénitence, la peine éternelle seule est remise, et changée en une peine temporelle. Voudriez-vous, M.lle Clotilde, nous dire pourquoi cette différence ?

Clot. M.lle Christine, rappelez, s'il vous plaît, à votre chère fille ce que dit le Concile de Trente. K 6

Christ. La justice de Dieu semble exiger qu'il ne reçoive pas en sa grâce, avec une pareille indulgence, ceux qui avant le baptême ont péché par ignorance, et ceux qui ayant été délivrés de la servitude du péché et du diable, et ayant reçu le don du Saint-Esprit, n'ont eu aucune crainte de violer volontairement le temple de Dieu, et de contrister le Saint-Esprit.

Adel. Mais, puisque J. C. a satisfait abondamment pour nous à la justice divine, comment la satisfaction est-elle encore nécessaire ?

Christ. Le Saint Concile de Trente nous l'apprend. « C'est une chose très-convenable, dit-il, à la bonté de Dieu, de ne » pas nous remettre nos péchés, sans nous » obliger à une satisfaction, de peur que » cette grande indulgence, nous faisant » croire nos péchés moindres qu'ils ne sont, » ne nous donne occasion de retomber en » d'autres plus grands, qui attireroient sur » nous sa colère au jour du jugement. Ces » peines satisfactoires ont même, selon le » St. Concile, une force merveilleuse pour » empêcher les pénitens d'offenser Dieu ; » c'est un frein qui les retient : elles leur

» apprennent à être plus sur leurs gardes, » et guérissent les habitudes vicieuses, en » faisant pratiquer les vertus contraires. » Puis il ajoute que les œuvres de pénitence » bien pratiquées, sont de puissans moyens » de détourner les punitions que la justice » de Dieu est prête à faire éclater sur nos » têtes. Ces peines, que nous souffrons en » esprit de pénitence, nous rendent plus » conformes à J. C. qui a souffert pour nos » crimes; et, après avoir eu part à ses souf- » frances, nous espérons avoir part à sa » gloire. » Telle est aussi la doctrine du grand Apôtre, quand il déclare que, par la pénitence, nous achevons en nous ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ.

Adel. Mille remercîmens, ma petite maman. Ce sont des motifs bien puissans, pour nous soumettre de bon cœur à toutes les pénitences que le prêtre nous impose.

Cand. Bon, voilà de belles pénitences, cinq *Pater* et cinq *Ave*, un Psaume, une Antienne, un Chapelet, des Litanies. Oh! je veux que mon confesseur m'impose une pénitence plus rude : j'ai tant offensé le bon Dieu!

Clot. Il est vrai, Candide, c'est bien

peu. Mais ce peu, uni aux mérites de J. C., désarme la justice de Dieu, et fléchit sa colère.

Cand. Je crois toujours que je fais de travers ce que Dieu me commande. Mademoiselle Clotilde, comment se fait cette satisfaction? En instruisant une ignorante, vous gagnerez les indulgences.

Clot. On peut la faire de deux manières : le prêtre l'impose au pénitent, ou le pénitent se l'impose à soi-même volontairement. Mais il n'y a que celle qui est imposée par le prêtre, qui soit sacramentale; par là même elle est plus efficace.

Mél. Faut-il qu'elle précède l'absolution?

Clot. Cela n'est pas nécessaire : la pratique de l'Eglise le prouve; car on accorde souvent l'absolution à des pénitens, qui n'ont fait encore aucune œuvre satisfactoire. Mais la volonté de satisfaire est absolument requise; et, si on ne l'a pas, l'absolution est nulle.

Mél. Il faut donc recevoir humblement, et avec un vrai désir de l'accomplir, la pénitence que le confesseur impose?

Clot. Oui, le confesseur tient la place de Dieu; il faut l'écouter, comme Dieu

même, et nous soumettre avec un respect profond au jugement qu'il prononce. La pénitence qu'il impose, est bien au dessous de celle que nos péchés sembleroient exiger, puisque tout péché mortel mérite l'enfer. Dans ces sentimens, il faut donc l'accomplir avec exactitude, avec componction, avec ferveur; y manquer de propos délibéré, ou par une négligence volontaire, c'est un grand péché.

Euphr. Mais ces œuvres satisfactoires peuvent-elles être agréables à Dieu ?

Clot. Je vous l'ai déjà dit, ma fille, elles tirent leur vertu de J. C. Unies aux mérites du Rédempteur, elles doivent être précieuses aux yeux de Dieu. Maintenant, mademoiselle Christine, quelles sont les œuvres de pénitence, que le prêtre impose ordinairement ?

Christ. La prière, qui humilie l'esprit; le jeûne, qui mortifie le corps; et l'aumône, qui nous détache des biens fragiles et périssables. Il suffit d'ouvrir les livres saints, pour y voir combien ces actions sont recommandées, et agréables au Seigneur. « La prière de celui qui s'humilie, pénètre les cieux, et elle ne s'arrête pas qu'elle ne par-

vienne jusqu'au trône de Dieu..... — Convertissez-vous de tout votre cœur, jeûnez, pleurez, gémissez, dit le Prophète Joël : — et Tobie nous enseigne que l'aumône délivre du péché et de la mort, et qu'elle ne souffrira pas que l'ame qui la fait soit perdue. »

EUPHR. Mademoiselle Christine, il est des personnes qui ne peuvent pas jeûner : que feront-elles pour expier leurs péchés ?

CHRIST. Ecoutez, ma chère Euphrasie : sous le nom de jeûne, on comprend toutes sortes de privations, comme de se refuser des mets délicats, et des plaisirs licites. On y comprend aussi les mortifications de l'esprit, comme les rebuts, les humiliations, les contradictions supportées patiemment pour Dieu, le renoncement à son propre jugement et à sa propre volonté. Ce dernier genre de mortification, qu'on peut appeler un jeûne spirituel, coûte bien à la nature ; aussi est-ce celui que Dieu préfère.

EUPHR. Encore une question, s'il vous plaît, M.lle Christine. Comme tout le monde ne peut pas faire l'aumône, n'y auroit-il pas aussi une aumône spirituelle ?

CHRIST. Oui ; et elle consiste dans les

œuvres de miséricorde spirituelles : par exemple, corriger ceux qui manquent; instruire les ignorans; consoler les affligés; pardonner les offenses; prier pour les vivans et pour les morts; souffrir avec résignation les peines et les malheurs de la vie, etc.

Clot. Il ne nous reste plus, mes chères compagnes, qu'à parler de la satisfaction due au prochain. M.lle Christine voudra bien encore traiter cette matière.

Christ. On est obligé de satisfaire au prochain, et de réparer le tort qu'on lui a fait, ou dans sa personne, ou dans son honneur, ou dans ses biens. Si on lui a dit des injures, il faut lui demander pardon; si on l'a blessé, il faut lui donner tous les sécours dont il a besoin pour guérir; si on lui a fait tort dans ses biens, il faut lui restituer, et ce qu'on a pris ou retenu, et réparer même le dommage qu'il a souffert; si on lui a fait tort dans son honneur, il faut mettre tout en usage pour rétablir sa réputation : c'est la réparation la plus difficile, et ordinairement celle qui coûte davantage. Est-ce d'une calomnie, dont vous êtes coupable? Rétractez-vous, et réparez son honneur aux dépens du vôtre. Est-ce d'une

Clot. Vous n'avez donc personne en vue, et vous êtes décidée à prendre le directeur que je vous proposerai ?

Mél. Mon excellente amie, oui, encore une fois, oui de grâce; ne me faites plus languir. Quel est-il ?

Clot. C'est celui d'Adelaïde.

Mél. Ah ! j'en suis bien aise ; j'avois déjà pensé à lui; c'est le directeur des Carmélites.

Clot. Précisément : rendez-vous digne de ses soins; témoignez pour lui le plus profond respect, il tient la place de Dieu. Ouvrez-lui votre cœur ; déclarez-lui sans réserve ; et vos fautes, et vos tentations, et vos peines, et vos inquiétudes, et les grâces que vous recevrez dans les voies de perfection où il va vous conduire. Il est votre père spirituel, votre ange tutélaire ; obéissez-lui, et n'oubliez jamais les paroles mémorables de Ste. Thérèse : « On peut se tromper dans les extases et les ravissemens ; on ne se trompe jamais dans l'obéissance. »

Mél. Je suivrai en tout ses conseils, et m'en rapporterai à ses lumières.

Clot. Souvenez-vous encore qu'il ne faut point changer de confesseur, lorsqu'on en

en a un bon. L'inconstance, en ce point, est préjudiciable au salut. Votre confesseur, ma chère Mélanie, ne peut trop vous connoître; mieux il vous connoîtra, plus sa direction vous deviendra salutaire. Sont-elles jalouses de leur salut, ces personnes qui volent de confesseur en confesseur? C'est le défaut des femmes, elles aiment tout ce qui est nouveau. Prenez-y garde, ma douce amie, et ne changez point.

Mél. Ah! mon excellente amie, oserois-je vous prier d'engager M.lle Adelaïde à lui parler pour moi? Elle lui parleroit demain; et j'irois ensuite le trouver avec plus d'assurance.

Clot. C'étoit mon intention; je vais lui écrire un petit mot: elle ne vous refusera pas ce plaisir. Adieu, ma douce amie; persévérez dans vos sentimens. Comme il vous faut quelque temps pour achever votre confession générale, je compte, pendant cela, vous parler du sacrement de l'Eucharistie: c'est la source de toutes les grâces divines. Il est essentiel d'être parfaitement instruit de ce qui concerne ce mystère d'amour. Ce sera, à l'ordinaire, chez M.lle Adelaïde.

XVI.e ENTRETIEN.

Sur l'Eucharistie comme Sacrement.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, MÉLANIE, EUPHRASIE.

MÉLANIE. Que je vous ai d'obligation, mon excellente amie ! Je commence à respirer. Hier, encore, j'étois toute saisie de crainte, par l'idée de ma confession; mais aujourd'hui, ce n'est plus de même. Le premier pas est fait, les autres ne me coûteront rien. J'ai déjà témoigné toute ma reconnoissance à ma petite sœur; je vous remercie, l'une et l'autre, du vertueux guide que vous m'avez procuré.

CLOT. Telle est la bonté du Seigneur, dès que nous faisons un pas vers lui, il vole au devant de nous, il nous comble de douceurs, et il allége ainsi le poids qu'il nous impose.

EUPHR. Ah ! qu'il est doux de revenir à ce tendre Père ! quel bonheur de rentrer en grâce avec lui !

Adel. Nous l'éprouverons plus sensiblement, quand notre ame parfaitement purifiée recevra sans obstacle les rayons de sa grâce et de son amour.

Clot. Pour vous faire goûter de plus en plus combien le Seigneur est doux, je vais vous parler du sacremeut adorable de l'Eucharistie.

Euphr. Ah ! que je suis contente ! Il y a long-temps que je désire cet entretien.

Christ. Vous avez raison, ma chère Euphrasie, point de sujet plus intéressant. L'Eucharistie est un sacrement qui contient réellement et en vérité le corps, le sang, l'ame et la divinité de J. C. sous les espèces du pain et du vin.

Christ. Que l'Eucharistie soit un sacrement, on n'en sauroit douter; car, qu'entend-on par un sacrement? Un signe sensible institué par Notre-Seigneur J. C., pour nous sanctifier. Or, l'Eucharistie est un signe sensible; on voit la couleur du pain et du vin; on en voit la forme, on en sent le goût et l'odeur. On entend le prêtre prononcer les paroles sacramentelles : « Ceci » est mon corps, ceci est mon sang, » et J. C. l'institua pour y être lui-même la nour-

riture de nos ames, et les combler de faveurs.

Clot. Voudriez-vous bien nous rappeler, M.lle Adelaïde, comment et quand est-ce que J. C. institua l'Eucharistie?

Adel. Ce fut la veille de sa Passion, après avoir fait la Pâque avec ses Disciples, et leur avoir lavé les pieds. Il se remit à table, il prit du pain, le bénit, le rompit, et le leur distribua, en disant: « Prenez et mangez; ceci est mon corps, qui est livré pour vous: faites ceci en mémoire de moi. » J. C. prit ensuite le calice, il le bénit, et le leur donna, en disant: « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous, et pour plusieurs pour la rémission des péchés. »

Clot. Rien de plus clair, rien de plus formel que ces paroles de notre divin Sauveur: comment s'est-il trouvé des hommes assez aveugles pour leur donner un sens contraire à celui qu'elles présentent naturellement, et pour se séparer de l'Eglise, parce qu'elle a toujours cru que J. C. est réellement et substantiellement dans l'Eucharistie?

Christ. Le schisme dont vous parlez,

mademoiselle Clotilde, qui a fait verser à l'Eglise catholique tant de larmes et tant de sang; ne peut-on pas dire qu'il a commencé au moment où le divin Maître annonça qu'il devoit instituer l'Eucharistie ?

Clot. Il est vrai, M.lle Christine; les Juifs furent étonnés et se révoltèrent, quand J. C. leur dit : « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair qui doit être livrée pour vous. Comment, se disoient-ils les uns aux autres, comment peut-il nous donner sa chair à manger ? — En vérité, en vérité, je vous le dis, reprenoit le Sauveur, ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. C'est le pain qui est descendu du ciel. Vos pères ont mangé la manne et sont morts, celui qui mange ce pain vivra éternellement.» Plusieurs mêmes des Disciples du Sauveur furent scandalisés. « Cette parole est dure, disoient-ils : qui peut la comprendre ? et ils abandonnèrent le divin Maître, » qui, bien loin de leur observer que ces paroles ne devoient point s'entendre littéralement, mais dans un sens figuré et allégorique,

comme les entendent les calvinistes, se contenta de dire à ses Apôtres : « Ceux-ci m'abandonnent; ne voulez-vous point aussi vous autres me quitter ? — Ah ! Seigneur, s'écria S. Pierre, à qui irions-nous ? vous seul avez les paroles de la vie éternelle. » Disons de même, mes chères compagnes. Attachons-nous inviolablement à Jésus-Christ. Croyons qu'il est réellement dans l'Eucharistie; c'est lui qui nous en assure. Il ne pouvoit s'expliquer plus clairement; il est la vérité par essence, et celui qui est la vérité même, pourroit-il tromper les hommes ?

Mél. Comment, après des paroles si claires, si positives, peut-on nier la présence réelle ?

Adel. C'est l'orgueil, ma bonne amie, qui fait les hérétiques; ils citent Dieu même au tribunal de leur foible raison. Ils veulent pénétrer un mystère impénétrable. Ils s'égarent dans leurs folles pensées.

Clot. Oui, chère amie, ils s'égarent dans leurs folles pensées ; ils osent dire que J. C. n'est point réellement et substantiellement dans l'Eucharistie. Selon eux, l'Eucharistie n'est que l'image et la figure du corps de

Jésus-Christ, mais c'est donner à ses paroles un sens forcé, et absolument contraire à son intention; car Jésus-Christ a-t-il dit: Ceci est l'image ou la figure de mon corps? Non, il a dit expressément: « Ceci est mon corps, mon corps qui est livré pour vous. » S. Athanase, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Chrysostôme, S. Ambroise, S. Augustin, S. Jérôme, S. Grégoire-le-Grand, tous les saints Docteurs, tous les saints Pères, ont entendu les paroles de Jésus-Christ dans le sens où nous les entendons nous-mêmes. Comme il est facile de s'en convaincre par leurs écrits, et les calvinistes sont obligés d'en convenir, n'est-ce pas être bien téméraire, bien audacieux, que d'oser croire que l'on entend mieux les divines Ecritures que ne les ont entendues ces hommes si illustres par leur science et par leurs vertus? Peut-on, sur l'autorité de Calvin, abandonner la doctrine universelle et la tradition constante de l'Eglise? Ah! mes chères amies, ils ont contre eux tout l'univers chrétien. Les Grecs, séparés de l'Eglise romaine, ont toujours cru et croient encore la présence réelle. Les luthériens eux-mêmes la croient, et ne

rejettent que la transsubstantiation. Expliquez-nous ce mot de transsubstantiation, ma chère Christine ?

CHRIST. C'est une expression que l'Eglise a consacrée, pour exprimer le changement qui se faît du pain et du vin, au corps et au sang adorables de J. C. Avant que le prêtre ait prononcé les paroles sacramentelles, il n'y a que le pain et le vin; mais aussitôt qu'il a dit : « Ceci est mon corps, » le pain est changé en la substance du corps de J. C. Aussitôt qu'il a dit : « Ceci est mon sang, » le vin se change en la substance du sang de J. C. Il est vrai, tous nos sens nous rapportent que le pain et le vin existent encore ; mais la foi doit suppléer au défaut de nos sens ; nos sens nous trompent quelquefois, et Dieu ne peut nous tromper. Celui qui changea autrefois la femme de Loth en statue de sel, la verge d'Aaron en serpent, les eaux du Nil en sang; celui-là, disent les saints Pères, peut bien changer le pain et le vin, et ils sont convertis effectivement en la substance du corps et du sang de J. C. L'Eglise le croit, la tradition l'enseigne.

CLOTIL. Depuis le commencement du

monde, c'est encore une comparaison que les saints Pères emploient fréquemment; depuis le commencement du monde elles sont efficaces, ces paroles d'un Dieu Créateur : « Croissez et multipliez. » Les paroles du Verbe incarné ont la même force; jusqu'à la fin des siècles elles opèreront ce qu'elles signifient. Oui, toutes les fois qu'un prêtre, fût-il le plus méchant des hommes, prononcera, au nom de Jésus-Christ, ces paroles redoutables : « Ceci est mon corps, » ceci est mon sang, » il fera descendre sur l'autel le Dieu trois fois saint; le pain et le vin seront changés au corps et au sang de J. C., nous n'en verrons plus que les apparences. Je dis toutes les fois que le prêtre prononcera ces paroles, au nom de J. C.; car, c'est au nom de J. C. qu'il parle et qu'il opère : par lui-même, il ne peut rien; il est comme le reste des hommes, environné d'infirmités et d'imperfections; mais tout foible, tout imparfait qu'il est, J. C. l'a revêtu de son pouvoir en l'honorant du sacerdoce. Après avoir distribué son corps et son sang adorables sous les espèces du pain et du vin, le divin Maître ne dit-il pas à ses Apôtres : « Faites ceci en

on ne peut plus puissans, et les hérétiques en conviendroient eux-mêmes, si l'on pouvoit écouter la raison, quand on n'écoute plus l'Eglise.

Adel. Il me semble avoir lu quelque part, ou bien avoir ouï dire, que dans les premiers siècles on communioit même les petits enfans : pourquoi cela ? est-ce que l'on croyoit alors que l'Eucharistie étoit absolument nécessaire au salut ?

Clot. Cela est vrai, ma chère Euphrasie, on donnoit l'Eucharistie aux petits enfans immédiatement après le baptême; mais on ne croyoit pas pour cela qu'elle fût absolument nécessaire au salut. Dès qu'ils étoient régénérés en J. C., dès que le péché originel étoit effacé en eux, rien ne pouvoit leur fermer les portes du ciel : le précepte qu'impose J. C. de recevoir l'Eucharistie, quand il dit : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous, » ce précepte ne regarde que les adultes, c'est-à-dire, ceux qui sont parvenus à l'âge de discrétion; encore ne faut-il pas croire que l'Eucharistie leur soit, pour le salut, aussi nécessaire que le baptême ;

ils peuvent être sauvés sans la recevoir, pourvu que ce ne soit, ni par mépris, ni par négligence qu'ils ne la reçoivent point. L'Eglise a déterminé le temps où les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui ont atteint l'âge convenable, sont obligés de communier : c'est tous les ans, à la solennité de Pâques; et s'ils y manquent, elle les rejette de son sein, elle ne les considère plus comme ses enfans, et veut qu'après la mort ils soient privés de la sépulture chrétienne. C'est donc un grand péché, un péché énorme, que de ne point communier à Pâques. Mais, hélas! tous ceux qui communient ne satisfont point au précepte de J. C. et de l'Eglise; car il en est malheureusement qui communient dans de mauvaises dispositions, et ce n'est pas remplir le précepte, que de commettre un sacrilége.

Adel. O mon Dieu! est-il possible qu'il y ait des hommes assez ingrats pour abuser du plus grand de tous vos bienfaits? assez noirs, assez barbares pour vous outrager dans le sacrement de votre amour? Quel motif peut les y déterminer?

Clot. Le respect humain, ma chère Adelaïde; ils craignent, s'ils ne communient

retentit à mes oreilles; il nous dit: « Venez, ô vous qui êtes dans les peines et la détresse: venez, c'est moi qui vous soulagerai, qui vous fortifierai, qui vous ferai vivre d'une vie toute nouvelle. Venez, voyez par vous-même combien le Seigneur est doux! » Ah! mon Dieu, je soupire après le moment, où je vous posséderai dans mon cœur; je compte tous les instans, ils me paroissent des siècles.

EUPHR. Je goûtois autrefois tant de douceurs dans la communion: faut-il que je l'aie abandonnée? Ah! quelle plaie cruelle j'ai faite au cœur paternel de mon Dieu! Je désire de l'en dédommager par une assiduité soutenue et constante.

CHRIST. Vos désirs, mes chères compagnes, seront encore plus ardens, lorsque mademoiselle Clotilde vous aura parlé des effets de l'Eucharistie. Ce sera sans doute pour la première entrevue.

CLOT. Oui, mademoiselle Christine, c'est mon projet. Adieu, mes amies, continuez à nourrir votre foi par la considération des vérités célestes; excitez-vous de plus en plus à la contrition, et préparez-vous ainsi à recevoir le plus saint et le plus au-

guste des sacremens. O combien je serai contente, lorsque je vous verrai entourer la table de l'Agneau sans tache, et vous nourrir du pain des anges ! Adieu, mes chères amies, adieu.

XVII.e ENTRETIEN.

Sur les dispositions à la Communion.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, MÉLANIE, EUPHRASIE.

CLOTILDE (*à Euphrasie.*) Je suis, ma fille, on ne peut plus inquiète de M.me votre mère. Vous me fîtes dire hier au soir qu'elle venoit de tomber en foiblesse; cela m'a donné toute la nuit de vives alarmes. Comment se trouve-t-elle maintenant ?

EUPHR. Un peu mieux aujourd'hui. Telle est sa ferveur, que ce matin elle a voulu aller à la messe et y faire ses dévotions ; mais elle est si foible. Hélas ! elle mourra quelque jour en sortant de la sainte table, ou en rentrant chez elle. C'est la pensée qui me suit partout, qui empoisonne tous mes

instans. Maman, il est vrai, maman seroit à la fin de ses maux et au comble de son bonheur ; mais elle me laisseroit aussi dans des peines bien cruelles. Mon oncle et ma tante ne quittent presque plus notre maison. Bientôt ils seront mes maîtres. A dix-huit ans, que n'ai-je pas à craindre de tuteurs dont les sentimens et le caractère sont si différens des miens ?

Adel. Dieu sera votre appui, ma petite sœur ; il vous soutiendra contre les persécutions des hommes, et le pain céleste qu'il nous donne, la divine Eucharistie, vous rendra redoutable à l'enfer même.

Euphr. Ma tendre amie, vous me rappelez à moi-même, et j'oublie tous mes maux. Je ne puis retenir les transports de ma joie, quand je considère la faveur que nous fait J. C. de se donner à nous dans l'Eucharistie. O prodige d'amour ! ce Dieu, souverain Roi de la terre et des cieux, vient à nous comme un père, comme un ami, comme un époux ! O mon ame ! élance-toi vers lui.

Adel. Je voudrois toujours demeurer aux pieds des saints autels. Que mon cœur, au moins, devienne un sanctuaire orné de



toutes les vertus, et que Jésus le choisisse pour son tabernacle.

Clot. Vos sentimens m'édifient, aimables compagnes, et me comblent de joie. Vous désirez de vous unir à votre Dieu, il le désire autant que vous. Il vous appelle, il vous invite; que dis-je? il descend les mains pleines de grâces, il vous ouvre ses trésors. Mais pour en recevoir cette plénitude de biens, il y a des dispositions requises. Nous allons nous les rappeler, ainsi que les effets d'une bonne et sainte communion. L'Eucharistie étant le plus saint et le plus auguste de tous les sacremens, puisqu'il contient Dieu même, l'auteur de la sainteté; il s'ensuit que l'on doit en approcher avec une sainte frayeur, mêlée d'une douce confiance, et avec un amour respectueux et tendre. Répétez vous-mêmes, mes chères compagnes, ce qu'enseigne votre catéchisme. Ce n'est pas un livre qui ne convienne qu'aux enfans; on doit le revoir et le méditer à tout âge.

Mél. On nous a dit qu'il y avoit deux sortes de dispositions; les unes regardent l'ame et les autres le corps. Si vous le permettez, je rapporterai les dispositions de l'ame.

Euphr. Que restera-t-il donc pour Adélaïde et pour moi ? Les dispositions du corps ? Elles sont moins essentielles. Je ne veux rien enlever à ma sœur, je lui ai trop d'obligations.

Clot. Voyez un peu combien votre petite sœur est complaisante.

Mél. Cela est vrai ; j'y suis très-sensible, je l'en récompenserai un autre jour.

Adel. M.lle Clotilde est charmante, elle assaisonne d'une aimable gaîté les entretiens les plus sérieux. Allons, le plan est dressé, ma chère sœur, il faut vous mettre à l'ouvrage.

Mél. La première disposition, c'est de s'éprouver soi-même, et si l'on se sent coupable de quelque péché mortel, il faut avoir recours au sacrement de pénitence.

Christ. C'est ce que dit le grand Apôtre : « Que l'homme s'éprouve soi-même ; car » celui qui reçoit le corps du Seigneur in- » dignement, mange et boit son jugement » et sa condamnation, et se rend coupable » de la profanation du corps et du sang du » Sauveur. » Paroles terribles ! Ainsi, communier indignement, c'est fouler aux pieds le sang adorable de J. C. ; c'est déchirer sa

chair innocente; c'est le crucifier de nouveau; c'est ensevelir l'Auteur de la vie dans les ténèbres de la mort; c'est unir J. C. avec Bélial; c'est imiter la perfidie de Judas et la barbarie des Juifs. Une communion sacrilége est une espèce de déicide.

EUPHR. O Ciel! quelle horreur! quelle abomination!

ADEL. Hélas! ne me suis-je pas rendue coupable de cette horreur, de cette abomination? Vous seul le savez, ô mon Dieu! qui scrutez les cœurs et les reins!

CLOT. Afin d'éviter ce malheur, examinons-nous avec grand soin, sondons les replis les plus secrets de notre conscience, et recourons à la piscine salutaire pour nous y laver de toutes nos souillures. Qui reçoit le pain des anges, doit vivre de la vie de la grâce.

MÉL. Suffit-il donc de connoître ses péchés et de s'en accuser?

CLOT. Il faut encore examiner si ce sont des péchés d'habitude, et si l'on n'est pas dans l'occasion prochaine de les commettre, et rompre cette habitude, et fuir cette occasion dangereuse.

MÉL. Ne faut-il pas encore être exempt de l'affection au péché véniel?

Clot. L'affection au péché véniel, ma fille, ne rend pas la communion sacrilége, mais elle en arrête les fruits. Au lieu de ranimer sa ferveur, l'ame contracte un refroidissement de charité, une langueur dans le bien, une indifférence, une insensibilité pour Dieu, qui la conduisent souvent au péché mortel. Ah ! mes chères amies, combien il est nécessaire de renoncer de bon cœur à tout péché, et à toute affection au péché, avant que de s'approcher du Dieu trois fois saint !

Mél. La seconde disposition de l'ame est de recevoir l'Eucharistie avec une foi vive, une ferme espérance, une charité ardente, et avec de profonds sentimens d'humilité, d'adoration et de reconnoissance.

Christ. « Sans la foi, dit le grand Apôtre, il est impossible de plaire à Dieu. » Il faut donc, pour bien communier, croire toutes les vérités que la foi nous enseigne, et particulièrement ce qui regarde le saint sacrement de l'autel.

Clot. L'espérance doit aussi nous animer ; car en communiant, nous recevons le gage de la félicité éternelle ; nous y recevons J. C. même, qui est le bonheur et la

gloire des élus. Ouvrons-lui donc notre cœur, et lui demandons sans crainte l'effet de ses promesses. Allons à lui comme des pauvres à la source des richesses, comme des infirmes au souverain Médecin, comme des aveugles au centre des plus pures lumières.

Adel. Je m'approcherai de mon Dieu avec une sainte hardiesse. Je lui dirai : « O Jésus, mon Sauveur, mon unique » espérance, mon soutien, mon appui, » vous connoissez mes maux, vous en êtes » touché : c'est de vous que j'en attends la » délivrance. Souveraine bonté, je suis » affamée, mais vous êtes le pain de vie, » vous me rassasierez. Mon ame est desséchée par une soif ardente, mais vous êtes » la source d'eau vive, et vous me désaltérerez. Se suis accablée d'infirmités, le » péché m'a fait des blessures sans nombre; » mais vous qui êtes riche en miséricordes, » vous verserez sur mes plaies un baume » salutaire, et vous me guérirez. Une langueur mortelle s'insinue dans mon esprit » et dans mon cœur, mais vous ranimerez » ma foiblesse, et vous me donnerez une » vie toute nouvelle. »

Euphr. Je me souviendrai toujours de cette femme admirable, qui, au milieu d'une foule de peuple dont le Sauveur étoit environné, disoit en elle-même : « Si je puis » seulement toucher le bord de sa robe, je » serai guérie. » Elle ne fut pas trompée dans son espérance. O mon Sauveur ! si le simple attouchement de votre vêtement opéra de si grands prodiges, que ne dois-je pas espérer pour la guérison de mon ame, lorsque vous viendrez y reposer vous-même ? Oui, je l'espère fermement, je serai guérie de toutes mes misères.

Clot. En communiant dans les sentimens d'une tendre confiance, nous sommes assurés de toucher le cœur de Jésus-Christ et d'obtenir ses bienfaits ; nous pourrons lui dire : « O mon Sauveur ! me voici attachée à vous, qui m'en sépareroit désormais ? Non, rien ne pourra m'arracher des bras de mon divin Epoux ; ni la vie, ni la mort, ni les persécutions, ni les souffrances, ni aucunes créatures, ne me sépareront de mon Seigneur et de mon Dieu ; je le tiens dans mon cœur, je lui demeure intimement unie, je le posséderai éternellement. »

Mél. La troisième disposition, et celle qui

qui me plaît davantage, c'est la charité. Faites-nous sentir, ma petite maman, combien elle est nécessaire.

Clot. Sans elle, la Foi et l'Espérance ne servent de rien. Oui, quand nous aurions la foi des Apôtres et l'espérance des Prophètes, sans la charité, nous ne serions pas en état de recevoir celui qui est la charité même, et qui ne peut demeurer dans un cœur qu'elle n'anime point. « Quand j'aurois, dit l'Apôtre, une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai la charité, cela ne me sert de rien. — Celui qui n'aime pas, dit saint Jean, demeure dans la mort. » Or, celui qui est mort ne peut recevoir le pain de vie sans commettre un horrible sacrilége. Jésus-Christ n'invite au festin eucharistique que ses amis : « Mangez, dit-il, mes amis, et buvez. » Est-on ami de Jésus, quand on ne l'aime point ?

Mél. La charité est une vertu par laquelle nous aimons Dieu de tout notre cœur, de de tout notre esprit, de toute notre ame et de toutes nos forces. Or, dans quel temps est-il plus nécessaire d'aimer Dieu, qu'au moment où il nous témoigne tant d'amour, et se donne lui-même à nous ?

Christ. C'étoit peu qu'il fût mort, cet aimable Sauveur, qu'il fût mort sur une croix et qu'il eût répandu tout son sang pour nous racheter; il trouve le moyen, même en retournant au ciel, de rester parmi nous. O invention merveilleuse ! ô amour incompréhensible ! Jésus institue l'adorable Sacrement, où il tempère l'éclat de sa majesté, et ménage ainsi notre foiblesse; il y devient notre pain et notre breuvage, et nous anime de sa force, de sa propre vie. Ce n'est plus nous qui vivons, c'est Jésus-Christ qui vit en nous, afin que nous demeurions plus parfaitement en lui.

Adel. Nous nous devions déjà à vous, pour nous avoir rachetés: que vous rendrons-nous, Seigneur, pour vous être donné vous-même à nous ?

Clot. L'amour ne se paye que par l'amour. Que la charité de J. C. soit le modèle de la nôtre; consacrons-lui toutes les affections de nos cœurs.

Euphr. Montrez-nous, s'il vous plaît, M.[lle] Clotilde, comment la charité de J. C. dans l'Eucharistie peut être le modèle de la nôtre.

Clot. Le Sauveur vient à nous dans

l'Eucharistie avec une ardeur toute divine. Allons à lui avec transport. Il nous dit, comme l'Epouse du sacré cantique : « Venez, » ô ma bien-aimée, hâtez-vous, ma co- » lombe, venez mon épouse. » Répondons-lui comme cette amante fidèle : « Je soupire » après vous, ô le Bien-Aimé de mon ame; » je m'élance vers vous ; je ne désire que » vous. Venez, ô mon Epoux, descendez » dans mon cœur, tous les mouvemens » vous en sont consacrés. »

CHRIST. On peut lui dire aussi, avec le Roi prophète : « Seigneur, je soupire après » vous, comme le cerf altéré, que les chas- » seurs poursuivent, soupire après les eaux » des fontaines : mon ame vous attend, » comme une terre sèche attend la rosée » qui doit la rafraîchir ! Hâtez-vous, ô mon » Dieu, de venir à mon secours ; car sans » vous je languis, et mon cœur tombe en » défaillance. »

ADEL. Quand on aime un objet, on désire de le posséder. Le désir est donc la première expression de l'amour ; que faut-il encore ?

CLOT. Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, fait le sacrifice extérieur de sa grandeur et de sa gloire. Il est, je le sais, aussi grand,

aussi puissant, aussi environné de gloire que dans le ciel; mais pour ménager notre foiblesse, et nous inspirer plus de confiance, il voile sa majesté, et se cache sous les apparences du pain et du vin. Imitons ce sacrifice; offrons-lui en communiant, un amour généreux; immolons, et ces désirs empressés, et ces affections trop naturelles, qui nous portent vers les objets sensibles; rompons tous les liens du péché, et renonçons à toutes mauvaises habitudes.

Mél. Ce seroit effectivement un amour bien foible, que celui qui ne voudroit rien sacrifier. O mon Dieu, mon cœur est prêt, nommez-lui la victime que vous voulez qu'il immole.

Christ. Jésus-Christ dans l'Eucharistie se donne à nous tout entier. Il vient, avec toutes ses perfections, toutes ses grâces; offrons-lui un amour sans réserve; donnons-nous à lui sans partage; que tout soit pour Jésus, et uniquement à Jésus.

Mél. Je lui consacrerai mon esprit, pour ne penser qu'à lui seul; mon entendement, pour contempler sa beauté toute divine; ma mémoire, pour me rappeler sans cesse les merveilles de sa grâce; ma volonté,

pour lui obéir ; mon cœur, afin qu'il n'ait plus d'affection, de désirs, de sentimens et de mouvemens que pour lui ; mon corps, pour que tous mes sens soient employés à lui plaire.

CLOT. L'amour de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est un amour constant. Il y est présent tous les jours, à tous les instans, il y sera jusqu'à la consommation des siècles. Que notre amour pour lui persévère jusqu'à la mort; que, bien loin de diminuer, il augmente, qu'il s'enflamme à chaque communion.

EUPHR. Je veux que ma vie soit un acte d'amour continuel; je veux que mon dernier soupir soit un acte d'amour. C'est pour Jésus-Christ que je veux vivre et mourir.

CHRIST. Aux actes de Foi, d'Espérance et de Charité, il faut joindre des sentimens d'humilité, d'adoration et de reconnoissance. Ne suffit-il pas de considérer nos misères, nos imperfections, nos péchés, pour nous humilier et sentir profondément que nous sommes indignes de l'honneur que Jésus-Christ nous fait en venant en nous ? Comment croire qu'il est présent dans l'Eucharistie, et ne pas se prosterner aussitôt

pour lui rendre hommage ? Comment n'être pas touché, pénétré de reconnoissance ? Quoi ! un Dieu se donne à nous, et nous serions ingrats ! Un Dieu nous témoigne le plus tendre amour, et nous serions froides ? Ah ! mes chères compagnes, qu'il n'en soit pas ainsi. Soyons après la communion, tout feu, tout ardeur pour notre Bien-Aimé. Louons-le, remercions-le, demandons-lui tout ce dont nous avons besoin, et consacrons-lui tout ce que nous sommes.

Mél. Telles sont les dispositions de l'ame; mes chères sœurs nous ont promis de parler des dispositions du corps.

Adel. Nous tiendrons notre parole. La première disposition, c'est d'être à jeun, et cela par respect pour le corps de Jésus-Christ, qui doit être pris avant tout autre nourriture, à moins qu'on ne le reçoive en maladie comme Viatique. Achevez, ma petite sœur; notre tâche n'est pas longue.

Euphr. La seconde disposition du corps, c'est d'être à genoux, avoir un extérieur le plus modeste, le plus recueilli et le plus respectueux qu'il est possible. Nous devons en tout temps nous tenir en la présence de Dieu, avec toute la décence dont nous

sommes capables; mais dans le temps de la communion, notre modestie doit imiter le profond recueillement des Anges qui sont prosternés devant la victime adorable.

Clot. Cette modestie doit s'étendre à tout. Rien n'est plus déplacé, ni plus criminel que d'étaler un luxe insolent aux pieds d'un Dieu anéanti. Quelle irrévérence que de recevoir avec le faste et l'orgueil de la vanité, le Dieu trois fois saint! C'est l'insulter jusque sur le trône de son amour. Ne vous présentez donc à l'autel du Seigneur qu'avec les ornemens de la décence, de la modestie, de la simplicité. Que vos yeux, humblement baissés, ne fixent aucun objet extérieur. Que votre ferveur, votre attention, que toutes vos affections soient pour Jésus-Christ qui vient reposer dans vos ames.

Euphr. Permettez-moi, M.lle Clotilde, de vous faire part d'une réflexion que j'ai faite, en vous entendant. Que ceux-là sont donc aveugles, qui croient qu'il leur suffit de se confesser, et qui viennent froidement à la table sainte, sans former presque aucun acte, et sans se mettre en peine d'entretenir leur Sauveur après la communion! Il me

semble que ces communions-là ne doivent pas être agréables à Jésus-Christ.

Clot. Je compare ces personnes, ma douce amie, à un homme qui, étant invité par un grand roi, se rendroit au festin avec ses beaux habits, mais ne voudroit, ni lui parler, ni s'entretenir avec lui. Cet homme sauroit-il apprécier l'amitié de son maître ?..... Feroit-il cas de ses faveurs ?.... L'ame, au contraire, qui témoigne son amour à J. C. par les prières ferventes et les affections vives et tendres, lui plaît singulièrement, et reçoit toutes les grâces que le sacrement confère. Il nous reste maintenant à parler des effets de la communion. Mais si vous le trouvez bon, M.lle Christine, nous remettrons cet entretien à demain, parce que M.lle Mélanie doit aller trouver son confesseur et commencer sa confession générale.

Christ. Quand il vous plaira, excellente amie, nous sommes à vos ordres.

Adel. Euphrasie et moi nous suivrons Mélanie. Notre confession avance, peut-être finirons-nous bientôt.

Clot. Partons ensemble, mes chères

compagnes, pour nous rendre à l'église. Pendant que vous vous confesserez, nous ferons, Christine et moi, notre visite au St-Sacrement.

XVIII.e ENTRETIEN.

Sur les effets de la Communion.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, MÉLANIE, EUPHRASIE.

Mélanie *à Clotilde :* Ah ! que je suis contente, ma petite maman; je finis ce soir ma confession ! mes sœurs sont plus avancées, elles ont terminé hier; mais beaucoup plus coupables qu'elles, ne suis-je pas trop heureuse de pouvoir communier le même jour ?

Clot. Il est vrai, ma tendre enfant, vous m'annoncez une bien agréable nouvelle. Que je serai contente, lorsque je vous verrai entourer l'autel de l'Agneau sans tache ! Nous allons vous rappeler les merveilles que l'Eucharistie opérera dans vos

ames; mademoiselle Christine expliquera le premier effet, M.[lle] Adelaïde le second, M.[lle] Euphrasie le troisième, et vous, ma fille, le quatrième.

CHRIST. Le premier effet de l'Eucharistie est de nous unir et de nous incorporer à Jésus-Christ, non-seulement par la foi et la charité, mais aussi par la présence réelle de sa chair sacrée et de son précieux sang : quand nous croyons toutes les vérités de la foi, et que nous aimons Dieu et le prochain, nous avons déjà contracté avec Dieu une union bien précieuse; mais cette union devient plus étroite et plus intime, quand nous possédons Jésus-Christ par la sainte communion.

CLOT. C'est alors, pour ainsi dire, qu'il nous transforme en lui, et qu'il nous fait devenir une même chose avec lui. « Notre ame se perd en lui, dit saint Thomas, comme une goutte d'eau se perd et se confond dans un grand vase plein de vin où on la jette; » c'est pourquoi saint Laurent Justinien appelle la communion, le mariage spirituel de l'ame avec Jésus-Christ : c'est en effet dans ce divin mystère que le céleste Epoux, comme un amant plein de tendresse,

s'unit à son Epouse d'une manière ineffable ; qu'il contracte avec elle la plus étroite de toutes les alliances; qu'il ajoute sans cesse de nouveaux traits à sa beauté ; qu'il la fait reposer sur son cœur, et la contemple avec complaisance.

Mél. « Celui qui mange ma chair, dit Jésus-Christ, et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. » Je comprends maintenant le sens de ces paroles, elles expriment le premier effet de l'Eucharistie.

Adel. Le second, c'est de conserver en nous la vie spirituelle de la grâce.

Clot. « Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant et que je vis par mon Père, ainsi, dit le Sauveur, celui qui me mange vivra par moi. » Ah ! mes chères compagnes, comprenez-vous le sens de ces paroles ? vivre de la vie de Jésus-Christ, qui est la vie de Dieu même ! Quel bonheur, et il ne tient qu'à nous de l'obtenir, ce bonheur ineffable, et Jésus-Christ nous l'offre, et il nous menace si nous le méprisons ! « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Adel. Est-il possible qu'il y ait des per-

sonnes qui s'éloignent de l'Eucharistie, et qui aiment mieux demeurer dans les ombres de la mort, que de venir puiser à la source des grâces une vie toute nouvelle ?

Clot. Aussi les plaies que le péché leur a faites deviennent chaque jour plus dangereuses, et leur causent enfin une langueur mortelle. Mes chères amies, notre ame est sujette à beaucoup d'infirmités ; ne sont-ce pas autant de maladies que nos habitudes vicieuses ? Elles ruinent peu à peu et détruisent en nous la vie spirituelle ; mais quand nous nous approchons de l'Eucharistie, notre ame prend une nouvelle vigueur ; c'est la nourriture des Anges ; c'est le pain des forts : c'est dans l'Eucharistie que les Saints puisoient cette force surnaturelle qui les rendoit victorieux de l'enfer et du monde : recevons-la, et nous serons fermes au milieu des orages, et notre ame vivra toujours ; car, comment tomber quand le Tout-Puissant est avec nous ? Comment mourir quand on possède celui qui est la vie même ? On voit encore que les personnes qui communient le plus souvent, sont aussi les plus vertueuses et les plus ferventes : on les voit mépriser davantage le monde et

tous les objets sensibles : elles se haïssent elles-mêmes, et ne brûlent que de l'amour de leur Bien-Aimé.

Euphr. Le troisième effet, c'est d'affoiblir la concupiscence et de modérer la violence de nos passions.

Clot. Nous aurons toujours des passions à combattre, et la concupiscence qui naît avec nous, ne meurt entièrement qu'avec nous. La vie chrétienne est un combat, un martyre continuel; les passions, le monde, et le démon nous persécutent sans cesse : pour diminuer la violence de leurs efforts, nourrissons-nous du pain céleste, c'est le conseil que nous donnent tous les saints Pères et tous les maîtres de la vie spirituelle.

Euphr. Ne peut-on pas comparer l'ame tourmentée par ses passions à une mer orageuse, agitée par la tempête ? Jésus-Christ y vient, le souffle impétueux de la concupiscence s'apaise; il parle, les flots tumultueux des passions tombent, et il se fait un grand calme.

Clot. Oui, ma douce amie, et cette comparaison est aussi exacte qu'elle est ingénieuse. Une personne qui communie voit son penchant au mal se changer en

une douce inclination vers la vertu : ses passions même servent au triomphe de la grâce : plus elle avoit d'ardeur pour le monde, plus elle est fervente dans le service de Dieu. A l'amour du plaisir succède l'amour de la pénitence et de la croix. Plus son cœur étoit tendre, plus elle est susceptible des impressions du saint amour. Elle ne sait plus que former de célestes désirs; les expressions de l'amour divin sont sur ses lèvres : Dieu seul est l'objet de ses tendresses. Admirable métamorphose ! C'est à vous seul, Seigneur, qu'il appartient d'opérer ces prodiges !

CHRIST. Grâces à Dieu, on en voit encore des exemples. Un homme dans sa colère paroissoit un tigre en fureur; cet homme communie, et c'est un agneau doux et innocent. Un autre se livroit aux plus honteuses débauches; il communie, c'est un modèle de mortification et de pénitence. Cette jeune personne idolâtroit son propre corps, elle le nourrissoit avec délicatesse, le paroit avec soin et vanité; elle communie, et c'est une chaste colombe qui ne trouve plus sa sûreté que dans les trous de la pierre, c'est-à-dire, dans les

plaies du Sauveur. La simplicité fait sa parure, la pureté ses délices, la prière son occupation la plus chère, et la possession de Dieu est son unique trésor. Enfin, plus modérées, les passions et la concupiscence ne servent que d'exercice à sa vertu.

MÉL. Le quatrième et dernier effet de l'Eucharistie, c'est de nous donner le gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse.

CLOT. Jésus-Christ n'auroit pas été satisfait en ne nous donnant qu'une vie passagère. Il vit pour ne jamais mourir; il veut que notre destinée soit semblable à la sienne. Son corps sacré que nous recevons, est le gage de cette promesse. C'est jurer par lui-même, et il ne peut, tout Dieu qu'il est, faire un serment plus authentique ni plus solennel.

MÉL. Quel gage plus assuré de l'amour, que de se donner soi-même à l'objet qu'on aime! O mon Sauveur! comment pourrions-nous encore douter de vos promesses!

CHRIST. Jésus-Christ ne se contente pas de se donner à nous, lorsqu'il repose dans nos cœurs par la communion; il nous fait goûter une joie ineffable qui est comme un

avant - goût des plaisirs célestes et du torrent des délices, dont les bienheureux sont inondés dans le séjour de l'éternelle paix. Ainsi l'ame fidèle peut dire avec vérité: « Je possède le Dieu du ciel et de la terre, celui qui fait la félicité des anges et des saints dans le paradis! O merveille d'amour! je participe à la gloire et au bonheur des élus : je suis toute à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est tout à moi. »

CLOT. Il semble dire : « O ma bien-aimée » que j'ai rachetée de mon sang, je te des- » tine dans mon royaume un bonheur » éternel. Reçois-en les prémices; pourrois- » tu en douter ? Te refuserois-je mon pa- » radis, quand je te donne mon corps, » mon sang, ma divinité, et tout ce que » je suis ? Porte vers le ciel tes regards et » tes vœux. Que le temps qui te reste à » vivre, soit employé uniquement à mériter » le bonheur dont tu reçois aujourd'hui le » gage inviolable. »

CHRIST. O charité immense de mon Dieu! Saint Bernard avoit bien raison de dire que l'Eucharistie étoit l'amour des amours, et la douceur des douceurs: je suis ravie quand je pense que je recevrai cet adorable sacre-

ment ! L'excès de vos bontés, ô mon Sauveur, est au dessus de mes expressions : je ne puis qu'admirer en silence les prodiges de votre miséricorde envers votre pauvre servante.

Adel. Tout ce que vous nous avez dit, M.lle, excite dans mon cœur un ardent désir de communier. Je voudrois déjà qu'il me fût permis de communier tous les jours. O quel bonheur ! il est incomparable !

Mél. Peut-être, ma chère sœur, cette faveur vous sera-t-elle bientôt accordée. Au moins espérons-nous toutes avoir demain ce bonheur. Vous m'avez dit qu'il vous auroit été possible de le faire aujourd'hui; mais vous avez préféré de m'attendre, ainsi que ma petite sœur Euphrasie : j'en suis bien reconnoissante.

Adel. Il est vrai, ma chère sœur, j'ai demandé de différer ma communion jusqu'à la vôtre ; mais je ne savois pas que ce seroit pour demain.

Mél. Je vois, tendre Adelaïde, toutes les obligations que je contracte avec vous. Pour ne point différer votre communion, on avance sans doute la mienne, et voilà comme je vous suis toujours redevable.

EUPHR. C'est sans doute, pour la même raison qu'on m'a fait espérer le bonheur de communier demain. O quelle joie ! je suis au comble de mes vœux.

ADEL. Non, mes chères amies, non, vous ne m'avez, à cet égard, aucune obligation ; mais vous me procurez une double satisfaction !

CLOT. M.lle Christine et moi, nous nous unirons à vous, mes aimables compagnes. O quelle vive alégresse s'empare de mon cœur ! Je ne cesserai de prier pour vous. Allons ensemble nous préparer à cette grande action.

MÉL. Si vous vouliez nous promettre un petit mot d'édification après notre confession, nous irions ce soir un instant chez vous.

CLOT. Volontiers, ma douce amie ; nous nous entretiendrons demain sur la fréquente communion. Nous ne pouvons choisir un sujet plus analogue à vos dispositions actuelles.

XIX.e ENTRETIEN.

Sur la fréquente Communion.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, MÉLANIE, EUPHRASIE, CANDIDE.

CANDIDE. Depuis ce matin je garde le silence, j'étois en extase de ce que j'ai vu : mais enfin, M.lles, permettez-moi de vous exprimer ma joie. Ah ! quel beau jour ! jamais je n'ai été si contente !

CLOT. Parle, Candide, parle, c'est pour toi, comme pour nous, un jour de triomphe.

CAND. J'entrai ce matin dans l'église ; je vis ma chère enfant et ses compagnes entourer le balustre ; c'étoient des anges aux pieds du sanctuaire. Hé ! mon Dieu, disois-je, comme ces demoiselles sont diligentes ; elles ont quelques grands desseins. Je me plaçai derrière pour voir ce qui arriveroit, et ce dont je me doutois bien.

CLOT. Cela n'étoit pas difficile à deviner.

CAND. Oh ! non, ma curiosité fut bientôt

l'an ! quelles doivent être sa foiblesse et sa langueur !

CLOT. C'est faire injure à Jésus-Christ, c'est affliger son amour que de communier rarement. Voyez avec quel empressement il nous appelle. « Levez - vous, ô ma bien-aimée, hâtez-vous mon épouse : sortez du Liban; venez, vous serez couronnée. » Quand il appelle son amante, il la presse, il la sollicite, il ne lui laisse aucun repos jusqu'à ce qu'elle soit venue; mais repose-t-elle sur son cœur ? il ne veut pas qu'on trouble sa paix : « Prenez garde, filles de Jérusalem, de réveiller celle que j'aime; ne l'appelez point jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même. »

EUPHR. O grand Dieu, est-il possible que vous nous témoigniez tant d'empressement, tant d'ardeurs, et que vous ne trouviez en nous que froideurs et qu'indifférence!

CLOT. « Je suis venu, dit-il, pour allumer le feu sur la terre; et que veux-je autre chose, sinon qu'il s'allume ? » Quel est ce feu, mes chères amies ? C'est celui de la charité. Jésus-Christ veut que nous l'aimions comme il nous a aimés lui-même : est-ce l'aimer, dites-moi, est-ce l'aimer, ce Dieu infiniment

infiniment aimable, que de négliger le sacrement de son amour?

Mél. Moins on communie, plus l'on est froid et tiède. Plus on communie, plus on a de ferveur dans le service de Dieu. O Jésus, nous presser de vous aimer, c'est donc nous solliciter de communier souvent. On ne vous reçoit que pour apprendre à vous aimer, et pour vous aimer tous les jours davantage!

Adel. Jésus ne trouvera jamais que nous venions trop souvent lui demander le pain que son amour nous prépare. Plus nous en sommes affamés, plus il est satisfait. Allons donc, mes chères sœurs, allons souvent vers le céleste Epoux. Souffrirons-nous qu'il nous appelle en vain? Dès que nous entendrons sa voix, volons à l'autel: prosternons-nous aux pieds de ses tabernacles, et que le sacrement de son amour soit notre trésor et nos délices.

Christ. Vous êtes persuadées maintenant, que Jésus-Christ désire que vous vous approchiez souvent de la sainte table: toujours d'accord avec son divin Epoux, l'Eglise vous y exhorte aussi. Elle avoit la consolation de voir, dans les premiers siècles, les fidèles communier toutes les fois qu'ils assistoient

aux saints mystères ; et si elle ne l'exige pas aujourd'hui, c'est la dureté de notre cœur qui en est cause. Au reste, son intention est toujours la même, et elle souhaite que la communion puisse être aussi fréquente qu'elle l'étoit dans les premiers siècles.

Euphr. Qu'ils sont aveugles, ceux qui croient avoir satisfait à tout, en communiant à Pâques ! L'Eglise, disent-ils, n'y oblige que dans ce temps-là.

Christ. C'est parce qu'elle voyoit ses enfans prêts à déserter la table du Seigneur, qu'elle a fait le précepte de communier au moins à Pâques ; mais quand elle dit : Vous communierez au moins à Pâques, c'est bien dire, qu'elle désire que l'on communie plus souvent.

Mél. L'Eglise n'appelle-t-elle pas la sainte Eucharistie notre pain quotidien ?

Christ. Oui, c'est ainsi que saint Augustin, saint Ambroise et saint Jérôme, expliquent ces paroles de l'Oraison dominicale : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. — Si l'Eucharistie est le pain de chaque jour, pourquoi, dit saint Augustin, attendez-vous à le prendre au bout de l'année ? Pourquoi ne pas prendre tous

les jours ce qui peut tous les jours vous être utile ? » Je ne sais pas ce que l'on peut opposer à des autorités aussi respectables, surtout lorsqu'on entend l'Eglise, assemblée dans le dernier Concile, déclarer ouvertement qu'elle voudroit que ses enfans imitassent la ferveur de leurs pères, et qu'ils reçussent tous les jours le pain, qui est la source de la vie. « Communiez souvent,
» dit à Philotée saint François de Sales, et
» ne vous laissez point effrayer, ni par le
» respect humain, ni par les railleries du
» monde. Si les mondains vous demandent
» pourquoi vous communiez si fréquem-
» ment, dites-leur que c'est pour apprendre
» à le bien faire, parce qu'on ne fait guère
» bien une action qu'on fait rarement. Dites-
» leur que vous communiez pour sortir de
» vos vices ; si vous êtes pécheresse péni-
» tente, pour persévérer dans le bien ; si
» vous êtes juste, pour vous fortifier ; si vous
» êtes foible, pour conserver votre vigueur ;
» si vous êtes forte, pour vous éclairer ; si
» vous êtes dans les ténèbres, pour vous
» embraser de l'amour divin ; si vous êtes
» tiède enfin pour trouver le remède à tous
» vos maux, et un secours divin dans tous
» vos besoins. »

Euphr. Tels étoient les sentimens de tous les saints ; et des chrétiens sont assez ingrats pour ne pas vouloir se rendre. O dureté inconcevable !

Christ. « Rien, dit sainte Thérèse, rien n'est plus insupportable à l'amour, que d'être éloigné de ce qu'on aime. » Aussi cette ame séraphique communioit tous les jours.

Mél. J'ai lu dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle tomboit malade les jours qu'elle ne pouvoit pas communier.

Christ. L'Eglise, en rapportant et approuvant ces actions des saints, nous fait voir combien elle désire que nous les imitions.

Euphr. Les saints aimoient beaucoup le Seigneur ; si nous l'aimions comme eux, nous communierions aussi souvent qu'ils communioient.

Adel. Si nous sommes insensibles aux invitations de Jésus-Christ et de l'Eglise, ah ! du moins, ne le soyons point à notre propre intérêt : nous ne pouvons en disconvenir ; il nous faut un soutien puissant qui conserve notre vie contre les ennemis qui nous attaquent ; un guide, qui nous conduise sûrement parmi les ombres er les ténèbres de la vie présente ; un ami tendre et fidèle,

qui essuie nos larmes, et qui, dépositaire de nos peines, en soit le consolateur.

Euphr. O divine Eucharistie! c'est en vous que l'on trouve tout cela.

Adel. Je vois dans l'Eucharistie, un Père plein d'amour, qui nous donne la vie, qui nous nourrit de sa propre chair, qui nous investit de sa grâce, et nous prépare un héritage éternel. Je vois sur l'autel, un Roi fort et puissant, le Dieu des armées qui nous présente des armes toujours victorieuses, et nous inspire son courage : il déploie son bras à qui rien ne résiste; nos ennemis sont vaincus; ils prennent la fuite, et nous triomphons. Le péché dégrade notre raison, et la couvre de ténèbres. Au milieu de cette obscurité, Jésus dans l'Eucharistie est pour nous un flambeau, qui les dissipe ces ténèbres épaisses, et qui fait briller la lumière. Approchons-nous de lui avec un cœur bien disposé, et nous marcherons fermement dans les voies du salut. C'est un Maître qui nous instruit, qui nous éclaire, et nous enseigne toute justice.

Mél. C'est un Médecin charitable, qui panse nos plaies, qui guérit nos blessures, qui ranime nos langueurs, et efface

en nous jusqu'à l'ombre même du péché.

Adel. C'est un Epoux plein de tendresse, qui rend ses épouses participantes de toutes ses richesses, et leur communique sa divinité même.

Christ. Le monde souffre avec ennui les malheureux; il suffit d'être dans l'adversité, pour en être rebuté. Que mon Jésus est différent des hommes ! Plus nous sommes affligés, plus il nous reçoit. Les infortunés ont des droits incontestables sur son cœur. Il les appelle, il les invite : « Venez à moi, ô vous qui êtes dans la peine et dans l'affliction; venez à moi, et je vous soulagerai. » O bonté tendre ! ô miséricorde infinie ! languissons-nous sous le poids des misères spirituelles ou temporelles ? allons à Jésus, faisons-lui le détail de nos peines, et en venant dans notre ame, il y fera descendre la consolation et la paix. Tous les hommes nous abandonnent-ils ? courons à Jésus, jamais il ne nous abandonnera.

Euphr. Les biens que nous recevons de Jésus dans l'Eucharistie sont immenses : on ne finiroit pas, si on les considéroit tous. Je voudrois cependant que ma petite sœur nous présentât encore Jésus-Christ comme modèle dans l'Eucharistie.

ADEL. Remarquons son humilité ; il s'abaisse et se cache sous de foibles espèces. Sa pureté; les purs esprits l'accompagnent et l'adorent sans cesse. Son esprit de sacrifice; il est toujours en état de victime. Sa patience; il souffre sans se plaindre de tant de tiédeurs, de tant de profanations, et s'impose un silence rigoureux qu'il gardera jusqu'à la consommation des siècles.

MÉL. O mon Sauveur ! sur le trône de votre amour, vous êtes la source, le centre et le modèle de toutes les vertus !

ADEL. Il est évident que le plus grand tort que nous puissions nous faire à nous-mêmes, c'est de nous éloigner de l'Eucharistie, puisqu'elle est instituée par Jésus-Christ pour être, et la force, et la vie de notre ame; mais c'est vous, mademoiselle Clotilde, qui devez nous faire voir combien cette privation nous est funeste.

CLOT. Une ame qui s'éloigne volontairement de la table sainte, est une enfant dénaturée, qui ne veut point habiter dans la maison de son père; qui rejette les dons qu'il lui offre, et méprise l'héritage qu'il lui prépare. C'est une brebis qui fuit son pasteur, et s'égare loin de lui dans les routes

de l'iniquité. C'est un sujet qui se révolte contre son roi, refuse de combattre sous ses enseignes, et passe du côté de ses ennemis. C'est un disciple opiniâtre qui dédaigne les leçons du plus aimable des maîtres. C'est une insensée qui fuit la lumière, et se cache dans les ténèbres du péché. C'est une malade qui ne veut pas guérir de ses blessures.

CHRIST. Les déserteurs de la table sainte, méritent-ils le nom de chrétiens ? Ne sont-ce pas des lâches et des apostats ? Comment croire que l'Eucharistie renferme tous les biens, et ne pas s'empresser de la recevoir ?

EUPHR. Ils sont injustes envers Jésus-Christ; rebelles à l'Eglise, et cruels envers eux-mêmes.

CLOT. Assurément, ils n'aiment pas Jésus-Christ. Un cœur blessé d'amour, ne s'élance-t-il pas incessamment vers l'objet qu'il adore ? Se donne-t-il du repos jusqu'à ce qu'il y soit uni ? Il ne le quitte qu'avec regret, et toujours dans l'espérance de revenir bientôt jouir encore de sa vue et de ses entretiens. On ne désire, ni de voir, ni d'entendre une personne qu'on n'aime point; sa présence fatigue, ses entretiens importunent, on la fuit avec soin, et l'on se rencontre avec elle

le plus rarement qu'il est possible. O douleur ! ô honte ! Jésus est tout à nous, et on ne veut pas être un seul instant avec lui ! Jésus nous appelle ; il nous tend les bras, et l'on s'en éloigne ! Il nous offre ses dons, et on les méprise, on les dédaigne. Ingrats ! aurez-vous encore l'audace de soutenir que vous l'aimez ? Vous l'aimez, vous qui le fuyez ? Hé ! depuis quand l'éloignement et le dédain sont-ils les signes de l'amour ?

Mél. Quand on voit les hommes faire tant de cas de la visite d'un grand de la terre, s'empresser de le bien recevoir, et refuser avec mépris les visites du Roi des rois, on ne peut ne pas s'écrier : O hommes ! est-ce ainsi que vous aimez votre Dieu ? O Dieu de charité ! est-ce ainsi que vos créatures vous aiment ? O dureté du cœur des hommes ! ô patience, ô amour infini de mon Dieu !

Clot. Vous avez très-bien remarqué, ma chère Euphrasie, que ceux qui refusent de communier souvent, sont rebelles à l'Eglise, et que c'est se révolter contre Jésus-Christ même. Ne dit-il pas à ses Apôtres, et par conséquent à leurs successeurs après eux : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui » qui vous méprise me méprise. » Il est

bien étrange qu'on exécute de point en point les ordonnances des magistrats et des gouverneurs qui commandent au nom du roi, et qu'on méprise ouvertement les avis salutaires de l'Eglise qui tient à notre égard la place de Dieu, et qu'il a établie pour nous conduire dans la voie du salut.

ADEL. Allons, mes chères sœurs, prenons courage; écoutons la voix de l'Eglise notre mère; suivons ses intentions, et recevons fréquemment le pain des Anges.

CLOT. Vous avez dit, et je répète, que ceux qui communient rarement sont cruels envers eux-mêmes. Voudroient-ils laisser périr de faim et de misère un être qu'ils auroient élevé dans leur maison? Et ils refusent à leur ame le pain qui doit la soutenir et la faire vivre éternellement.

EUPHR. Cette conduite est inconcevable, et cependant qu'elle est ordinaire! O que les hommes sont aveugles!

ADEL. Ils oublient les besoins de leur ame, s'empressent de satisfaire à toutes les nécessités du corps. Ils travaillent, et ils se fatiguent, font de grands voyages pour se procurer les commodités de la vie, et ils ne veulent pas faire un pas pour procurer

à leur ame le plus précieux de tous les biens! Ah! pauvre ame, qui as coûté tout le sang d'un Dieu, que l'on connoît peu ton prix et ta dignité! que l'on est insensible à tes intérêts, puisqu'on te préfère un plaisir honteux, une satisfaction d'un moment!

CHRIST. Rien n'est plus ordinaire que d'entendre dire : Je voudrois bien communier plus souvent; mais le moyen d'y parvenir, étant chargé d'affaires, accablé de visites, et occupé de tous les embarras du ménage. Ceux ou celles qui parlent ainsi, ne laissent pas de trouver du temps pour des promenades, pour des visites, pour des repas, des spectacles et des toilettes interminables. S'agit-il d'un intérêt temporel, on passe volontiers les jours et les nuits. En un mot, on trouve assez de temps pour se damner, et l'on n'en trouve pas pour se sauver!

CLOT. Qu'ils tremblent, et soient saisis de frayeur, ces lâches chrétiens. « Un homme, dit Jésus-Christ, fait un festin auquel il invite plusieurs personnes. Les conviés s'excusent d'y venir, et allèguent différens prétextes : irrité, le maître du festin assure qu'aucun d'eux ne goûtera de

son souper. » Que signifie cette parabole ? Elle nous enseigne, que ceux qui, pendant leur vie, n'auront pas voulu venir au banquet eucharistique, ne participeront jamais au festin splendide des noces éternelles. Paroles terribles ! qui peut les entendre sans être glacé d'effroi ! Ah ! mes chères compagnes, ne soyons pas si cruelles envers notre ame, ne la perdons pas pour le temps et pour l'éternité.

Adel. Saint François de Sales dit : « Si » vous avez beaucoup d'affaires, communiez, afin de les faire d'une manière plus » agréable à Dieu. Si vous êtes libres, » courez à la communion, et que cette action » sainte soit votre occupation la plus chère. » Je suivrai son conseil ; mon premier soin sera de me disposer à recevoir souvent la sainte Eucharistie.

Clot. Vous le savez aussi, mes chères amies, l'essentiel est de communier dignement. Que toute votre vie soit donc une préparation continuelle à la communion. Que chaque communion soit une préparation à celle qui doit suivre. Que toutes les fois que vous communierez, votre ame croisse en humilité, en charité, en pureté,

MÉLAN. Ah ! jamais je n'oublierai des maximes si sages : ce sont celles de tous les Saints. Je prendrai bien garde de communier toujours sans devenir meilleure.

EUPHR. Je tâcherai de rompre avec la nature, et de briser tous mes liens. Je quitterai tout, s'il le faut, pour l'amour d'un Dieu qui a tout fait et tout quitté pour nous.

CLOT. Persévérez, mes chères compagnes ; la couronne n'est promise qu'à la persévérance.

CAND. Recevez mes remercîmens, mes aimables demoiselles ; je suis toute en extase, mon ravissement me coupe la parole.

CLOT. Nous te remercions, Candide, de ton silence ; tu as fait un grand sacrifice ; nous t'en savons beaucoup de gré.

CAND. M.lle Clotilde se moque toujours de moi ; mais le profit de ses entretiens me reste, voilà tout ce que je veux ; c'est mon trésor.

EUPHR. Vous aviez, ma petite mère, les plus vives inquiétudes sur la santé de maman ; afin de vous prouver qu'elle se porte mieux, cette bonne maman a formé le projet de nous conduire demain toutes au Calvaire, et de rendre grâces à Dieu de ma con-

XX.e ENTRETIEN.

Retour imprévu de Monsieur d'Arondel, ses emportemens contre son épouse et contre sa fille.

CLOTILDE, MÉLANIE, CANDIDE.

MÉLANIE. Voilà Candide, son retour me saisit, un tremblement involontaire m'agite.

CLOT. Nous t'attendons, Candide, avec impatience, pour savoir le succès de ton ambassade.

CAND. Ah! Mademoiselle Clotilde, je ne suis pas encore revenue de ma frayeur! je viens d'essuyer un terrible orage, j'en suis encore toute saisie. Oh que la colère est un vilain péché!

CLOT. Tu m'inquiètes, Candide; hâte-toi, je te prie, d'expliquer ce mystère?

MÉL. (*seule.*) Mon père seroit-il arrivé?

CAND. Je ne sais par quel bout m'y prendre. J'ai encore un battement de cœur qui m'étouffe. Ah! que M.lle Mélanie va avoir

de peines! la pauvre enfant, elle me fait pitié. Je viens de chez Madame d'Arondel... Hélas! j'en pleure encore!...

Mél. (*seule.*) Oui, mon cœur me le dit, mes soupçons ne sont que trop fondés.

Clot. Tu me mets à la torture, Candide; finis donc tes condoléances.

Cand. Vous allez tout à l'heure pleurer aussi comme moi.... A peine avois-je mis le pied dans la maison.... O mon Dieu, M.lle Mélanie!.... Voilà... je n'ose achever.... Monsieur d'Arondel qui arrive en poste!

Mél. O Ciel! je n'y tiens plus....

Clot. Souvenez-vous, ma chère amie, que vous possédez dans votre ame le Dieu de force. Voilà le temps d'accomplir vos promesses.

Mél. Grand Dieu! soutenez-moi, faites vous-même en moi ce que vous me demandez! Voilà l'instant de m'aguerrir : c'est pourquoi, Candide, je te prie de ne me rien laisser ignorer de tout ce que tu as vu et entendu.

Cand. Je vais dire de mon mieux. Quand Monsieur votre père entra, je manquai de me trouver mal; j'étois dans un embarras terrible, j'avois envie de m'enfuir bien vite.

» disgrâce, elle aura tout le temps de s'en
» repentir. »

CLOT. Pauvre Candide, que devins-tu?

CAND. Ah! M.lle Clotilde, je lui dis toute tremblante : « Monsieur, je vous donne ma
» parole que ce soir vous reverrez votre
» chère fille. Je m'en charge, comptez sur
» moi. » Je me retirai aussitôt, en faisant une profonde révérence. Je n'osai pas seulement dire un pauvre petit mot à Madame d'Arondel, et je revins près de vous, le cœur navré et les larmes aux yeux pour vous raconter cette triste aventure.

MÉL. Je te remercie, Candide. Prie Dieu, qu'il me donne la force de supporter une persécution si cruelle. Mais hélas! comment paroîtrai-je devant mon père? Faut-il, ô mon Dieu! que je résiste à celui que vous m'avez donné pour père? Seigneur, soyez ma force, n'abandonnez pas votre humble servante.

CLOT. Mélanie, ma chère Mélanie, ne craignez point. Dieu ne peut vous abandonner. Dites à M. votre père, que vous lui obéirez toujours dans ce qui sera conforme à la loi de Dieu; que vous voulez répondre à la grâce, qui vous attire dans la voie du

salut;

salut ; que vous craignez moins tous les maux du monde, que ceux de l'éternité; et que vous vous estimez heureuse, si, au prix de la plus dure pénitence, vous pouvez acheter le ciel, séjour éternel de la paix et du vrai bonheur.

Mél. Le calme renaît dans mon cœur. Une douce confiance m'anime. O mon Dieu, que vos miséricordes sont ineffables! Comme vous secourez l'ame qui espère en vous! J'ose cependant vous prier, mon excellente amie, de m'accompagner chez mon père. Votre présence me soutiendra.

Clot. Je suis prête à tout pour vous obliger. Candide, tu diras à ta chère enfant, que M.lle Mélanie et moi, ne pourrons aller demain avec nos compagnes; que M. d'Arondel est arrivé; que même je serai trois jours sans me rendre aux conférences: il me faut bien cet temps pour arranger les affaires de ma douce amie. Je n'ai pas besoin de te prévenir, Candide, de garder sur tout le reste un profond silence. Allons, chère Mélanie, partons sans différer. Un plus long retard ne feroit qu'accroître un mal déjà trop considérable.

Cand. Je serai fidèle, mademoiselle Clo-

tilde, à tout ce que vous me prescrivez. Je vous souhaite, Mesdemoiselles, bonne réussite, et meilleure réception que celle que j'ai eue. Je vais bien prier le bon Dieu, pour qu'il donne à mademoiselle Mélanie le courage nécessaire.

XXI.e ENTRETIEN.

Mélanie déclare sa vocation à son père.

CLOTILDE, MÉLANIE, M. ET M.me D'ARONDEL.

CLOTILDE (*à M. d'Arondel.*) Monsieur, voici M.lle votre fille qui vient vous présenter ses respects, et se réjouir de votre heureux retour.

MÉL. (*courant pour embrasser son père.*) Recevez, papa, les témoignages de ma joie, et permettez à votre fille de vous assurer de son tendre et respectueux amour.

M. D'AR. (*repoussant sa fille.*) Retirez-vous, ingrate; je ne vous connois plus.

Mad. D'AR. Ah! mon ami, vous déchirez mes entrailles, vous rebutez ma chère enfant.

Mél. (*se jetant aux pieds de son père.*) Papa, qu'ai-je fait pour mériter votre haine ? je suis à vos genoux, prête à vous demander mille pardons, et à réparer mes torts, quand vous aurez eu la bonté de me les faire connoître.

M. d'Ar. Perfide ! enfant dénaturée ! Quoi ! vous parlez le langage de la tendresse, vous, dont les révoltes outragent votre père !

Mél. Donnez-moi vos ordres, et s'ils ne contrarient point les desseins de Dieu, je cours, je vole pour les exécuter.

M. d'Ar. Quelle duplicité ! quelle noirceur ! Fuyez, que je n'aperçoive plus celle qui..... (*Mélanie veut s'éloigner, son père la retient.*) Ah ! plutôt, demeurez ressentez ici tout le poids de ma juste indignation.

Mél. Me voici, traitez-moi comme il vous plaira.

M. d'Ar. Cruelle ! tu parois tranquille, et le sang me bouillonne dans les veines, et la fureur me transporte ; non, je ne suis plus le maître de moi-même. Plus mon amour étoit tendre, plus ma haine pour toi est implacable. Je n'écoute plus la nature : j'oublie que tu es mon enfant, et je ne vois

en toi qu'une ennemie, qui ressentira toute l'étendue de ma vengeance.

Mad. d'Ar. (*seule.*) Ah ! mon ami, quel langage ! Est-ce celui d'un père ?

Mél. Mon père, mon père, dites-moi, de grâce, en quoi je vous ai offensé.

M. d'Ar. L'ignores-tu, perfide ? Ignores-tu mes intentions ? N'ai-je pas eu la bonté de t'en instruire ? Quand je m'occupe de ton bonheur, quand je t'assure une fortune, qui feroit ta gloire et celle de ta famille, tu dédaignes mes soins, ma bonté, ma tendresse ; audacieuse, tu refuses d'obéir à ton père ! Non, je ne souffrirai pas que l'on m'insulte, que l'on m'outrage : Tu céderas, insolente Mélanie, ou je te punirai dans toute l'effusion de ma fureur.

Mél. Si c'est là mon offense, je l'avoue, mon père, je suis coupable; mais je l'ai déclaré à maman, et je vous le déclare aussi, jamais je ne prendrai un parti pour lequel je me sens une répugnance insurmontable. Il est un Dieu puissant, arbitre souverain de la terre et des cieux, seul maître de nos cœurs et de nos volontés. Ce Dieu, qui est mon premier père, demande mon cœur, et ne peut souffrir de partage, je le lui con-

sacre tout entier ; jamais je ne changerai de sentiment.

M. d'Ar. Peut-on porter plus loin le fanatisme et la fureur? Voilà le fruit de ces réformes outrées, que je vois et que je déteste, comme les dévotes qui les inspirent. C'est la suite des entretiens qu'elle a eus avec...... (*à Clotilde.*) C'est vous, Mademoiselle, qui l'avez sifflée; applaudissez à votre élève, elle suit on ne peut mieux vos principes. Mais puisque vous êtes témoin de ses révoltes, vous le serez aussi de ma vengeance. O Ciel! quel bouleversement! quelle horreur! Falloit-il laisser ma maison sous la conduite d'une femme qui n'a pu conserver le bon ordre, et qui ne sait pas soutenir ses droits!

Mél. N'accusez personne, mon père, je suis la seule coupable.

M. d'Ar. Et c'est sur toi seule que tombera le poids de ma colère, ou tu prendras l'époux que je te destine, ou, privée de ta liberté, tu passeras loin de moi des jours malheureux. Tu maudiras l'instant fatal où tu encourus ma disgrâce. Ma vengeance inépuisable inventera de nouvelles gênes pour te tourmenter, et ma juste fureur te poursuivra jusqu'au tombeau.

respect, soumission; mais je dois encore plus à Dieu. Il a parlé, ses desseins contrarient les vôtres; c'est à lui préférablement qu'il faut obéir.

M. d'Ar. Ah! quels sont ces ordres qui condamnent les miens? Et depuis quand la désobéissance aux volontés d'un père, est-elle une vertu?

Mél. Ce n'est point vous désobéir, mon père, que d'obéir à Dieu. Les droits que vous avez sur moi, c'est lui qui vous les a donnés; mais il lui a plu de les restreindre, en se réservant le droit inaliénable de décider de nos destinées et de notre vocation. Il ne m'appelle point au mariage : c'est pourquoi, je vous le déclare librement et avec confiance, je ne désire aucun établissement sur la terre; je renonce à toute alliance humaine, et je suis résolue d'entrer dans un monastère. Accordez-moi votre suffrage : ce qui vous cause tant de peines fera un jour votre consolation et vos délices.

M. d'Ar. Crois-tu m'apprendre mon devoir? et t'appartient-il de me donner des leçons? Ah! c'étoit peu d'être ingrate, tu veux être parricide!..... Hé bien! voilà mon sein, viens le percer...... C'est moi qui devrois.....

et, si je n'écoutois que ma fureur...... fille indigne de respirer...... non, tu vivras, mais pour maudire ton existence. Tu vivras; mais un pain détrempé de tes larmes, fera ta nourriture. Tu vivras, mais un sombre cachot sera ta demeure; et les soucis, les regrets, les chagrins dévorans seront ton partage.

Mél. Le Seigneur changera votre cœur, mon père; bientôt vous céderez aux charmes de sa grâce.

M. d'Ar. Tais-toi, et ne me fais plus entendre des accens que j'abhorre. Quel est-il ce Dieu, dont tu me parles ici ? Je ne connois point d'autre autorité que la mienne; je déteste tout ce qui s'y oppose.

Clot. (*seule.*) Quelle impiété! quel horrible blasphème!

Mél. (*seule.*) Seigneur, convertissez mon père; convertissez-le, ô mon Dieu! sera-t-il toujours votre ennemi?

Mad. d'Ar. (*à son mari.*) Mon cher ami, calmez le noir chagrin qui vous épuise. Rappelez votre tendresse pour une enfant, qui n'est pas aussi coupable que vous le croyez. Voyez avec quelle douceur et quel respect elle vous déclare ses sentimens.

Accordez-lui ses justes demandes. Oserois-je faire parler en sa faveur votre tendresse pour moi, et l'amour mutuel que nous nous sommes juré mille fois ?

M. D'AR. Taisez-vous, mère trop coupable. C'est vous qui par une molle complaisance avez perdu votre fille. Apprenez les malheurs qui la menacent. Je vais écrire pour avoir une lettre de cachet. Avant trois jours, votre fille sera renfermée, non dans un monastère, comme elle le désire, mais dans une prison affreuse. Je me nourrirai de ses douleurs ; ses peines feront ma joie. (*Il s'en va avec précipitation.*)

Mad. D'AR. Quel dessein ! quel projet ! O malheureuse mère, à quelles douleurs suis-je donc réservée !

MÉL. O mère trop digne d'être aimée, c'est moi qui cause vos tourmens !......

CLOT. Je vous plains, Madame : mais, au milieu de vos peines, vous avez un grand sujet de consolation. Rendez grâces au Dieu puissant qui a donné à mademoiselle votre fille un courage héroïque et chrétien. Oui, le Seigneur est avec elle, il la soutient, il l'inspire : on ne peut plus douter de sa vocation.

Mad. d'Ar. C'est donc aux Carmélites que ma fille veut aller. L'austérité de la règle me fait frémir; mais je ne puis m'opposer à ses desseins. Une puissance invisible semble me forcer à y consentir. Hélas! avant peu, je serai privée d'une enfant qui fait toute la douceur de ma vie. Que ne suis-je assez heureuse, pour terminer avec elle dans la solitude une vie qui ne sera plus pour moi qu'un tissu de chagrins et de peines!

Clot. Il faut espérer, Madame, que M. votre époux changera. Dieu est le maître des cœurs. Mais, quand il résisteroit encore, Dieu a des ressources qui nous sont inconnues. L'instant, où tout semble désespéré, est souvent celui où tout est sur le point de réussir. Ah! tendre Mélanie, j'envie votre bonheur. Je l'achèterois volontiers au prix de toutes vos peines.

Mél. Comment me livrer à cet espoir? Jamais mon bonheur ne parut plus éloigné. Excellente amie, que de peines à souffrir! que de chagrins à dévorer! Mais, ce qui m'affecte profondément, c'est de voir mon père si éloigné de Dieu, que maman souffre pour moi, et qu'elle s'expose au sort le plus cruel.

Mad. d'Ar. N'y pensez pas, ma fille. Tout cela est dû à une ame infidèle, qui depuis si long-temps résiste à la voix de son Dieu. Cet évènement me fait faire de sérieuses réflexions. Puisse-t-il me détacher d'un monde, à qui j'ai sacrifié mon Dieu et mon salut ! Je vous en prie, mademoiselle Clotilde, ne nous abandonnez pas dans l'extrémité où nous sommes. Revenez le plutôt possible, recueillir nos soupirs, et essuyer nos larmes. Grand Dieu ! quelle nuit affreuse se prépare ! Je n'y peux penser sans frémir. Mon cœur se resserre, et mon sang se glace dans mes veines.

Clot. Je voudrois, Madame, ne point vous quitter; mais mon devoir m'appelle, il faut que je retourne auprès de ma mère. Je me rendrai demain ici de bonne heure. Je crois que mademoiselle Mélanie fera bien de ne point paroître ce soir devant M. son père. Tâchez de le fléchir, Madame, et servez-vous pour cela de tout l'ascendant que vos vertus vous donnent. Je vais offrir mes prières au Dieu de toute consolation. Adieu, Madame. Bonsoir, ma chère Mélanie ; mon cœur reste au milieu de vous.

XXII.e ENTRETIEN.

Mort terrible de M. d'Arondel. Entrée de Mélanie anx Carmélites

CLOTILDE, MÉLANIE, M.me D'ARONDEL.

MÉLANIE. Ah ! mon excellente amie, que vais-je vous apprendre ! Venez, notre maison est couverte de deuil.

CLOT. Que dites-vous, ma chère amie ? Quoi ! seroit-il possible ?

Mad. D'AR. Embrassez, Mademoiselle, une veuve désolée.

CLOT. Quel cruel accident ! Grand Dieu ! que vos jugemens sont impénétrables ! O Ciel ! cet homme d'une santé florissante, qui hier...... n'est plus ! Ah ! je ne puis retenir mes larmes.

MÉL. Il est mort à minuit ; j'ai recueilli son dernier soupir. Quelle mort funeste, ô mon Dieu !

CLOT. Je ne veux pas renouveler vos peines, en vous demandant des détails. La religion peut seule nous soutenir dans ces tristes évènemens.

Mad. D'AR. Ne craignez pas, M.lle, d'augmenter ma douleur. Le cadavre de mon époux est toujours présent à mes yeux ; son ombre me suit partout. J'entends ses blasphèmes, je vois ses fureurs et son désespoir. Oh ! qu'il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant !

MÉL. En vous quittant hier au soir, mon excellente amie, maman fut trouver mon papa ; elle n'osa l'approcher, tant il étoit en colère. Il marchoit à grands pas, frappoit, grinçoit les dents, faisoit des cris affreux ; il maudissoit le jour où il est né ; il blasphémoit contre le Ciel qu'il accusoit de ses malheurs. Maman me fit appeler : nous croyions l'une et l'autre qu'il avoit absolument perdu la tête, qu'il étoit en délire.

CLOT. C'est possible, et il faut le croire.

Mad. D'AR. Que ne puis-je me le persuader ! O mon Dieu, que vos vengeances sont terribles ! Tous les domestiques, plusieurs personnes même du dehors, accourus pour le secourir, ont entendu ses blasphèmes. On va répandre dans la ville, qu'il est mort en impie.

CLOT. C'étoit un accès de frénésie, et cet accès n'annonçoit pas une mort pro-

chaine. Quel accident lui est donc survenu?

Mél. Ces transports violens l'épuisèrent: il tombe évanoui dans un fauteuil, nous courons à lui, maman et moi: hélas! dans quel état nous le vîmes! Une pâleur mortelle couvroit son visage; ses yeux éteints ne jetoient plus que des regards languissans; ses lèvres repoussoient une salive écumante. J'appelle du secours, on le porte sur son lit, et je courus vers maman, qui étoit elle-même sans connoissance. O mon excellente amie, combien je vous ai désirée!

Clot. Il falloit m'envoyer quérir, je serois venue aussitôt.

Mél. Le Seigneur m'a soutenue. Quand maman fut revenue de sa foiblesse, nous nous approchâmes du lit de mon père; il étoit encore évanoui; environ une demi-heure après, la connoissance lui revint: il m'aperçut et me repoussa rudement, comme l'auteur de sa mort. Je m'éloignai par respect. Puis tout à coup un tremblement universel le saisit. Le médecin étant arrivé, lui déclara que son mal étoit sans remède; qu'une fièvre inflammatoire le brûloit; qu'il devoit se hâter de mettre ordre à ses affaires, et surtout à celles de sa conscience.

CLOT. Comment reçut-il cet avis?

MÉL. Ah! Mademoiselle Clotilde, pardonnez-moi, je ne puis vous répondre, les soupirs et les sanglots m'étouffent la voix.

CLOT. Répandez vos pleurs, ma douce enfant, répandez-les dans le sein d'une amie qui partage vos peines.

Mad. D'AR. Comme je parlois au médecin, j'entendis mon malheureux époux s'écrier d'une voix effrayante : « Je n'ai plus rien à » faire; tout est perdu pour moi : le monde » fut mon idole. » Mélanie s'approche, et lui dit qu'il peut encore tout espérer d'un Dieu, qui est notre consolation, notre sauveur et notre père. « Non, répondit-il, non, » il n'y a plus pour moi, ni espérance, ni » salut, il n'est point de Dieu pour moi : je » l'ai abandonné pendant ma vie, il m'abandonne à la mort. Je le cherche, et il me » fuit. Je l'appelle, et il me repousse. O » Religion, que j'avois méconnue! pourquoi » lèves-tu maintenant le voile qui te déroboit à mes regards? Le ciel se ferme, » l'enfer se dilate; j'y descends, je suis » réprouvé. »

CLOT. Quel spectacle déchirant pour des

ames sensibles et chrétiennes! Ah! Madame, je n'ose vous prier de continuer.....

Mad. D'AR. Nous fondions en larmes. M. le Curé, qui avoit été retenu près d'un autre malade, arrive; il présente à mon époux l'image du Sauveur expirant pour le salut de tous les hommes; il l'exhorte à se confesser, et lui rappelle tous les motifs de consolation et d'espoir, que la religion offre aux plus grands pécheurs. « Il est trop tard, » répond mon époux, il est trop tard, il » n'y a plus de ressource. Ne voyez-vous » pas les démons qui m'investissent, et qui » attendent que mon ame s'échappe, pour » la précipiter dans les abîmes éternels? O » Dieu! ton bras s'appesantit sur moi: je » meurs victime de ta haine, et l'objet de » tes malédictions. » Et, en disant cela, il repoussoit avec fureur le signe adorable de la croix.

CLOT. Oh ciel!

Mad. D'AR. Plusieurs voisins accourus au bruit, et tous les domestiques étoient saisis de frayeur, et n'osoient approcher. M. le Curé redoubloit ses instances auprès de lui; mais il répétoit toujours: « Qu'on me laisse » mourir tranquille, qu'on n'augmente pas

XXIII.e ENTRETIEN.

Clotilde fait part à ses compagnes de l'entrée de Mélanie aux Carmélites.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, EUPHRASIE, CANDIDE.

ADELAÏDE. Que vous êtes aimable, M.lle Clotilde! Nous devions être trois jours sans vous voir, et, dès le matin du second jour, vous vous rendez à nos tendres empressemens !

CAND. C'est que M.lle Clotilde a peut-être de grandes nouvelles à vous apprendre.

CLOT. Comment, Candide, tu parois instruite ; est-ce que tu as eu quelque révélation au Calvaire ?

CAND. Non pas, s'il vous plaît : je ne suis pas fille à révélation. Mais, ce matin, en allant à la messe, j'ai entendu dire bien des choses ; toute la ville en retentit. Je n'en ai rien dit à ces demoiselles, pour vous laisser le soin de les en instruire. Vous avez le temps ; Mad. du Vivier est encore dans

sa chambre : ces demoiselles l'attendent pour aller à la messe; car M. et Mad. n'ont pas voulu laisser aller la compagnie; ils ont retenu toutes les pélerines, afin de passer la journée avec elles, et vous serez du nombre.

Adel. Ma bonne m'effraie, mon cœur est agité, je ne sais pourquoi.

Euphr. Ma petite mère, expliquez-nous ce que veut dire Candide : est-il arrivé quelque malheur ?

Adel. Mon cœur me dit que Mélanie a éprouvé de grandes peines. Vous ne vous êtes pas absentées l'une et l'autre sans des raisons pressantes. Ah! ma chère Mélanie, peut-être ne vous reverrai-je plus ?

Clot. Consolez-vous, ma chère Adelaïde. Il est vrai, M.lle Mélanie a subi de rudes épreuves ; mais elle est actuellement au comble de ses vœux.

Adel. Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée avec vous? Où est-elle cette chère petite sœur que j'aille l'embrasser? Je partage ses peines et ses plaisirs.

Clot. Cet après-midi, nous irons lui rendre visite. Mais elle ne viendra plus à

nos conférences : ses entretiens sont avec les Anges.

Adel. Mélanie ne reviendra plus ; ses entretiens sont avec les Anges : nous irons la voir cet après-midi, quel mystère ! Je n'y comprends rien, expliquez-vous, M.lle Clotilde.

Christ. Vous dirai-je, ma fille, ce que je présume ? Mélanie vouloit être toute à Dieu, elle est sans doute au couvent. Mélanie veut être Religieuse.

Adel. Ah ! petite maman, que dites-vous là ? Serois-je pour toujours privée de ma sœur ? Elle faisoit ma consolation : c'est m'enlever la douceur de ma vie !

Christ. Vos plaintes vont trop loin, ma fille. Ne vous souvenez-vous plus des instructions de M.lle Angélique ? Dieu doit vous tenir lieu de tout ; et, s'il vous demandoit le sacrifice de toutes vos amies, il faudroit les lui immoler.

Adel. J'ai tort, ma petite maman, j'en conviens ; mais on doit le pardonner à mon excessive sensibilité.

Euphr. M.lle Adelaïde me donne un exemple de résignation que je dois et veux imiter.

Clot.

Clot. Oui, mes tendres amies, elle triomphe de la chair et du monde : M.lle Mélanie est aux Carmélites. Et ce qui comble son bonheur, Madame sa mère y est entrée avec elle.

Christ. Qu'elle est heureuse !

Euphr. Ah ! que j'envie son bonheur !

Adel. Elle est aux Carmélites ! Comment a-t-elle obtenu la permission d'entrer dans une maison si austère ? Pourquoi Madame sa mère s'y retire-t-elle aussi ?

Clot. Elle rencontra d'abord les plus grands obstacles. Au moment où elle soupiroit pour l'état religieux, Monsieur son père déclara qu'il vouloit la marier. Elle implora le secours de sa mère, qui n'osoit trop la soutenir, pour ne point déplaire à son époux, dont elle connoissoit le caractère violent et absolu. Elle ne se découragea point, elle attendit tout de Dieu. Le retour de M. d'Arondel augmenta ses peines ; mais, remplie d'une force surnaturelle, cette enfant lui déclara, qu'elle renonçoit aux honneurs, aux distinctions, aux richesses, pour se faire Religieuse. Monsieur son père s'emporta violemment, disant qu'avant deux jours elle seroit mariée, ou renfermée dans

un cachot. O profondeur des jugemens de Dieu! La nuit même, une mort imprévue enleva M. d'Arondel.

ADEL. Que dites-vous, M.lle Clotilde? M. d'Arondel est mort! Ah! quel coup terrible pour Mélanie!

EUPHR. J'admire la conduite de la Providence. Tous les obstacles ont disparu; Mélanie est toute à son céleste Epoux: mais à quel prix! Elle perd son père. Hélas! peut-être une croix plus pesante m'est destinée. O ciel! conservez ma mère.

CLOT. Eloignez, ma fille, ces idées funestes. Ne pensons qu'à bénir le Seigneur.

ADEL. Mais, pourquoi cette fuite si précipitée? Ne pouvoit-elle attendre quelques jours? Pourquoi nous ravir le plaisir innocent de la voir et de l'embrasser encore une fois?

CLOT. Madame d'Arondel, ne pouvant plus demeurer dans sa maison, où tout renouvelle sa douleur, où chaque objet lui représente son époux expirant, et connoissant d'ailleurs les désirs de sa fille, lui proposa de l'accompagner aux Carmélites, et d'y entrer aussi avec elle, pour y passer sa vie loin du monde, et dans la pratique des

vertus. Elle accueillit avec gratitude cette proposition. Toutes deux m'invitèrent, et je les accompagnai jusqu'au couvent; je fus témoin du triomphe de la grâce sur ces ames privilégiées.

ADEL. Que Mélanie dût être contente, de voir sa mère revenir à Dieu si sincèrement.

CLOT. Pendant la route, elles s'entretenoient affectueusement ensemble; je les écoutois dans un silence d'admiration: nous arrivâmes aux Carmélites, M.lle Mélanie s'écria: « C'est ici la maison de Dieu, et la porte du Ciel: faites, Seigneur, que j'y entre aujourd'hui, pour n'en sortir qu'à la mort, et que mon ame ne quitte cet asile, que pour reposer éternellement dans votre sein. — Mon Dieu, s'écria Madame d'Arondel, que ce soit ici le tombeau de mes péchés, et le lieu de ma résurrection à la vie de votre grâce. » Arrivées au tour, je m'aperçus aisément que M.lle Mélanie y étoit connue, et qu'elle s'y étoit déjà présentée plusieurs fois.

ADEL. Ah! la méchante Mélanie, de nous avoir caché son dessein.

CLOT. Je lui en fis des reproches: elle

m'avoua qu'elle n'avoit osé nous en faire part, craignant de ne pouvoir être admise aux Carmélites. Elle ajouta, qu'elle n'y avoit paru que deux fois, et cela depuis sa confession générale; son désir étant si vif, qu'il ne lui laissoit plus de repos.

CHRIST. C'est ainsi que l'amour divin se rend maître d'une ame qui est fidèle à ses impressions. Ah! qu'elle sera une fervente religieuse! quels progrès rapides dans la perfection! Nous la verrons courir dans les routes de la vie intérieure, dont sainte Thérèse a laissé des leçons si sublimes.

ADEL. Pardonnez mon empressement, M.lle Clotilde; je brûle d'apprendre comment elle a été reçue.

CLOT. On fit avertir la Mère Prieure, la Maîtresse des novices, et plusieurs anciennes; elles parurent avec une modestie et un recueillement angélique. Mad. d'Arondel en fut émue, et frappée d'admiration; baignée de pleurs, elle se jette aux pieds des Religieuses; Mélanie l'imite, et mêle ses larmes aux siennes. Après quelques momens de silence, Mad. d'Arondel parla en s'adressant à la Mère Prieure. « Ma révérende Mère, lui dit-elle, vous voyez à vos pieds une misé-

rable pécheresse, une veuve désolée, qui fuit le lieu où la mort vient de frapper son époux; son ombre me poursuit partout; mes péchés me causent encore plus d'alarmes: c'est auprès de vous que je viens chercher la consolation et le repos. Dieu me presse de revenir à lui, je veux me rendre enfin. Voici ma fille, qui brûle d'ardeur de se consacrer à son Dieu: j'espère que le sacrifice de cette pauvre enfant, désarmera la justice divine; et en regardant avec complaisance, cette victime volontaire de son amour, Dieu voudra bien jeter sur moi-même un regard de compassion et de miséricorde. Revêtue de votre habit, et fidèle observatrice de vos règles, ma fille offrira sans cesse en ma faveur, un sacrifice d'expiation. Quant à moi, mes révérendes Mères, si vous voulez me souffrir à la porte de votre maison, j'y passerai ma vie dans les pratiques de la pénitence. Trop heureuse, si je pouvois à ce prix, obtenir le pardon des péchés dont je me reconnois coupable.

Adel. Quel langage touchant! et que les Religieuses devoient être attendries!

Clot. Ces dames ne purent retenir leurs larmes; elles prièrent Mad. d'Arondel et

étoit arrivé, et de vous dire qu'elle vous aimeroit éternellement, et ne vous oublieroit jamais dans ses prières. Je lui promis que nous viendrions toutes aujourd'hui, nous réjouir avec elle de son bonheur; ce qui lui fit un grand plaisir : telle est son histoire en abrégé; réjouissez-vous, chère Adelaïde; c'est vous qui avez eu le plus de part à sa conversion.

ADEL. Elle va me surpasser. Que je serois heureuse d'atteindre au premier degré de sa ferveur! je lui demanderai pour récompense, qu'elle m'obtienne la grâce d'être l'épouse de Jésus-Christ dans le monde, s'il ne me juge pas digne d'entrer en Religion.

CAND. Est-ce que je n'irai pas aussi voir M.lle Mélanie, moi? Je suis enchantée que le bon Dieu la comble de biens.

CLOT. Oui, Candide, elle te demande, et se souvient qu'elle t'a de grandes obligations. Je vais, mes chères compagnes, assister avec vous à la messe, et cet après-midi, je reviendrai vous prendre, pour aller rendre visite à mademoiselle Mélanie.

ADEL. Que dites-vous, mademoiselle Clotilde? mon papa m'avoit ordonné de vous envoyer chercher ce matin, afin de nous

voir toutes réunies : c'est déjà beaucoup, d'être privée de Mélanie, n'augmentez pas mon chagrin.

CLOT. Je n'avois aucun dessein de vous affliger, chère amie; pour vous en convaincre, J'accepte de bon cœur votre invitation : je vous prie seulement de faire avertir mes parens.

CAND. J'y cours, mademoiselle, soyez tranquille.

XXIV.e ENTRETIEN.

Sur le saint Sacrifice de la Messe.

CLOTILDE, ADELAÏDE, EUPHRASIE.

CLOTILDE. Mademoiselle Christine vient de nous quitter, chère Adelaïde : on l'a avertie que madame sa mère est indisposée; peut-être sera-t-elle retenue plusieurs jours.

ADEL. C'est une occasion de nous mortifier; elles sont précieuses, ces occasions là, il faut en profiter avec soin. Je ne sais,

d'une crainte respectueuse, d'une religieuse frayeur dans l'attente de ce que vous allez nous apprendre.

Clot. Vous avez raison, ma fille : une ame animée d'une foi vive, ne doit porter ses regards qu'en tremblant sur l'autel où s'immole l'auguste victime. Pénétrée du plus profond respect, je prie le Seigneur de soutenir ma foiblesse, de purifier mon cœur et mes lèvres, afin que je puisse en parler dignement. Considérons, et la nature, et l'excellence du sacrifice de la messe : un Dieu en est l'objet, un Homme-Dieu le sujet, et un Homme-Dieu le souverain Prêtre.

Adel. O prodige de bonté! ô miracle d'amour! ô mystère inconcevable à l'homme, et redoutable aux Anges mêmes.

Euphr. Que de sujets d'admiration, d'adoration et de reconnoissance!

Clot. Je dis, premièrement, que c'est Dieu même qui est l'objet du sacrifice de la messe, pourquoi? parce que ce sacrifice est offert à Dieu, qu'il ne peut être offert qu'à Dieu, et que Dieu le trouve digne de lui. Lorsqu'on veut honorer un grand prince par quelques présens, on cherche ce qu'il

y a de plus rare, de plus précieux, et de plus proportionné à sa grandeur, et on le lui offre avec respect. Voulant honorer Dieu d'une manière digne de lui, l'Eglise lui offre l'adorable sacrifice de la messe : c'est en lui offrant cette hostie pure, sainte et sans tache, qu'elle célèbre sa grandeur, sa gloire et sa puissance.

EUPHR. Cette conduite de l'Eglise prouve déjà l'excellence du sacrifice; car assurément, si elle avoit quelque chose de plus précieux, elle l'offriroit au Seigneur : c'est dans cette hostie parfaite qu'elle met toute sa confiance. Veut-elle, en effet, apaiser la colère de Dieu ? Elle offre le sacrifice de la messe; et paisible et tranquille, elle ne craint plus rien, et attend tout du Père des miséricordes. Veut-elle obtenir quelques biens ? Elle offre le sacrifice de la messe, certaine, qu'à ce prix, ses vœux seront exaucés.

CLOT. Non-seulement il est offert à Dieu cet ineffable sacrifice, mais il ne peut être offert qu'à Dieu : car qu'est-ce qu'un sacrifice ? c'est un acte extérieur et solennel, par lequel nous reconnoissons le souverain domaine que Dieu exerce sur toutes les créa-

tures, le droit de vie et de mort qu'il a sur nous, et voilà pourquoi la victime doit y être, ou détruite, ou dans un état d'anéantissement. Or, c'est Dieu seul qui nous a créées; c'est Dieu seul qui nous conserve; il est notre principe et notre fin; ce n'est donc qu'à lui seul qu'on peut offrir un sacrifice, proprement dit, un véritable hommage.

Adel. Ceux-là sont donc peu instruits, qui disent: Je vais faire dire une messe à la sainte Vierge, une messe aux saints Anges, une messe à tel ou tel Saint?

Clot. C'est une manière de parler peu correcte: en effet, que le sacrifice ne puisse être offert qu'à Dieu seul, les païens eux-mêmes ne l'ignoroient pas, et voilà pourquoi les Empereurs qui vouloient qu'on leur offrît des victimes, se faisoient admettre auparavant au nombre des dieux. On fait mémoire de la sainte Vierge et des Saints; on les prie, pendant la messe, d'intercéder pour nous auprès de Dieu; mais on ne leur offre pas le sacrifice de la messe.

Euphr. Ce qui me donne une plus haute idée de la messe, c'est que vous avez ajouté, ma petite mère, que Dieu même le trouve ce sacrifice digne de lui.

religion ne peut subsister sans sacrifice, le sacrifice étant comme le point qui en réunit et tient enchaînés les membres, il falloit instituer de tous les sacrifices le plus saint et le plus sublime. La loi de grâce et d'amour, substituée à la loi des Juifs, il falloit une hostie qui fût immolée par le glaive du saint amour; une victime sanctifiante, et d'un prix infini aux yeux du souverain Etre. Où la trouver, cette hostie parfaite? Les hommes, les Anges même pouvoient-ils la présenter, et honorer dignement, en s'immolant eux-mêmes, la majesté du Très-Haut? Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, s'immole lui-même, il devient notre hostie, il paie par l'effusion de tout son sang, les dettes immenses que les pécheurs avoient contractées envers Dieu : il expire sur la croix, et offre en mourant le plus grand, le plus saint, le plus efficace de tous les sacrifices.

EUPHR. O bonté adorable! qui peut résister à vos charmes touchans!

CLOT. Mais le sacrifice de la croix ne pouvoit être offert qu'une fois, parce que Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, ne peut plus mourir, et la religion chrétienne devant subsister jusqu'à la fin des siècles,

il falloit que ce même sacrifice fût perpétuel. Que fait le Sauveur? il institue l'auguste sacrifice de la messe; c'est le même que celui de la croix; puisque c'est la même victime, le Fils de Dieu fait homme qui s'immole sur l'autel; il n'y a de différence que dans la manière.

ADEL. Ce fut lorsque célébrant la Pâque avec ses Disciples, il leur présenta du pain et du vin, en disant : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

CLOT. Oui, ma chère Adelaïde, et il ajouta : « Faites ceci en mémoire de moi : » c'est comme s'il eût dit à ses Apôtres : Faites tout ce que je viens de faire, consacrez mon corps et mon sang, nourrissez-vous-en, distribuez-le aux fidèles, et offrez-le tous les jours à mon Père en mon nom pour le salut de tous les hommes. C'est par ces dernières paroles que les Apôtres furent consacrés prêtres, par le souverain Prêtre, dont le sacerdoce est éternel. C'est dans ce moment qu'ils reçurent, pour eux et pour leurs successeurs, le pouvoir redoutable de célébrer les saints mystères, et d'offrir au Très-Haut la victime sans tache.

EUPHR. Ainsi le Sauveur, après s'être

immolé une fois, sur la croix d'une manière sanglante, s'offre chaque jour sur l'autel d'une manière non sanglante : vivant et glorieux, il ne peut plus mourir, ni répandre son sang; mais, malgré cette différence, le sacrifice de la messe est aussi excellent que celui de la croix.

Clot. Sans doute, puisque c'est la même victime. Rappelez-vous ici, mes chères amies, les différentes preuves qui établissent invinciblement la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : les paroles de la promesse, celles de l'institution, le témoignage constant des saints Docteurs, la croyance de l'Eglise universelle; tout prouve qu'après la consécration il ne reste plus de pain, ni de vin sur l'autel; mais que ces deux substances sont réellement changées au corps et au sang de Jésus-Christ. C'est donc Jésus-Christ lui-même, qui est offert comme victime, dans le sacrifice de la messe.

Adel. J'ai appris, dans mon enfance, que tout vrai sacrifice suppose la destruction ou le changement de la chose offerte : cette condition se trouve dans l'Eucharistie, puisque la messe est un sacrifice proprement dit.

Clot. Vous avez raison, chère Adelaïde ; quoique Jésus-Christ ne meure plus sur l'autel, quoiqu'il n'y répande plus son sang comme sur la croix, cela n'empêche pas que la messe ne soit un sacrifice véritable. Jésus-Christ y paroît dans un état de mort, le corps y paroît séparé du sang, et réciproquement, quoique le corps et le sang soient tout entiers sous les espèces du pain et du vin; c'est le glaive mystique des paroles sacramentelles qui les sépare, et par la communion du prêtre, cette adorable victime paroît entièrement consommée.

Euphr. Que de majesté et de grandeur ! quelle noblesse ! quelle sublimité dans notre foi ! Religion sainte, que vous nous offrez de merveilles.

Adel. Vous nous avez dit, mademoiselle Clotilde, que dans le sacrifice de la messe, un Dieu-Homme en étoit le souverain prêtre. Voudriez-vous nous développer cette vérité ?

Clot. Très-volontiers. Renouvelez, je vous prie, votre attention. Le Sauveur, brûlant de zèle pour la gloire de son Père et le salut des hommes, prend en main la cause de Dieu, et se charge en même temps des intérêts des hommes. Pontife saint et

sans tache, Prêtre éternel, consacré par l'onction même de la Divinité qui habite en lui, et qui lui est unie substantiellement, il offre au Père éternel, sa chair, son sang, son ame et sa divinité. Le prêtre n'est que le ministre, et, pour ainsi dire, l'instrument dont il se sert. Jésus-Christ, Prêtre et Hostie, se met librement et volontairement devant son Père, dans un état de mort. Par un prodige d'amour, il descend dans les mains du prêtre, et s'immole lui-même pour les vivans et pour les morts.

Euphr. O sacrifice adorable ! ô victime parfaite ! et quel autre qu'un Dieu pouvoit l'immoler ?

Clot. Ce n'est point en son nom ; c'est au nom de Jésus-Christ que le prêtre offre le sacrifice redoutable : en effet, foible mortel, pécheur lui-même et environné d'infirmités, comme s'exprime saint Paul, pourroit-il obtenir le pardon des autres hommes ? Il avoue humblement son indignité et son impuissance ; c'est au nom et appuyé sur les mérites de Jésus-Christ qu'il demande des secours pour lui et pour le peuple ; c'est au nom et par les mérites de Jésus-Christ qu'il prie pour les fidèles trépassés qui gémissent



dans le purgatoire ; c'est au nom et par les mérites de Jésus-Christ qu'il obtient leur délivrance ; et quand il prononce les paroles de la consécration, est-ce de lui-même qu'il parle ? Le corps du ministre est-il immolé ? son sang est-il offert ? Il ne dit pas : O mon Dieu ! voici le corps et le sang de votre Fils que je vous offre ; mais ceci est mon corps ; ceci est mon sang : c'est donc au nom, et par l'ordre de Jésus-Christ qu'il parle ; c'est donc Jésus-Christ qui immole la victime, et qui est en même temps victime et sacrificateur.

Adél. On m'a dit, dès mon enfance, que Jésus-Christ se rendoit toujours présent sur l'autel au moment de la consécration, quelles que soient les dispositions du ministre qui prononce les paroles redoutables : ceci, je crois, prouve encore que Jésus-Christ est le véritable sacrificateur. Le prêtre par lui-même, ne pourroit pas faire descendre la céleste victime, et le sacrifice seroit nul.

Clot. Oui, ma chère Adelaïde, c'est un article de foi : quelles que soient les dispositions du prêtre, Jésus-Christ descend sur l'autel, dès qu'il a prononcé les paroles



de la consécration. Il faut, sans doute, que le prêtre qui dit la messe, soit dans de saintes dispositions, et en état de grâce, autrement il commet un horrible sacrilége; mais c'est pour lui-même; c'est pour son propre salut que ces dispositions sont nécessaires : elles ne le sont pas pour la validité du sacrifice, ni pour les fruits que les fidèles peuvent en retirer. Que les mains du ministre soient pures ou souillées, c'est toujours la victime immaculée, c'est toujours l'Agneau sans tache qui s'immole.

EUPHR. O vérité consolante ! ô mon Sauveur ! que votre bonté est ineffable !

ADEL Puisque dans la sacrifice de la messe, c'est Jésus-Christ qui s'offre lui-même comme victime à Dieu son père, avec quelles saintes dispositions ne devons-nous pas y assister?

CLOT. C'est ce qui nous reste à voir; mais vous me permettrez de remettre cet entretien à demain. Je suis inquiète de la mère de M.lle Christine, et vous ne trouverez pas mauvais que je lui fasse une petite visite.



XXV.e ENTRETIEN.

Manière d'entendre la messe.

CLOTILDE, ADELAÏDE, EUPHRASIE.

Adelaïde. Je suis ravie de vous voir, M.lle Clotilde; Euphrasie et moi, sommes dans l'impatience d'apprendre à bien entendre la sainte messe; mais souffrez que je vous demande quel jour je posséderai ma petite maman?

Clot. Elle compte vous voir dans deux jours. Madame sa mère n'a qu'une légère indisposition: nous l'attendrons pour parler de l'oraison mentale. Aujourd'hui, nous allons continuer notre entretien sur la sainte messe.

Tous les chrétiens ne devroient paroître aux pieds des autels, qu'avec un profond recueillement et une sainte frayeur; mais, hélas! on diroit que la plupart ne croient point la présence réelle. Jésus-Christ est traité sur l'autel, comme il le fut sur l'arbre de la Croix. Ne semble-t-il pas qu'on

prenne plaisir à l'outrager? Que de scandales! que d'irrévérences! que de profanations! l'abomination de la désolation n'est-elle pas dans le lieu saint?

ADEL. O mon Dieu pardonnez-moi mes irrévérences. Hélas! je le dis à ma confusion; combien de fois ne me suis-je occupée, pendant la célébration des saints mystères, que de parties de plaisirs, de fêtes mondaines, de parures, de conversations inutiles, souvent criminelles? Combien de fois y ai-je paru dans l'étalage de la vanité, et le scandale de l'indécence? N'étoit-ce pas comme les Juifs, ô mon Dieu! vous insulter, blasphémer votre nom, et défier votre pouvoir? O mon Sauveur que ferai-je pour expier tant d'offenses.

CLOT. Les détester, chère amie, et ne plus les commettre?

ADEL. Afin de m'en faciliter le moyen, M.lle Clotilde, parlez-nous, je vous prie, des dispositions avec lesquelles on doit assister à la sainte messe.

CLOT. Les principales sont, une foi vive, une crainte respectueuse, et une tendre piété.

EUPHR. La foi vive consiste à croire que



Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, et qu'il y est non-seulement comme nourriture spirituelle, mais encore comme victime pour nous.

Clot. Oui, ma fille, et cette première disposition fait naître la seconde, car pouvons-nous croire fermement que Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, s'immole pour nous, sans être pénétrés de respect, sans nous prosterner devant lui, l'adorer et lui rendre les plus profonds hommages?

Adel. Qui peut penser qu'il est en présence du souverain Seigneur du Ciel et de la terre, et ne pas être saisi de crainte. Ah! si l'on considéroit la grandeur et la puissance infinie de Dieu, on demeureroit prosterné la face contre terre; on n'oseroit seulement lever les yeux.

Clot. Une respectueuse crainte, une religieuse frayeur sont agréables à Dieu, puisque c'est un hommage que présente la Foi. Dieu qui est tout amour, veut que nous le servions par amour; c'est pourquoi, lorsque nous assistons à la sainte messe, ouvrons nos cœurs aux flammes de la charité; laissons-nous pénétrer de ses saintes ardeurs, et

et donnons un libre cours aux tendres sentimens, aux affections brûlantes d'une piété sincère; élevons nos pensées vers le Dieu qui est notre victime; remercions-le de sa bonté; exprimons-lui notre gratitude, notre zèle pour sa gloire, notre amour, notre confiance; demandons-lui, avec une simplicité d'enfant, toutes les grâces dont nous avons besoin; jetons-nous dans ses bras comme dans ceux d'un père dont nous attendons tout, et nous abandonnons à lui sans réserve. Rien de si délicieux, que ces tendres colloques avec le Sauveur: l'ame fidèle y trouve sa consolation, sa force et sa félicité.

Adel. De toutes les manières d'entendre la messe, je ne sais laquelle choisir. Je voudrois, M.lle Clotilde, savoir quelle est la meilleure.

Clot. Les uns lisent, les autres pendant la messe sont en oraison, plusieurs partagent le temps entre la lecture et la prière; tout cela est bon, pourvu qu'on s'unisse aux intentions de l'Eglise. Une pauvre femme qui dit son chapelet, peut très-bien entendre la messe. Dieu regarde principalement la disposition du cœur, et la pureté de l'intention.

EUPHR. Mais, ma petite mère, je n'ai pas envie d'adopter toutes les méthodes, et je vous demande quelle est la meilleure, quelle est la vôtre, afin que nous l'adoptions ma sœur et moi.

CLOT. La plus simple, la meilleure, du moins à mon avis, c'est de suivre le Prêtre dans toutes les cérémonies, et de nous unir ainsi à Jésus-Christ crucifié.

ADEL. Ce simple exposé me plaît déjà infiniment. Entrez dans le détail, M.lle Clotilde, je veux suivre toujours cette excellente méthode.

CLOT. Au commencement de la messe, j'adore Jésus au jardin des Olives, prosterné le visage contre terre, et agonisant : j'unis ma douleur à la sienne, je pleure avec lui mes péchés, j'accepte les peines que Dieu m'envoie ; je dis : O mon père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne.

ADEL. Que cette pratique est touchante ! que ne l'ai-je suivie plutôt ?

CLOT. Depuis le *Confiteor*, jusqu'à l'Evangile, je suis les pas de Jésus-Christ, qui, lié comme un criminel, est conduit par ses ennemis de tribunal en tribunal ; je l'adore ce divin Sauveur, souverain Juge des vivans

et des morts; je lui demande pardon des humiliations que lui ont fait éprouver mes péchés, et le prie de m'enchaîner à lui par les liens de son amour.

Euphr. Voilà bien de quoi s'occuper pendant la messe.

Clot. Après l'Evangile, les mystères deviennent encore plus touchans. Au calice découvert, j'adore Jésus dépouillé pour la flagellation; à l'oblation du pain, Jésus flagellé; à l'oblation du calice, Jésus couronné d'épines. Quel cœur pourroit être insensible aux souffrances de son Dieu? Je contemple ses blessures, j'adore ses plaies, je regarde le diadême sanglant qu'il porte sur la tête, j'essuie les larmes et le sang qui inondent son visage, et je prends la résolution de renoncer aux plaisirs du monde, pour ne choisir avec Jésus-Christ que les épines et les douleurs.

Euphr. Si tout le monde entendoit ainsi la sainte messe, le pavé des Eglises seroit arrosé de pleurs.

Clot. Au *Lavabo*, j'adore le Sauveur outragé par ses ennemis, et reconnu innocent par Pilate; je le conjure de me séparer des méchans et de leurs iniquités. A l'*Orate*,

fratres, l'Eglise semble nous inviter à adorer Jésus-Christ dans le moment où Pilate, le présente au peuple, et dit : « Voilà » l'homme. » Je le regarde donc en esprit cet homme de douleur; je le vois défiguré, ensanglanté, ayant pour sceptre un roseau, pour diadême une couronne d'épines, et revêtu d'un manteau de pourpre. Dans cet état si humiliant, je le reconnois pour mon Dieu, pour mon souverain Seigneur, et je me souviens que c'est pour mes péchés et mes révoltes contre la Majesté suprême qu'il s'est anéanti.

Adel. Que de merveilles nous découvre, dans la célébration des divins mystères, cette méthode d'entendre la messe! Qu'elle est capable d'allumer dans nos cœurs, le feu du saint amour!

Clot. A la préface, j'adore Jésus condamné, et succombant sous la croix, je m'offre à la porter avec lui et pour lui. A la consécration de l'hostie, je l'adore percé de clous et attaché à la croix; je m'y attache avec lui, pour expirer avec lui. A l'Elévation, j'adore Jésus-Christ élevé en croix, et versant tout son sang; je le conjure de blesser mon cœur des traits de son amour,

et j'unis le sacrifice de tout moi-même, à celui que cette victime adorable offre à Dieu son père. J'unis ma voix à la sienne, et je le prie pour mes ennemis. Je récite avec le prêtre, l'Oraison dominicale, pour obtenir de Dieu les grâces dont j'ai besoin. Lorsque le prêtre rompt l'hostie, j'adore mon Sauveur mourant pour tous les hommes. Quand le prêtre met une particule de l'hostie dans le calice, j'adore Jésus-Christ descendant aux limbes; et me réjouis avec les saints patriarches de la venue du Messie. A l'*Agnus Dei*, j'adore Jésus-Christ, dont le côté est percé d'un coup de lance; je pénètre jusques dans son cœur, et je tâche d'y puiser les saintes ardeurs dont il est consumé. A la communion, lorsque je n'ai pas le bonheur de communier réellement, je communie spirituellement: il suffit pour cela, d'avoir un désir ardent de recevoir Jésus-Christ, et de produire des actes de foi, d'espérance, de charité et d'humilité.

Adel. Achevez, s'il vous plaît, M.lle Clotilde.

Clot. Depuis la communion, j'adore Jésus-Christ détaché de la croix, et mis dans le tombeau; j'ensevelis avec lui mes

mauvaises habitudes, et m'excite à l'amour de la retraite, pour tenir compagnie à mon Sauveur dans sa solitude, et lui offrir le baume et les parfums des vertus. Je l'adore ensuite ressuscité, et je tâche de ressusciter avec lui, en menant une vie pure et sans tache, et triomphant par sa grâce, de toutes mes passions. Après la messe, je remercie Dieu d'avoir eu le bonheur d'y assister; je le remercie des autres grâces qu'il m'y a faites; je lui demande pardon des fautes que j'y ai commises, et prends la résolution de conserver les fruits de ce sacrifice adorable.

Adel. Voilà qui est décidé, mon excellente amie; votre méthode sera la mienne : je la trouve bonne, et dès demain je la mets en pratique.

Euphr. Je me fais gloire de suivre en tout, les traces de ma petite mère; j'entendrai désormais la sainte messe, en méditant la passion de Jésus-Christ.

Clot. Accoutumez-vous principalement à témoigner beaucoup d'amour à Jésus-Christ. Il nous aime, ce divin Sauveur, et veut que nous l'aimions. C'est dans les ames qui brûlent par lui, qu'il repose avec complaisance. Ah! mes chères amies, puissé-je

vous voir toutes embrasées des flammes de la charité !

Euphr. Que votre zèle est pur et ardent, ma petite mère, vous ne désirez que notre bien, et nous ne pouvons reconnoître vos soins, qu'en profitant de vos leçons; nous les suivrons donc à la lettre, et nous serons un jour votre joie et votre couronne.

Clot. Vous faites déjà, mes chères amies, ma consolation. Allons maintenant, suivant notre usage, nous prosterner aux pieds des autels, pour y adorer le Dieu caché sous les sacrés symboles et vraiment présent dans nos tabernacles.

Adel. M.lle Clotilde, vous nous mettez en pénitence pour demain; il faut donc attendre deux jours pour vous revoir?

Clot. Il faut faire quelquefois de petits sacrifices; vous en serez dédommagée par le plaisir de voir après-demain M.lle Christine.

Adel. Et surtout par la satisfaction d'entendre parler sur l'Oraison mentale.

XXVI.e ENTRETIEN.

Sur la Prière vocale.

CLOTILDE, CANDIDE.

Clotilde. Te voilà, Candide, quel sujet donc t'amène si matin?

Cand. Je me suis trouvée avec vous à l'Eglise, Mademoiselle, et dès que je vous ai vu sortir, j'ai couru pour vous raconter mes chagrins et mes inquiétudes : il faut que je vous décharge mon cœur.

Clot. Tu es plus heureuse qu'une reine, et tu t'affliges sans cesse, cela est étonnant.

Cand. Vraiment cela vous plaît à dire : vous êtes toujours en oraison, et moi, je ne puis que lire des prières dans un livre, ou réciter celles que je sais par cœur, encore les fais-je très-mal. Je suis bien misérable. Oh! que j'en suis désolée!

Clot. Console-toi, ma bonne amie, console-toi, tu t'affliges; n'est-ce pas, parce que tu ne fais que des prières vocales?

CAND. Oui, mademoiselle.

CLOT. Hé bien, Candide, tu n'es pas si à plaindre. La prière vocale est excellente; quand on la fait avec les dispositions nécessaires, elle est très-agréable à Dieu.

CAND. Voilà tout justement ce qui m'inquiète. Il faut de bonnes dispositions, et je n'en ai pas, faites-les-moi connoître, mademoiselle Clotilde, ces saintes dispositions.

CLOT. Un profond respect pour Dieu; une foi vive qu'anime une ferme confiance; une attention soutenue qui éloigne les distractions; enfin, une persévérance à l'épreuve de toutes les difficultés.

CAND. En voilà beaucoup, mademoiselle je n'en ai pas une.

CLOT. Je suis persuadée que tu les as toutes, et que tu y joins encore un amour aussi ardent qu'il est tendre.

CAND. Nenni, M.lle. Oh! vous avez trop bonne opinion de moi.

CLOT. Ecoute, Candide, n'est-il pas vrai, lorsque tu veux faire tes prières, que tu commences par te mettre en la présence de Dieu; tu l'adores, ce Dieu qui remplit tout de son immensité; tu t'abaisses devant lui; tu re-

connois sa grandeur, et la grâce qu'il te fait de te souffrir en sa présence.

CAND. Oui, Mademoiselle, est-ce une grande merveille qu'une pauvre créature comme moi, s'anéantisse devant la Majesté suprême? Qui peut, sans une religieuse frayeur, paroître devant ce Dieu, en présence de qui les Anges tremblent et se couvrent de leurs ailes?

CLOT. Fort bien, Candide, tu parles comme un Ange; tu peins les sentimens de ton cœur, et tu doutes encore si tu pries avec respect?

CAND. Hélas! oui, mademoiselle, Dieu est si grand, et nous sommes si foibles; peut-on s'abaisser assez.

CLOT. Continue, ma bonne amie, et sois tranquille; tu pries avec respect: quant à la foi, elle consiste à croire que c'est à Dieu que nous adressons nos prières, et reconnoître qu'il possède toutes les perfections, qu'il peut nous accorder tous les biens, tant spirituels, que temporels.

CAND. Oh! je crois bien fermement que c'est à mon Dieu que je parle. Je crois aussi qu'il peut m'accorder mille fois plus de grâces encore que je ne lui en demande;

mais je n'ose l'espérer; je ne mérite que des châtimens.

Clot. Hé ! quoi, Candide, manquerois-tu de confiance ? Dieu est si bon !

Cand. Je suis si misérable !

Clot. Dieu connoît parfaitement notre misère, ma bonne amie; il nous ordonne de le prier, et promet de nous exaucer, lorsque nous ne demanderons que des choses saintes, et qui lui sont agréables, et que nous les demanderons comme il faut. Remarque ceci, Candide : malgré notre extrême pauvreté, nous avons un fonds inépuisable de richesses; ce sont les mérites de Jésus-Christ : il nous dit lui-même : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » Après une telle promesse, Candide, qui peut nous alarmer ?

Cand. Vous avez raison, mademoiselle Clotilde, et je reprends courage.

Clot. N'oublie jamais, ma bonne amie, que manquer de confiance dans la prière, c'est faire obstacle aux grâces du Seigneur. Au contraire, plus une ame s'abandonne à lui, plus il la comble de biens; c'est son

enfant bien-aimée, il reçoit ses vœux, et lui accorde toute sa tendresse.

Cand. C'en est fait, je n'aurai plus de défiance. Je disois en priant: Dieu ne m'exaucera peut-être pas; car je suis indigne d'être exaucée. Maintenant je dirai: « Je sais, mon Dieu, que n'étant rien, je ne puis par moi-même rien obtenir de votre bonté; mais au nom et par les mérites de Jésus-Christ. j'attends tout de votre miséricorde infinie. »

Clot. Candide, c'est à merveille. Voyons si tu seras toujours aussi docile.

Cand. Oh! oui, Mademoiselle, je crois tout ce que vous me dites.

Clot. N'as-tu pas quelques inquiétudes sur l'attention que nous devons apporter à nos prières?

Cand. Vous l'avez deviné; cela me cause quelquefois des tourmens extrêmes.

Clot. Est-ce que tu serois scrupuleuse, Candide?

Cand. Je ne sais ce que vous voulez dire, Mademoiselle; mais je m'afflige à l'excès des distractions, qui me remplissent l'esprit dans la prière.

Clot. L'attention nécessaire pour bien prier, ne consiste pas à être exempt de

distractions : il suffit qu'elles ne soient pas volontaires : pour cela, il faut que le cœur exprime, avec foi et amour, les paroles que la bouche articule; il faut se tenir dans une grande modestie, un profond recueillement, et se retirer à l'écart, pour éviter les objets qui pourroient nous distraire.

CAND. J'ai beau faire, Mademoiselle, je suis toujours persuadée que je prie sans attention.

CLOT. Pour te tranquilliser, ma chère amie, souviens-toi d'examiner les causes de tes distractions; ces causes sont-elles volontaires? tu dois y renoncer absolument: ne le sont-elles pas? il suffit d'en détourner ton esprit pendant la prière : si malgré ces précautions, la légèreté de ton imagination te fatigue encore, arrête-la doucement, et la porte vers Dieu, sans efforts violens, et continue ensuite ta prière.

CAND. Bien obligée, Mademoiselle. Il vous reste à me parler de la persévérance; cela veut-il dire qu'il faut à tout moment réciter des prières? car il y a bien des heures dans le jour où je ne puis prier.

CLOT. Non, ma bonne Candide. Lorsque Jésus-Christ nous dit qu'il faut toujours

Clot. Il faut éviter la précipitation, la grande multitude de paroles, et de les recommencer par scrupule.

Cand. Mais quand on est pressé, comment faire ?

Clot. Laisser ses prières, plutôt que de les mal faire. Tu comprends que j'entends celles qui ne sont pas d'obligations : il vaut mieux en dire peu et bien, que d'en dire beaucoup et mal. De quel œil Dieu peut-il regarder une personne qui le prie avec une précipitation offensante? «Comment voulez-vous, dit un Saint, que Dieu vous écoute, si vous ne vous écoutez pas vous-même ? En effet, quand on prie avec précipitation, est-ce avoir pour Dieu le respect qu'il mérite ? N'est-ce pas lui témoigner une sorte de mépris ? Peut-on faire attention à des paroles auxquelles on n'a pas le temps de penser ? Cette précipitation détruit tout le fruit de la prière : qui prie ainsi, mérite le reproche que Dieu faisoit aux Juifs. « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est bien loin de moi. »

Cand. Ah! mademoiselle Clotilde, jamais je n'oublierai cela. Je ferai mes prières du matin et du soir, et j'entendrai la sainte

messe avec toute la gravité dont je suis capable. Je prononcerai doucement, je consentirai de cœur à ce que je dirai de bouche. Quant aux autres prières, lorsque je n'aurai pas le loisir, je les remettrai à un autre temps; mais je suis en peine de ce que vous dites, qu'il faut éviter la grande multitude de prières vocales. Est-ce que l'on peut trop prier?

Clot. Candide, il est des personnes qui veulent tout embrasser, et qui se chargent d'une multitude d'offices, de pratiques de confréries, au point qu'elles ne peuvent y satisfaire, sans négliger les devoirs de leur état; ou si elles font toutes ces prières, c'est avec une précipitation qui les rend inutiles, elles se fatiguent et n'avancent point.

Cand. Je suivrai vos avis, M.lle, depuis mon enfance, je récite tous les jours le chapelet, j'y ai ajouté quelques petites prières, je m'en tiendrai là; mais il vous est échappé une parole qui m'inquiète : vous dites, qu'il ne faut jamais recommencer ses prières par scrupule?

Clot. Hé bien! Candide, cela te surprend!

Cand. Oui, Mademoiselle; car enfin, quand on a mal fait ses prières, je crois qu'on est obligé de les recommencer.

Cand. Ah! Mademoiselle, s'il faut vous le dire, je ne suis pas encore contente. Je voudrois bien faire l'Oraison mentale; mais je ne sais ce que c'est.

Clot Tu seras instruite de cela cet après-midi : viens à la conférence, ces D.lles te permettront d'y assister, sous la clause ordinaire : m'entends-tu, bonne Candide?

Cand. Oui, M.lle, je ne dirai pas le plus petit mot. Que je vous ai d'obligations!

XXVII.e ENTRETIEN.

Sur l'Oraison mentale.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, EUPHRASIE, CANDIDE.

Adelaïde. Je vois donc aujourd'hui toutes mes chères compagnes. O ma petite maman, que votre absence m'a paru longue! Il y a un siècle que je ne vous ai vue.

Christ. J'aurois supporté avec peine cette privation, si le plaisir d'être utile à maman, n'en eût adouci l'amertume. Mon devoir me retenoit, et c'étoit une chaîne aimable.

CLOT. Madame votre mère, chère Christine, est en meilleure santé ?

CHRIST. Oui, tendre amie, son indisposition n'a été que passagère; c'est ce qui me procure la satisfaction d'assister aujourd'hui à votre conférence.

ADEL. Jamais notre empressement n'a été plus vif, ma petite maman. Mademoiselle Clotilde nous a annoncé un sujet; il y a long-temps que nous soupirons après : c'est l'Oraison mentale.

CAND. Mademoiselle Clotilde m'a permis de l'écouter, y consentez-vous, Mademoiselle ?

ADEL. Oui, ma bonne, tu peux rester avec nous.

CHRIST. Pourvu que.....

CLOT. Elle me l'a promis, et tiendra sa parole.

EUPHR. Dites-nous, s'il vous plaît, maman, qu'entendez-vous par Oraison mentale?

CLOT. C'est un entretien de l'ame avec Dieu. On en distingue trois sortes; savoir, la méditation, l'oraison de recueillement et la contemplation; car l'ame qui commence à méditer, n'est pas élevée aussitôt à la contemplation; il y a différens degrés.

Adel. Voudriez-vous entrer dans le détail ? et d'abord qu'est-ce que la méditation ?

Clot. Je vous cède cette vertu mademoiselle Christine.

Christ. On peut comparer la méditation à une montagne difficile à gravir, où l'ame trouve sur son chemin des obstacles à vaincre, des ennemis à dompter. Les épines y sont mêlées de fleurs et de fruits. Il faut que toutes les puissances de l'ame agissent. La mémoire en représente le sujet. Est-ce un mystère ? elle rappelle ce que l'Eglise enseigne sur cet article. Est-ce une action du Sauveur ? elle considère les circonstances que l'Evangile nous en apprend. A mesure que la mémoire représente le sujet, l'entendement s'occupe à le comprendre, et en fait l'application aux besoins de l'ame. La volonté s'anime alors : elle forme des affections, et prend des résolutions nécessaires pour détruire ses défauts, et acquérir les vertus qui lui manquent.

Euphr. Voilà, en effet, toutes les puissances de l'ame en activité : elles ont chacune leur occupation particulière, qui se rapportent à la même fin ; mais je voudrois des exemples.

Christ. En voici. Le sujet de la méditation est-il Jésus-Christ dans la crèche ? Mettez-vous d'abord en la présence de Dieu, implorez les lumières du Saint-Esprit, et considérez ce divin Enfant, le Verbe éternel, le Fils unique de Dieu, consubstantiel à son Père, revêtu de la forme et de la nature des esclaves. Considérez, que c'est pour nous pécheur, que le Très-Haut s'est humilié et anéanti. A cette vue votre cœur s'attendrira, votte volonté s'échauffera, et vous témoignerez votre reconnoissance par de vives et tendres affections.

Adel. Je me prosternerois, en esprit, aux pieds de la crêche, je baiserois avec transport le berceau de mon Dieu.

Christ. Très-bien, ma fille, Jésus enfant agréeroit votre hommage. Epris d'une ardeur toute divine, votre cœur formeroit la résolution d'imiter Jésus naissant dans son humilité, son obéissance, ses souffrances et sa pauvreté; vous vous offrirez à lui, comme une victime de mortification intérieure et extérieure; vous lui demanderiez la grâce de lui rendre amour pour amour, et le remercieriéz des grâces qu'il vous auroit accordées dans cette méditation.

Euphr. Encore un exemple, s'il vous plaît? Comment méditer sur une vertu, sur l'humilité?

Christ. Après l'acte préparatoire, rappelez-vous ces paroles de Jésus-Christ. « Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur. » Considérez l'estime que le Sauveur a faite de l'humilité et la manière étonnante dont il l'a pratiquée. De cette considération, passez à l'amour de cette vertu; examinez les occasions que vous avez de la pratiquer, et regrettez celles que vous aurez perdues. Demandez pardon à Dieu de vous être si souvent laissé dominer par l'orgueil : prenez la résolution de pratiquer l'humilité le plus parfaitement qu'il vous sera possible. Enfin, terminez votre méditation par l'offrande au Seigneur, de tout ce que vous êtes, et par des actions de grâces, de tous ses bienfaits. Il faut observer cette méthode, à moins que le Saint-Esprit ne vous en suggère une autre; mais s'il vous laisse dans cette voie ordinaire, ne la quittez jamais de vous-même, elle suffit pour faire de grands progrès dans la vertu.

Adel. Permettez-moi une réflexion : Si l'ame

l'ame étoit sans passion, le cœur sans désirs déréglés, l'esprit sans attention aux choses terrestres, il me semble que la méditation seroit alors un exercice bien doux et bien facile.

CHRIST. C'est vrai; dès le commencement ce seroit une occupation délicieuse, où l'ame se porteroit d'elle-même. Les difficultés qu'elle rencontre sont proportionnées à l'attache qu'elle a eue au monde, à elle-même et à l'empire de ses passions. Veut-elle abréger son travail et jouir plutôt de la paix du Seigneur ? qu'elle déteste souverainement le péché, qu'elle se détache des choses d'ici-bas et se mortifie sans relâche. On commence ordinairement par méditer sur les fins dernières de l'homme. Les impressions que l'ame reçoit de ses grandes vérités, sont la crainte de Dieu, l'horreur du péché, la douleur de s'en être rendue coupable, le désir de quitter ce péché pour éviter l'enfer, et de pratiquer la vertu pour parvenir au ciel.

EUPHR. Je pense que, dans ces momens, la route du salut devient pénible.

CHRIST. Il est vrai; dès que l'ame est résolue de mener une vie nouvelle, elle

éprouve la contradiction du vieil homme : la nature se plaint et murmure, les passions se révoltent, le cœur gémit, la raison orgueilleuse s'élève contre les principes de la foi ; l'imagination, accoutumée à voltiger d'objets en objets, se roidit contre le joug qui l'assujettit; mais que l'ame qui surmonte courageusement ces difficultés en est bien récompensée ! Dieu, qui veut l'attirer toute à lui, excite en elle des sentimens si tendres, des affections si vives, des transports si ardens, que rien ne lui paroît comparable aux douceurs qu'elle éprouve dans le service d'un si bon Maître. Qu'heureuse est l'ame courageuse, qui, dans ce chemin quelquefois laborieux, ne s'arrête point et ne se laisse pas effrayer par les obstacles! elle parviendra plutôt au haut de la montagne, où elle verra de plus près son Bien-Aimé. C'est à vous, M.lle Clotilde, à nous montrer l'ame dans ce point d'élévation; apprenez-nous ce qui s'opère en elle.

Clot. Lorsque Dieu voit une ame purifiée par la pénitence, affermie dans les sentiers de la justice par son éloignement pour le monde et la victoire qu'elle a remportée sur ses passions ; quand il remarque en elle

un vrai amour de la croix, une vraie humilité d'esprit et de cœur, un abandon total à la volonté divine, alors il lui ouvre une carrière nouvelle, et l'élève lui-même à un état d'oraison plus parfait, que sainte Thérèse appelle Oraison de recueillement.

Adel. Quelle différence y a-t-il entre la méditation et l'oraison de recueillement?

Clot. Dans la méditation, l'ame cherche Dieu avec peine et travail; dans le recueillement, il se présente à elle. Dans la méditation, il faut réfléchir et raisonner, pour convaincre l'esprit et toucher le cœur; dans le recueillement, l'ame n'est pas plutôt en la présence de son aimable Maître, qu'il forme lui-même les sentimens, les désirs, les affections qu'elle éprouve. Mais, on ne peut trop le dire, Dieu seul peut élever l'ame à cette sorte d'oraison, et l'on doit bien se donner de garde de vouloir y atteindre de soi-même; c'est tomber dans l'illusion, et s'exposer à se perdre.

Adel. A quoi peut-on connoître que Dieu veut nous introduire dans cette voie sublime?

Clot. C'est lorsque l'ame sent une plus grande facilité à se recueillir, qu'elle éprouve

un attrait intérieur qui la porte à se tenir devant Dieu dans un amoureux silence, pour attendre paisiblement qu'il daigne lui parler.

Adel. Je vois quelle différence il y a entre la méditation et l'oraison de recueillement. Toutes deux conduisent à Dieu; dans l'une, l'ame cherche son Dieu, elle désire de le trouver, mais elle ne le voit que de loin. C'est toujours Dieu qui l'instruit; mais il lui laisse, pour ainsi dire, les fatigues de l'étude, et il ne se montre qu'avec une sorte de réserve: dans l'autre, elle n'a plus besoin de raisonner, Dieu vient aussitôt qu'elle le cherche, elle le voit de près, elle l'embrasse et le goûte, il répand en elle une lumière vive et subite, en un instant ses doutes sont éclaircis.

Clot. Fort bien, ma douce amie, il me reste maintenant à vous expliquer ce que c'est que la contemplation. On peut la comparer, dit sainte Thérèse, à un jardin de délices, où l'ame fidèle se repose à l'ombre de son Bien-Aimé. C'est comme un sommeil des puissances de l'ame, qui n'agissent qu'avec une douceur et une suavité ineffable. C'est un simple regard vers Dieu que les

Pères de la vie spirituelle appellent contemplation. Dans cet état, l'ame profère des paroles d'amour, d'admiration et de reconnoissance, ou demeurant dans un saint et respectueux silence, elle s'abîme toute entière en son Bien-Aimé.

EUPHR. O quel heureux état !

CLOT. C'est l'amour qui unit l'ame à son Dieu, qui l'y attache avec force, elle ne peut plus s'en séparer, elle dit : Je ne vis plus, c'est mon Dieu qui vit en moi : aussi s'abandonne-t-elle parfaitement à la conduite de Dieu ; qu'il l'abaisse ou qu'il l'élève, qu'il la console ou qu'il l'afflige, elle se réjouit en Dieu de tous les évènemens.

ADEL. Que les voies du Seigneur sont belles ! que ses dons sont parfaits !

EUPHR. Pour recueillir les fruits précieux de l'oraison, quelles sont, s'il vous plaît, les dispositions que l'on doit y apporter ?

CLOT. Il y en a de générales, ce sont les mêmes que pour la prière vocale : une profonde humilité, une grande confiance, une persévérance infatigable ; mais il y en a de particulières dont je dois vous parler. La première, c'est l'amour de la retraite et du silence.

troublent et nous agitent; nous oublions Dieu pour ne rechercher que nous-mêmes, et nous trouvons du plaisir à nous exposer au regard des hommes. La différence est frappante. L'ouvrage de la grâce est saint, pur et parfait, celui de la nature est souillé et corrompu.

Euphr. Voilà qui est clair. N'y a-t-il pas encore d'autres dispositions ?

Clot. Oui, ma fille, c'est une constance inébranlable qui nous fasse persévérer dans l'oraison, malgré les peines et les épreuves par lesquelles il plaît à Dieu de purifier notre amour.

Euphr. Est-ce qu'on trouve des difficultés et des croix dans l'exercice de l'oraison ?

Clot. N'en doutez pas, ma fille. Il semble quelquefois que le temps de l'oraison appelle les distractions et les tentations de toute espèce. L'ame souffre alors un martyre bien pénible : plus elle veut s'occuper de Dieu ; et plus elle s'en croit éloignée ; elle voudroit l'aimer, et elle ne sent pour lui que sécheresse, que langueur ; elle voudroit contempler ses perfections, et elle en est détournée par les images importunes des objets sensibles. Il ne faut pas, dans ces

temps de ténèbres et de désolation, se décourager, ni quitter l'oraison. Soyez persuadées, mes chères amies, qu'une oraison, faite dans les travaux des épreuves intérieures, est plus agréable à Dieu que celle où l'on goûte plus de douceurs et de consolation. Ce Dieu de bonté, qui compte nos soupirs et recueille nos larmes, réserve une grande récompense à l'ame fidèle, qui persévère dans l'oraison malgré les ennuis, les dégoûts et les peines ! Bientôt il change son sort; plus elle a souffert avec patience, plus les faveurs qu'elle reçoit sont consolantes et délicieuses.

Adel. Que d'obligations je vous ai, M.lle Clotilde, des leçons que vous me donnez! je les mettrai fidèlement en pratique.

Euphr. Je ne les oublierai de ma vie, et m'en servirai dans toutes les circonstances.

Christ. Notre reconnoissance est d'autant plus vive, mon excellente amie, que vous paroissez fatiguée. Je vous en supplie, ne me le cachez pas, votre santé n'est-elle pas dérangée ?

Clot. Je l'avoue, je me trouve foible. Peut-être n'ai-je pas encore long-temps à vivre. Mais écartons des idées qui vous affli-

gent, et comme il est de bonne heure, allons nous édifier auprès de M.lle Mélanie; demain nous nous entretiendrons sur la nécessité d'un règlement.

XXVIII.e ENTRETIEN.

Nécessité d'un Règlement de vie.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, EUPHRASIE.

EUPHRASIE. Que j'envie le sort de Mélanie, qu'elle est heureuse ! Soumise à une règle que l'esprit de Dieu inspira, tous ses momens sont remplis, elle va couler des jours utiles et délicieux. O douce amie ! vous sans laquelle je ne pouvois vivre, pourquoi me laissez-vous dans le monde, exposée à mille dangers, en proie aux chagrins, aux ennuis et à la tristesse ? Vous aimerez toujours votre Dieu, toujours vous le verrez aimé, et nous avons la douleur de le voir offensé continuellement ! quelle différence d'état ! Que les Religieuses sont fortunées ! que ne puis-je comme elles suivre mon Bien-Aimé

dans la solitude, afin qu'il parle à mon cœur!

Clot. La Providence, ma chère fille, veut que vous restiez dans le monde. Vous devez tous vos soins à madame votre mère; vous êtes son unique consolation, vous devez la servir avec assiduité et avec tendresse jusqu'à ce que le Seigneur récompense ses vertus. Mais en vous retenant dans le monde, Dieu vous réserve les grâces dont vous avez besoin pour vous y sanctifier. Soyez tranquille, et ne pensez qu'à remplir fidèlement les devoirs de votre état.

Euphr. Que ne puis-je espérer de conserver long-temps ma mère! mais hélas! je suis à la veille de la perdre. Alors mon oncle me forcera de me marier. Quelle croix! O saint asile des épouses de Jésus-Christ, vous fixerez toujours mes désirs et mes vœux!

Adel. J'ai le bonheur d'avoir des parens chrétiens qui m'aiment avec tendresse et m'ont promis de ne point contraindre mon inclination. Je leur ai dit que j'avois de la répugnance pour le mariage, mais que je ne me sentois pas encore déterminée pour le cloître: que mon goût dominant étoit de demeurer avec eux, libre de tout engagement humain. Ils ont reçu avec joie cette

et qu'on y travaille; on fait mieux une chose que l'on fait souvent : or, par un règlement de vie, on revient tous les jours aux mêmes exercices, tous les jours on y emploie le même temps. Toutes nos œuvres, d'ailleurs, ont leur moment marqué; chaque heure, on ne pense qu'à l'action à laquelle elle doit être employée, sans se mettre en peine de celles qui doivent suivre et qui viendront à leur rang. L'action dont on s'occupe uniquement, on la fait ainsi avec plus d'attention, plus de ferveur et une attention plus droite de plaire à Dieu seul et de lui obéir.

Adel. Voilà qui est admirable. Mademoiselle Clotilde avoit bien raison de nous dire que l'ordre conduit à Dieu. Comment le règlement de vie nous fait-il faire nos actions avec plus de mérite ?

Christ. Par la violence que nous sommes quelquefois obligés de nous faire, pour remplir nos exercices de piété.

Adel. Vous me surprenez, ma petite maman ! Quoi ! est-il possible qu'il soit nécessaire de nous faire violence, pour nous acquitter des exercices auxquels nous nous sommes assujettis volontairement ?

CHRIST. Oui, ma fille, il n'est que trop vrai, tant nous sommes foibles et misérables. Lorsque nous commençons à nous donner à Dieu, nous sommes tout feu, rien ne nous paroît difficile, nous volons sur les ailes de la ferveur; mais après ces temps de consolations et de douceurs, la tribulation suit, l'adversité survient, les tentations et les peines se succèdent. Dans ces jours de sécheresse et de trouble, on se traîne, on languit dans les sentiers de la vertu; ce qui nous remplissoit d'une joie vive et pure ne nous cause que de l'ennui et du dégoût. Ah ! dans ce temps de ténèbres et de tristesse, qu'un règlement de vie est utile ! quels trésors de mérites nous acquérons en nous y rendant fidèles !

EUPHR. J'entrevois cette vérité; voudriez-vous, mademoiselle Christine, me la développer entièrement ?

CHRIST. Lorsqu'on s'est formé une règle de conduite, et qu'on a pris la résolution de la suivre exactement, on a promis à Dieu que, pour lui plaire et lui témoigner plus d'amour, on y seroit toujours fidèle. Or, dans les peines, dans les ténèbres, les privations, les sécheresses, l'abandon uni-

versel, on n'oublie point cette résolution, on craint d'y manquer et de violer sa promesse : cette crainte retient, porte à s'acquitter des exercices que l'on s'est prescrits; et quoiqu'on n'y trouve plus, ni goût, ni satisfaction; on se fait violence, et cette violence est très-méritoire, et prouve que l'on sert Dieu pour lui-même.

EUPHR. Je conçois que plus nos obligations sont pénibles, plus nos mérites augmentent aux yeux du Seigneur. Il vous reste à prouver, M.lle Christine, qu'un règlement de vie nous fait faire le bien avec plus de constance.

CHRIST. Une personne qui ne met point d'ordre dans ses actions, qui aujourd'hui fait de bonnes œuvres, et demain n'en fait point du tout, qui fait ses exercices quand il lui plaît, choisissant ceux qui lui agréent, en un mot, qui sert Dieu par fantaisie et par caprice, une telle personne tombe aisément dans le relâchement et dans la tiédeur. Comme elle ne consulte que son goût, qu'elle n'a point d'autre règle que sa propre volonté, elle renonce aux exercices de piété, dès qu'ils cessent de lui plaire, et qu'ils n'ont plus pour elle le mérite, et, si j'ose

m'exprimer ainsi, le piquant de la nouveauté : un léger obstacle, une petite tentation, un rien suffit pour l'arrêter dans sa marche ; elle renvoie ses exercices à un autre temps, à une heure plus commode ; bientôt elle les omet et y renonce tout-à-fait.

Adel. Quel étrange abus ! et que son effet est déplorable !

Christ. Il n'en est pas ainsi d'une personne qui s'est fait un règlement de vie, et qui s'engage à le suivre inviolablement : dans la joie ou dans la tristesse, dans les peines ou dans les consolations, sa fidélité est inébranlable : ferme au milieu des tempêtes et des orages, chaque jour elle acquiert de nouvelles vertus, de nouveaux mérites ; de Dieu, témoin de ses efforts, elle obtient la persévérance et une couronne immortelle que le temps ne peut flétrir.

Adel. Petite maman, je n'aurois jamais cru qu'un règlement de vie fût si utile ; je veux en avoir un, j'ai besoin pour cela de vos conseils, ne me les refusez pas.

Christ. Je laisse à M.lle Clotilde de vous tracer celui qui convienne à votre état ; elle vous enseignera à garder ce juste milieu si nécessaire dans la pratique des vertus.



Euphrasie. Ma petite mère, vous voilà chargée de nous donner une règle. Souvenez-vous, en me la traçant, que c'est pour une personne qui voudroit bien être religieuse.

Clot. Avec plaisir, ma fille; à condition toutefois que vous ne vous en rapporterez point à moi seule, et que vous prendrez aussi les avis de votre directeur.

Euphr. Je reçois cette condition; mais je crois qu'il n'y aura rien à changer à ce que vous m'aurez prescrit.

Clot. Vous vous leverez à cinq heures en été, et à cinq et demie en hiver. Que les premières pensées de votre esprit et les premières affections de votre cœur soient consacrées à Dieu. En vous éveillant, faites les actes de foi, d'espérance et de charité, et offrez à Dieu toutes vos actions. Levez-vous aussitôt, et habillez-vous promptement, pensant que c'est le péché qui nous force à porter des vêtemens; priez le Seigneur de vous revêtir de son divin Esprit. Faites ensuite votre prière du matin, puis une demi-heure d'oraison mentale.

Euphr. Ah ! ma petite mère, c'est bien peu une demi-heure, pourquoi nous prescrire des bornes si étroites ?

Clot. Employez bien, ma fille, ce temps, il suffit; je ne veux point que vous imitiez ces personnes qui se surchargent, et qui vont toujours en déclinant vers la tiédeur, le relâchement et l'ennui.

Adel. M.lle Clotilde a raison; il vaut mieux quitter l'oraison avec peine, que d'en attendre la fin avec impatience, et d'ailleurs, nous ne sommes que de foibles commençantes; nous ne devons pas nous mettre de pair avec nos aînées dans la vie spirituelle.

Euphr. Allons, soit; je me contente d'une demi-heure : je n'en mérite pas davantage.

Clot. Après la méditation, assistez à la sainte messe : lorsque vous y communierez, méditez encore pendant une demi-heure pour votre action de grâces. De retour chez vous, faites une lecture spirituelle, et vous occupez selon votre état; conservez le souvenir de la présence de Dieu, élevant, de temps en temps, votre esprit et votre cœur vers lui, par des affections vives, par de tendres aspirations, par des oraisons jaculatoires.

Adel. Si tout le monde observoit cela, qu'on éviteroit de péchés, que de grâces on obtiendroit !

Euphr. Tout cela est facile et coûteroit bien peu; mais le monde est un insensé, qui pense à tout ce qui le perd, et qui oublie Dieu, qui seul peut le sauver.

Clot. Tâchez, avant le dîner, de faire un examen particulier. L'après-midi, prenez une heure de récréation tout au plus, pendant laquelle, si vous êtes en compagnie, évitez la légèreté et la dissipation, parce qu'elles éloignent de Dieu, et détruisent la piété. Après la récréation, un petit quart-d'heure de lecture spirituelle, est fort utile pour rappeler l'ame à Dieu. Remettez-vous au travail, car l'oisiveté est la mère de tous les vices, et depuis le péché du premier homme, Dieu nous a tous condamnés à travailler. C'est une coutume bien louable que de faire le signe de la croix, et d'invoquer la sainte Vierge, toutes les fois que l'heure sonne. Vers le soir, vous irez, s'il vous est possible, visiter le très-saint Sacrement : vous y resterez une demi-heure, soit à lire, soit à méditer suivant votre attrait. Ne manquez jamais, en faisant votre prière du soir, d'examiner votre conscience, pour connoître les fautes que vous aurez commises dans la journée : cette pratique, quand on

y est fidèle, rend plus facile et plus exact l'examen qui précède la confession. Retirez-vous assez tôt, pour vous mettre au lit à dix heures. N'oubliez jamais de donner votre cœur à Dieu en vous couchant, pour vous endormir dans de bonnes et saintes pensées. Je ne vous marque pas les jours auxquels vous devez vous approcher des Sacremens : c'est votre directeur qui doit vous donner une règle à ce sujet. Je souhaiterois, cependant, que vous ne tardassiez jamais plus de quinze jours à vous confesser, jusqu'à ce que vous puissiez fréquenter les Sacremens tous les huit jours.

Adel. Que n'ai-je ainsi toujours employé mon temps, je n'aurois pas tant de reproches à me faire !

Clot. Ce n'est pas tout; je vous ai dit peu de chose, en comparaison de ce que Dieu demande. Aurez-vous le courage de suivre mes avis?

Euphr. Vous dites cela, ma petite mère, pour nous éprouver; vous savez bien que nos désirs sont les vôtres.

Clot. Je vous effrayerai peut-être ; mais soyez fermes, espérez, Dieu sera votre appui, et ce qui fait trembler la nature, réjouit la grâce.

Adelaïde. Je suis dans l'impatience de connoître votre dessein, expliquez-nous-le, s'il vous plaît, M.lle Clotilde.

Clot. Le voici. Votre but principal, en formant un règlement de vie, c'est de pratiquer parfaitement les vertus chrétiennes : or, c'est Jésus-Christ qui en est le modèle accompli. Vous devez donc marcher sur les traces de ce divin Sauveur, copier ses actions, et entrer dans ses sentimens.

Euphr. Rien de plus juste; ni de plus raisonnable; et quelles sont les principales vertus que nous devons imiter en Jésus-Christ?

Clotilde. C'est l'humilité, l'obéissance, l'esprit de pauvreté, la mortification, le recueillement, le silence et une pureté inviolable. Prenez donc la résolution de les pratiquer tous les jours de votre vie, ces excellentes vertus.

Euphr. C'est le plus ardent de nos désirs.

Clot. Dites-vous à vous-même, en la présence de Dieu, je fixe mes regards sur Jésus, je le regarde jusqu'à ce que je lui devienne semblable.

Adel. Nous le disons dans la sincérité de notre ame.

Clot.

Clot. Pour imiter l'humilité du Sauveur, remettez-vous devant les yeux, votre néant et votre indignité; n'ayez que d'humbles sentimens de vous-même; profitez, avec soin, des occasions de vous humilier; fuyez les éloges et les applaudissemens des hommes; ne cherchez d'autre gloire que celle d'appartenir à Dieu, pour retracer en vous l'obéissance du Sauveur; soumettez-vous à toutes les choses qu'on vous commande, soit faciles ou difficiles, sans raisonner, sans murmurer, sans vous plaindre : faites-les promptement et exactement.

Adel. Et la pauvreté, comment la pratiquerons-nous ?

Clot. C'est en vous détachant du monde, usant du monde comme n'en usant pas, selon la doctrine de saint Paul, en vous privant de certaines choses qui vous seroient agréables.

Euphr. Mais, comment imiter la mortification du Sauveur, dans un monde où l'on ne trouve que délicatesse et sensualité ?

Clot. Aimant la pénitence, mortifiant, chaque jour, vos passions; réprimez la vanité, la curiosité; privez-vous des plaisirs mondains, et même de ceux qui sont permis;

enfin, menez une vie dure et laborieuse.

Euphr. Enseignez-nous, s'il vous plaît, ma petite mère, quelle règle nous devons suivre, pour imiter Jésus-Christ dans son esprit de recueillement et de silence.

Clot. C'est, d'aimer la retraite, de fuir le monde, ses compagnies et ses frivoles amusemens : c'est de ne faire que les visites essentielles, et que prescrit la charité, regarder toutes les récréations comme des remèdes dont on doit user sobrement, éviter la joie immodérée et la dissipation.

Adel. La vertu la plus aimable est aussi la plus facile à flétrir; vous exigerez de nous bien des soins pour la conserver.

Clot. Il faut que la pureté, cette belle vertu, paroisse dans tout votre extérieur; dans la gravité de votre maintien et de vos démarches; dans la simplicité de vos habits; dans la douceur et l'honnêteté de vos paroles; dans la modestie de vos regards, et dans la régularité universelle de votre conduite. Evitez tout ce qui peut scandaliser les foibles, surtout, ne fréquentez point les personnes de l'autre sexe; ne vous trouvez point seules avec elles, sans une nécessité indispensable. Regardez comme un crime,

la moindre familiarité, la plus petite attache; ces choses qui paroissent légères, et que le monde traite de minuties, dégénèrent, hélas ! en des abus déplorables, et ont les suites les plus funestes. Souvenez-vous toujours de la très-sainte Vierge, qui fut saisie de frayeur même à la vue d'un Ange. Défiez-vous de vous-mêmes, fuyez jusqu'à l'ombre du danger : telles sont les règles que vous devez suivre tous les jours de votre vie : c'est par elles que vous plairez au chaste Epoux des ames pures, et que vous ferez ses délices.

ADEL. J'espère, mademoiselle Clotilde, ne m'écarter jamais d'un plan de conduite aussi sage. Hé bien ! ma petite sœur, êtes-vous contente ? Cela vaut bien, je crois, la règle des Religieuses.

EUPHR. Hélas ! il faut bien que je m'en contente, trop heureuse encore, si je puis toujours accomplir cette règle; elle me dédommageroit de la privation, qui, toute ma vie, fera mon martyre.

CLOT. Je vous l'ai dit, ma fille, et le répète encore; abandonnez-vous à Dieu, il sera votre soutien.

EUPHR. Je vous promets, ma petite mère,

de suivre la règle que vous nous donnez, en quelque état que je me trouve.

CLOTILDE. Croissez, mes chères amies, croissez chaque jour en amour pour le céleste Epoux. L'amour divin ne connoît point de bornes ; sa règle est d'aimer sans mesure et sans partage.

CHRIST. Permettez, mes aimables compagnes, que je vous fasse une petite observation. Vous êtes *obligées* de garder, en tout temps et en toutes circonstances, ce que mademoiselle Clotilde vient de vous prescrire par rapport aux vertus chrétiennes. Plus vous aurez d'affaires, plus il se présentera d'obstacles à votre sanctification ; plus les dangers, auxquels vous serez exposées, seront pressans, plus vous devez suivre cette règle avec exactitude. Il n'en est pas de même par rapport aux exercices de piété ; vous ne devez point, il est vrai, les omettre, ni en changer l'ordre par inconstance ou par négligence ; mais si quelque devoir vous appeloit ailleurs, non-seulement vous pourriez, mais vous devriez les remettre à un autre temps. Ne ressemblez point à ces personnes attachées à leurs exercices plus par entêtement que par amour de Dieu, qui

murmurent et se plaignent dès qu'on en dérange l'économie. Attachez-vous spécialement à la pratique des vertus, faites tout avec ferveur, et sachez, s'il le faut, quitter Dieu pour Dieu.

ADEL. Que ces maximes sont sages ! heureuse l'ame qui les observe ! elles font aimer la dévotion.

EUPHR. Voici ma bonne qui vient de la part de maman. O Ciel ! elle me fait trembler ! je cours avec elle.

CLOTILDE. Je vous avertis, ma fille, que demain nous nous entretiendrons sur la Persévérance.

ADEL. O le beau sujet ! je voudrois déjà être à demain.

XXIX.e ENTRETIEN.

Sur la Persévérance.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, EUPHRASIE.

CLOTILDE. (*à Euphrasie.*) Je suis, ma fille, on ne peut plus inquiète. Je voulois vous suivre hier au soir, maman ma re-

tenue; ce matin encore je n'ai pu sortir.

Euphr. Ah! ma petite mère, j'avois bien raison d'être effrayée, maman se trouvoit mal entre les bras de ma tante, lorsque ma bonne est venue me chercher; cette foiblesse a duré près d'une heure, j'étois désolée; mais aujourd'hui, grâces à Dieu, maman va beaucoup mieux; c'est elle qui m'a engagée à venir ici, ne voulant pas me priver de l'entretien intéressant que vous nous promîtes hier.

Clot. Je suis ravie que madame votre mère soit en meilleur état; je souhaite que le Seigneur prolonge ses jours, ils sont bien précieux.

Euphr. Ah! si je perdois maman, que deviendrois-je?

Adel. Ecartez cette idée, ma petite sœur; toujours Dieu sera votre force, si toujours vous lui êtes fidèle.

Euphr. Puissé-je mériter cette grâce de la persévérance! apprenez-nous en les moyens, ô ma petite mère.

Clot. Vous êtes, mes chères amies, rentrées en grâces avec Dieu : pour gage de votre réconciliation, il vous a nourries de sa chair adorable; que vous reste-t-il à dé-

sirer sur la terre, sinon de persévérer dans son amour ? Le divin Epoux vous a introduites dans son jardin, il vous a couronnées de fleurs et présenté ses fruits délicieux. Tant de faveurs signalées ne feroient-elles sur vos cœurs qu'une impression passagère ? N'aurez-vous goûté combien le Seigneur est doux que pour oublier ses délices ?

EUPHR. Non, assurément, ma petite mère; non, je vous l'ai dit et je le répète, je suis toute à mon Dieu, je me donne à lui pour toujours.

CLOT. J'en suis persuadée, ma fille; et vous, ma chère Adelaïde, aimeriez-vous mieux mourir que d'abandonner le Seigneur ?

ADEL. Comment pourrions-nous lui échapper ? Il nous enchaîne par des liens si aimables !

CLOT. Oui, mes chères compagnes, cette vie nouvelle que vous venez de recevoir, ces généreux sentimens que vous avez conçus, ces nobles résolutions que vous avez prises, vous devez les garder constamment. L'excellence même du bienfait est le premier motif qui nous oblige à le conserver avec soin. Qu'elles sont précieuses, en effet, les grâces que vous avez reçues !

faites-en vous-même le détail, je veux vous laisser le plaisir de raconter les merveilles de votre Dieu.

Adel. Depuis ma conversion il me prévenoit de ses dons ineffables; cependant un trouble secret et que je ne pouvois dissiper, changeoit souvent ma joie en tristesse. Depuis qu'une confession générale a purifié mes souillures; ah! quel changement heureux! je l'aime davantage, le feu de son amour me pénètre, je cours avec légèreté dans la voie des commandemens. O chastes délices! voluptés pures et célestes, qui inondez mon cœur! vous sont-elles comparables, les fausses douceurs que le siècle nous offre?

Euphr. Que ne puis-je, mes chères compagnes, vous faire connoître ce que j'éprouve! Que de consolations! que de douceurs! que de tendres sollicitations! que d'invitations pressantes! que d'inspirations délicieuses! Que vos dons sont admirables, ô mon Dieu! le cœur peut bien les sentir, la bouche ne peut les exprimer.

Clot. C'est peu d'avoir bien commencé, il faut bien finir. C'est de la fin de la vie que dépend notre salut éternel. Vérité es-

frayante ! quand nous aurions vécu dans les travaux d'une austère pénitence, dans la pratique de ces œuvres de charité, dans les ardeurs du céleste amour; si nous nous relâchons, si notre dernier soupir n'est pas animé de la vie de la grâce, nous sommes perdues sans ressource.

ADEL. Ah ! chère amie, quelles terribles paroles !

CHRIST. Ma fille, pensez-y et ne l'oubliez jamais. Il ne faut qu'un moment pour faire d'un saint un réprouvé.

EUPHR. O justice de mon Dieu, que vous êtes incompréhensible !

CLOT. Nous aurons combattu, mes chères amies, mille fois nous aurons triomphé, les lauriers et les palmes sont dans nos mains. Elle brille à nos yeux, la couronne immortelle qui doit ceindre nos fronts pendant l'éternité; nous croyons que rien ne peut nous la ravir, et dans cette pensée présomptueuse, fatiguées de tant de travaux, nous mettons bas les armes et nous nous reposons : l'ennemi, toujours attentif, profite de ce temps d'inaction pour nous assaillir, nous chancelons : fort de notre foiblesse, il redouble ses attaques, nous

tombons ; hélas ! nous croyons nous relever bientôt ; mais la mort vient comme un voleur, elle nous frappe dans les ténèbres, et tout-à-coup disparoissent nos bonnes œuvres, nos mérites, nos espérances. Ces richesses que nous avions amassées avec tant de peines et pendant de si longues années, un seul instant les dissipe ; nous paroissons devant le Juge suprême, pauvres, dénuées de tout et les mains vides.

Euphr. Je suis glacée d'effroi ! O mon Dieu, qu'on est malheureux de vous oublier, même un seul jour !

Christ. Plusieurs ont bien commencé, qui ont fini malheureusement : ils avoient échappé aux vents, aux orages, aux tempêtes, aux écueils, ils ont fait naufrage dans le port. Salomon, qui, dès ses premières années, avoit craint le Seigneur, ce prince chéri de Dieu et des hommes, Salomon, le plus sage des Rois, s'oublie lui-même, trahit son devoir, se prosterne aux pieds des idoles, et languit dans les bras de la volupté ; il meurt, et peut-être est-il réprouvé, car l'Ecriture ne nous dit point qu'il ait fait pénitence.

Clot. On a vu des hommes d'une vertu

sublime, on les a vu, ces colonnes inébranlables, tomber cependant avec un fracas horrible, et écraser sous leur ruine un peuple immense. Les étoiles du firmament sont tombées, que ne devons-nous pas craindre, nous qui sommes si foibles et si fragiles ? Ah ! mes chères compagnes, persévérons dans la pratique et les sentiers de la vertu; marchons sans nous arrêter. « Heureux le serviteur que le Seigneur trouvera prêt, il le fera asseoir à sa table, et il le servira lui-même. » Ce sont les paroles de Jésus-Christ.

Adel. Toujours le Seigneur est aimable, pourquoi cesserions-nous de l'aimer ?

Euphr. Ses lois sont douces, ses chaînes sont légères, son joug est délicieux.

Adel. Ah ! Seigneur, je suis votre captive; mon cœur ne veut plus respirer que par vous et ne vivre que de vous seul !

Clot. « Personne ne sait, dit le Sage, s'il est digne d'amour ou de haine. » Mais, pour notre consolation, Dieu veut bien nous donner quelques sujets d'espérer que nous sommes en grâce. Entre ces marques, la plus certaine c'est la persévérance dans son service. Oui, mes chères compagnes, je

vous le dis avec confiance, si quelquefois votre ame est désolée, et saisie de frayeur, si vous tremblez de n'être point rentrées en grâce avec Dieu, rassurez-vous et calmez vos alarmes, quand vous conserverez le désir de lui être unies inviolablement. La persévérance dans le bien n'est point le partage d'une ame morte à la grâce. Une ame infidèle, en perdant son Dieu, a perdu la source même de la vie; elle ne peut tenir long-temps contre les efforts du démon ; il l'entraîne bientôt dans les plus affreux précipices.

Euphr. Ne peut-elle pas encore faire de bonnes œuvres, au moins par habitude?

Clot. Oui, sans doute, et cette habitude peut même retarder sa chute. Mais, privée de la grâce sanctifiante, toutes ses œuvres sont des œuvres mortes ; ses vertus sont plus fragiles que le verre ; on les voit s'évanouir comme une légère fumée que le vent emporte et dissipe.

Euphr. Quand des personnes paroissent se convertir un jour, et le jour d'après retombent dans leurs désordres, a-t-on lieu de croire qu'elles n'ont pas reçu la grâce sanctifiante ?

CLOT. Oui, ma fille ; car un des principaux effets de la grâce sanctifiante, est de nous fortifier contre les vices, et de nous animer à la pratique des vertus.

ADEL. Ainsi une personne qui, après être retournée à Dieu de tout son cœur, marche sans s'arrêter dans les sentiers de la justice, on peut croire qu'elle a reçu la grâce, qui éclaire, qui anime et qui fortifie.

CLOT. Oui, chère Adelaïde, la grâce peut seule nous soutenir dans les voies de la vertu. Nos ennemis nous font une guerre si cruelle, nos passions nous livrent de si rudes assauts, que l'ame n'y résisteroit point, si elle n'étoit unie à Dieu ; par conséquent, lorsqu'elle triomphe, on peut croire que Dieu est avec elle, et qu'il la revêt de sa force.

EUPHR. O sainte persévérance ! vous êtes donc notre consolation dès ce lieu d'exil, et le gage du bonheur éternel ?

ADEL. O précieuse, ô sainte vertu ! que mon ame vous désire !

CLOT. Vous avez raison, sensible Adelaïde : c'est la grâce des grâces, et celle qui couronne les autres. C'est un don purement gratuit, Dieu ne le doit à personne. Cependant, par une bonté ineffable, il ne

briller. Un homme touché de Dieu fait passer dans nos cœurs le feu divin dont il est enflammé. Il est ordinaire, après un sermon, d'entendre des personnes qui disent: Ah! que tels et tels ont bien dû se reconnoître; le prédicateur les a peints à merveille, ils sont bien aveugles, s'ils ne se reconnoissent. Ne dites, ni ne pensez rien de semblable, mes chères amies; ne pensez qu'à vous-mêmes; cherchez à vous reconnoître dans les différens tableaux que trace le prédicateur. Ce n'est pas assez que d'entendre la parole de Dieu avec humilité, il faut encore l'entendre avec désir d'en profiter. C'est un pain spirituel; on n'en tire aucun fruit quand on le prend avec dégoût. Si au contraire, vous le prenez avec plaisir, si vous avez peur d'en perdre la moindre partie, il vous nourrit, il vous anime, il vous fortifie, il vous soutient durant votre pélerinage, jusqu'à ce que vous parveniez à la terre de promission, qui est le Ciel.

Adel. Le second moyen d'obtenir la persévérance, c'est la prière. Dieu veut être prié. Jésus-Christ nous a dit: « Priez sans cesse, et ne vous lassez point. Demandez et vous recevrez. »

Christ. Oui, ma douce amie, et la prière la plus agréable que nous puissions faire à Dieu, c'est de lui demander la persévérance dans son amour. Il veut sincèrement notre salut; et, tout Dieu qu'il est, peut-il nous sauver si nous ne persévérons point ?

Euphr. Tous les jours de ma vie, je lui demanderai la persévérance.

Adel. Si l'on nous promettoit un trésor à condition que nous le demanderions, avec quelle ardeur ne le demanderions-nous pas? C'est à cette condition que Dieu promet le plus grand de tous les biens, quelle seroit notre folie de ne pas le demander ?

Clot. C'est pour le Seigneur un agréable spectacle de voir une personne qu'anime la Foi, l'Espérance et la Charité, se prosterner à ses pieds et lui exposer ses besoins. Il lui ouvre tous les trésors de ses miséricordes, il lui prodigue ses bienfaits. Il ne peut rien lui refuser, quand elle le demande au nom de Jésus-Christ. « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » Ce sont les paroles même de Jésus-Christ. Plus on demande, plus on obtient, une grâce est le prix d'une autre grâce; et



Dieu couronne ses dons par celui de la persévérance finale.

Adel. Voudriez-vous, ma petite maman, continuer votre ouvrage, et nous parler de la fréquentation des Sacremens ?

Christ. C'est dans ces canaux vivifians que nous puisons la vie et la force. Sommes-nous infirmes, avons-nous reçu quelques blessures dans le combat ? la pénitence nous guérit et ferme toutes nos plaies. Nous trouvons dans l'auguste sacrement de nos autels un pain sacré qui nous fortifie.

Adel. Un homme attaqué d'une maladie dangereuse, a recours au remède et ne meurt point. Un autre prend la nourriture dont il a besoin et ne tombe point en défaillance. Faisons de même pour notre ame : dès les premières chutes, ayons recours à la pénitence; le poison funeste du péché, ne séjournant point en nous, ne pourra nous affoiblir. Recevons le pain de vie; nourrie de cet aliment céleste, notre ame croîtra chaque jour en force et en vertu, et ne mourra point à la grâce.

Euphr. Vous nous avez dit, M.lle Christine, qu'un autre moyen de conserver la

grâce, c'est de fuir les occasions. Ceci me touche particulièrement; hélas! à combien de périls ne serai-je pas exposée?

CHRIST. Vous voulez donc, mademoiselle Clotilde, que je tienne toujours votre place. Il ne m'appartient pas d'enseigner en votre présence.

CLOT. Je me garderai bien de vous interrompre. Continuez à nous édifier, chère amie.

CHRIST. Par nécessité, ou par devoir, sommes-nous dans une occasion dangereuse, Dieu qui voit la droiture de nos intentions, nous en fera sortir sans aucun mal; mais si, par témérité, nous bravons le péril, notre imprudence sera punie, et tôt ou tard nous tomberons. Eh! comment, sans miracle, résister à tant d'ennemis qui ont juré notre perte? Pouvons-nous espérer la victoire lorsque nous allons sans armes, à un combat où Dieu ne nous appelle point et qu'il nous ordonne de fuir? Il n'autorise point une témérité indiscrète. « Qui s'expose au péril, périra. »

ADEL. Fuyons, ma chère Euphrasie, fuyons; il n'y a de sûreté pour nous, que dans les bras de notre aimable Père.

Christ. Nous portons le trésor de la grâce dans des vases bien fragiles. Nos passions ne sont, pour ainsi dire, qu'assoupies; il ne faut qu'un souffle pour les réveiller: une étincelle va rallumer le feu de la concupiscence, porter l'incendie dans notre cœur. N'en doutons pas, on aime facilement ce qu'on a déjà aimé. Les chaînes que l'on reprend en deviennent plus étroites et plus pesantes; défions-nous de notre foiblesse, fuyons tout ce qui peut nous attendrir: que toute notre sensibilité soit pour Dieu.

Eupher. C'en est fait, je fuirai le monde et ses vains attraits. Je fermerai les yeux à son éclat trompeur, et m'éloignerai de tout ce qui a été pour moi une occasion de chute.

Adel. Que ne puis-je fuir dans un désert et ne plus voir le monde qui m'avoit enchantée; mais je ferai de ma maison une retraite, où je ne verrai que Dieu, où je ne parlerai qu'à Dieu, et où je ne vivrai qu'en Dieu et pour Dieu.

Clot. Je n'ai qu'un mot à ajouter à ce que M.lle Christine vient de dire. Cette retraite que vous choisissez, mes chères amies, cet

éloignement des créatures, pourroient un jour, vous paroître pénibles; car la tentation vient, et nous sentons combien nous sommes foibles; mais pour surmonter les dégoûts et les plaintes de la nature, dites-vous souvent à vous-mêmes : encore un moment et mon divin Epoux va venir et me couronnera de sa main; encore quelques larmes, quelques soupirs, quelques pas; encore un acte de renoncement, un transport d'amour, et je serai éternellement avec lui. Serois-je assez lâche, assez ingrate, pour abandonner un Dieu qui m'a comblée de biens! ô mon ame! redouble de ferveur, une éternité bienheureuse, peut-elle être achetée trop chère!

Euphr. Ah! ma petite mère, que vos paroles sont touchantes! elles me pénètrent, elles m'attendrissent : oui, plutôt mourir mille fois, que d'abandonner mon Dieu!

Adel. Que ferons-nous; excellente amie, pour reconnoître vos soins? Nous vous imiterons.

Euphr. Après Dieu, je vous dois le salut de mon ame; ma conversion augmentera dans le ciel l'éclat de votre couronne.

Clot. Ce me sera une joie bien pure de

vous présenter au Seigneur. Espérons ce bonheur, et pour ne point le perdre, veillons, prions sans cesse.

EUPHR. Je vous quitte, ma petite mère, je tremble de retrouver maman plus malade. Il me semble que je serai bien longtemps sans vous voir...... Mon cœur m'annonce quelques évènemens fâcheux. O Ciel ! si mes craintes se réalisoient !......

CLOT. Abandonnez-vous à *Dieu*, ma fille, attendez tout de sa bonté.

ADEL. Permettez, ma petite sœur, que j'envoie demain ma bonne, savoir des nouvelles de madame votre mère.

EUPHR. Vous me ferez grand plaisir.

CLOT. Vous voudrez bien m'en instruire, chère amie.

XXX.e ENTRETIEN.

Mort édifiante de madame du Vivier.

CLOTILDE, CANDIDE.

CLOTILDE. Viens, chère Candide, viens. As-tu de bonnes nouvelles à m'apprendre ? Hélas ! que vois-je ? Tu pleures.

CAND. Ah ! M.lle, j'ai le cœur navré de douleur. Ciel ! quelle perte !...... madame du Vivier.....

CLOT. Candide, ma pauvre Candide, sans doute, madame du Vivier n'est plus.... Et qu'est devenue ma chère Euphrasie ? Pourquoi ne me l'as-tu pas amenée ? Je vole à son secours..... Je la consolerai........ Adieu, Candide.....

CAND. Arrêtez, M.lle, épargnez-vous le funeste spectacle...... M.lle Euphrasie n'est plus chez elle, on l'a emmenée ce matin.

CLOT. Que dis-tu, Candide ? Où est-elle donc cette chère enfant ? O innocente victime ! on va peut-être vous immoler ! Mais que dis-je ? Excuse, Candide, l'excès de ma douleur, et raconte-moi les malheurs de ma chère enfant.

CAND. J'ai couru, dès cinq heures du matin, chez elle, pour savoir des nouvelles de sa maman. En approchant de la maison, je vis la porte environnée de pauvres, de malades, de languissans, qui jetoient les hauts cris, et pleuroient à chaudes larmes. « Nous avons perdu notre mère, s'écrioient-ils tous ensemble. — Il y a vingt ans qu'elle me nourrit, disoit un vieillard qui ne pou-

voit se soutenir. — Je ne la verrai donc plus, reprenoit une femme entourée de cinq ou six enfans, je ne la verrai donc plus, cette dame charitable, qui soutenoit ma famille? Ah! mes pauvres enfans, chers fruits de mes entrailles, vous avez perdu votre mère: il faut qu'on vous arrache de mes bras pour vous conduire aux hôpitaux, ou que je vous voie expirer sur mon sein. Je pleurois avec ces pauvres gens; je leur dis : « Consolez-vous; madame du Vivier laisse une fille, qui a toute sa bonté et toute sa compassion. » Je parvins enfin jusqu'à la porte, et j'entrai.

Clot. Les pleurs des pauvres sont une oraison funèbre bien éloquente! leurs cris pénètrent les cieux. Madame du Vivier est heureuse, mes inquiétudes sont pour Euphrasie. Continue Candide, continue.

Cand. Plus j'avançois, plus je trouvois des sujets de désolation. Je ne savois à qui parler. Le portier, les mains croisées sur la poitrine et les regards fixés vers la terre, pleuroit amèrement. Je lui demandai si je pouvois monter, il ne me répondit qu'en levant les yeux au ciel. J'entrai dans la cuisine, je vis, d'un côté, la cuisinière

évanouïe

évanouie; et de l'autre, les domestiques fondant en larmes, et qui s'écrioient: « Non, jamais nous ne retrouverons une maîtresse aussi douce, aussi compatissante. Hélas! elle étoit notre mère. »

Clot. Pauvre Candide.

Cand. Je ne savois où j'en étois. Ce fut bien pis, quand j'entrai dans l'appartement, je faillis tomber à la renverse, lorsque mettant le pied sur la porte de la chambre, j'aperçus madame du Vivier morte, et la bonne Angèle qui l'embrassoit encore, et lui parloit comme si elle eût été vivante. « O ma bonne maîtresse! pourquoi m'avez-vous quittée? Que vais-je devenir? Cette pauvre Angèle qui vous aimoit comme sa mère, et que vous regardiez comme votre enfant, vous l'abandonnez: ô ma bonne maîtresse! priez Dieu qu'il me permette de vous suivre; la vie pour moi est un supplice. »

Clot. Quelle est l'éloquence d'un cœur affligé et reconnoissant!

Cand. Angèle ne finissoit pas ses plaintes; je l'exhortai à la patience, et lui fis un petit sermon qu'elle écouta volontiers; car elle est pleine de religion. Ensuite je lui de-

mandai où étoit M.lle Euphrasie, et comment M.me du Vivier étoit morte sitôt. Si vous voulez, M.lle Clotilde, je vous rendrai mot à mot tout ce qu'elle m'a dit.

Clot. Ce détail m'intéresse infiniment. Dis-moi tout, Candide, ne me laisse rien ignorer.

Cand. Souvenez-vous, Mademoiselle, que c'est Angèle qui parle, je ne suis que son interprète, et c'est trop d'honneur pour moi. « Hier au soir, me dit-elle, quand Mademoiselle revint à la maison, elle trouva sa maman dans un affoiblissement qui lui laissoit à peine la force de parler. Madame lui tendit la main, en lui disant : Venez, ma chère enfant, venez recueillir les derniers soupirs de votre mère; mais ne vous affligez pas, adorez les ordres du Très-Haut. Je me sens mourir, faites-moi recevoir le Dieu de force, qui a fait, pendant ma vie, ma consolation. » A ces mots, M.lle Euphrasie verse un torrent de larmes; elle se précipite sur sa mère, et l'embrasse mille fois. « O chère maman! faut-il que je vous perde! O douleur de ma vie, sans vous, je ne ferai plus que languir. » Puis craignant de trop l'attendrir, elle étouffe ses sanglots, elle ordonne tout ce qui est né-

cessaire pour l'administration, elle y assiste même, et reçoit, avec respect, la bénédiction de sa vertueuse mère.

Clot. Arrête un instant, Candide; je ne puis retenir mes larmes; que ne puis-je les unir à celles d'Euphrasie! Mais pourquoi cette tendre amie ne m'a-t-elle pas envoyé quérir?

Cand. C'est la question que j'ai faite à Angèle; elle répondit, que vingt fois M.lle Euphrasie avoit témoigné le désir de vous voir; mais que son oncle, qui ne la quittoit pas, l'en avoit empêchée, sous prétexte qu'il étoit trop tard, et que tant de monde fatigueroit la malade.

Clot. Ainsi commençoit le dur esclavage où l'on va la réduire. O Ciel! seroit-il possible que mes soupçons se réalisassent! Multipliez, ô mon Dieu! et vos secours, et vos grâces, en faveur de cette pauvre enfant. Vous avez des desseins qui nous sont inconnus, qu'elle les remplisse d'une manière digne de vous! Mais dis-moi, Candide, a-t-elle reçu le dernier soupir de sa mère?

Cand. M.lle Euphrasie est une héroïne, vous allez entendre, c'est toujours Angèle qui parle. « Après l'administration, M.me du

Vivier, toute abîmée en Dieu, demeura dans un profond recueillement. Enfin ouvrant les yeux, elle les jette sur sa fille qui étoit à genoux, et lui demande les prières des agonisans. La pauvre enfant étouffoit; elle se fit violence, et obéit. Quel spectacle! on n'en vit jamais de plus touchant, tout le monde fondoit en larmes. Calme et tranquille, M.me du Vivier appeloit la mort, et la voyoit venir d'un air serein. Elle répondoit aux prières, et s'écrioit de temps en temps: « O que je suis heureuse! je verrai mon bien-aimé, je le posséderai éternellement! O ma fille! ne pleurez pas; pourquoi retarder mon bonheur? réjouissez-vous, au contraire, si vous m'aimez; je touche au terme de mes maux, je vais être heureuse. Vous me suivrez un jour, ô ma chère enfant! Je prierai le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, de répandre sur vous l'abondance de ses grâces, et de vous accorder la persévérance dans son amour. Aimez-le, ma fille, ce Dieu infiniment aimable; aimez-le, soyez fidèle à ses lois; avancez dans la route de perfection où il vous a placée lui-même; que la réception fréquente des sacremens fortifie votre ame.

Puisez, chaque jour, dans l'oraison, les secours dont vous avez besoin. Souvenez-vous des pauvres, versez abondamment dans leur sein les biens que je vous laisse. En quelque état que Dieu vous place, remplissez-en les devoirs. Soit que vous restiez dans le célibat, soit que vous entriez en religion, soyez une Vierge sage; que votre lampe, pleine de l'huile des bonnes œuvres, brille du feu de la charité. Si vous êtes engagée dans le mariage, soyez une femme forte et vraiment chrétienne; élevez vos enfans dans la piété, apprenez-leur de bonne heure à connoître et à aimer le Dieu qui les a créés pour lui. Conservez ce précieux dépôt, veillez sur ces plantes chéries, faites-en des Saints. Qu'après avoir édifié la terre, ils aillent peupler le Ciel, et s'y réunissent avec vous, pour chanter à jamais les louanges de notre Dieu. »

Clot. Que ces instructions sont solides! Eh! pourquoi tous les parens ne ressemblent-ils pas à M.me du Vivier? La vertu passeroit de génération en génération; ce seroit le plus riche héritage que les pères et mères laisseroient à leurs enfans. Pour être saints, il leur suffiroit d'imiter ceux dont ils

entra dans une douce agonie, qui sembloit le commencement de son repos, tant elle étoit tranquille. Une sueur mortelle glaça tout son corps, les dernières larmes coulèrent de ses yeux, et penchant sa tête sur le cœur de sa fille, qu'elle regarda encore, comme pour lui dire adieu, elle expira.

Clot. Quel coup pour M.lle Euphrasie! La mort édifiante de Madame sa mère pouvoit la consoler; mais, *hélas!* dans un instant aussi cruel, est-on susceptible de consolation? Seigneur, vous réservez cette pauvre enfant à des peines bien sensibles! vos desseins sont toujours pleins de miséricordes, et nous devons les adorer dans un humble silence.

Cand. M.lle Euphrasie, voyant que sa mère étoit morte, se précipita sur elle, l'embrassant mille fois, et poussant des cris lamentables. « J'ai tout perdu, je n'ai plus aucun bien sur la terre. Vous m'enlevez, Seigneur, mon modèle, mon soutien, mes délices, la douceur de ma vie. Je ne ferai plus que languir ici-bas. Mon Dieu, ôtez-moi de ce lieu d'exil, de cette vallée de larmes: que je suive ma mère. »

Clot. On doit pardonner ces premières

expressions d'une douleur légitime ; c'est une ame sensible, c'est une fille bien née, c'est la plus tendre des enfans qui perd la meilleure des mères. La religion prendra le dessus, M.lle Euphrasie adorera humblement la main d'un Dieu qui ne la frappe que pour l'éprouver, la pauvre enfant !

Cand. On ne pouvoit l'arracher du lit de sa mère ; on eût dit qu'elle étoit résolue de mourir avec elle. Son oncle usa de toute son autorité, et la força de venir chez lui. Angèle eut ordre de garder la maison ; elle pleure, elle est désolée de n'avoir pu suivre sa jeune maîtresse. Si vous l'entendiez, elle vous feroit saigner le cœur. « Hélas ! que fait à présent ma chère Euphrasie ? qui la console dans son affliction ? Peut-être ne voudra-t-on pas que je lui parle ? peut-être ses amies ne pourront parvenir jusqu'à elle. O chère enfant, que vous perdez ! »

Clot. Peut-être aussi Angèle aura-t-elle la liberté de la voir demain : si cela est, prie-la, Candide, de venir ici me faire part de ce qu'elle aura appris.

Cand. Non, Mademoiselle, on lui a ordonné de garder la maison durant trois jours : elle ne sait que penser de cela, et se

désespère. Je n'ose aller non plus chez les parens de M.lle Euphrasie, j'y serois mal reçue.

Clot. Je le crois, attendons, cette conduite mystérieuse me cause de vives inquiétudes. Ta chère enfant sait-elle le désastre de M.lle Euphrasie?

Cand. Oui, Mademoiselle, je lui ai dit: elle en est bien affligée, et elle prie Dieu de tout son cœur, pour la mère et pour la fille.

Clot. M.lle Euphrasie en a grand besoin. Je vais en instruire M.lle Mélanie, qui la recommandera aux prières de la communauté.

Cand. Voilà une bonne pensée, adieu, M.lle Clotilde, je vais à la sainte Messe, puis à mon ouvrage, car tout cela a retardé mes affaires.

Clot. Je te remercie, Candide, de la peine que tu as prise. Dis à ta chère enfant que j'irai la voir le plutôt possible.

XXXI.e ENTRETIEN.

Première Lettre d'Euphrasie à Clotilde.

CLOTILDE, ANGÈLE.

ANGÈLE. Je vous apporte, M.lle Clotilde, des nouvelles de M.lle Euphrasie.

CLOT. Ah! quel plaisir vous me faites! l'avez-vous donc vue cette aimable enfant? Candide m'a dit qu'on la tenoit comme en prison.

ANG. Cela n'est que trop vrai; cependant, malgré ses gardes et ses geolières, j'ai pénétré jusque dans sa chambre, j'ai eu le bonheur de la voir, et voici une lettre qu'elle vous écrit. (*Angèle baisant la lettre et la donnant à Clotilde.*) O gage précieux d'une amitié vertueuse! Lisez, Mademoiselle, elle est trempée des larmes de M.lle Euphrasie.

CLOT. (*ouvrant la lettre.*) Je tremble en l'ouvrant, fortifiez-moi, ô mon Dieu! Permettez-vous, Angèle, que je lise bas en votre présence.

Ang. Quelque intérêt que je prenne à M.lle Euphrasie, je ne veux rien savoir contre ses intentions.

Clot. (*lit la lettre.*) « Ma tendre amie est maintenant mon unique mère, puisque le Ciel m'a enlevé celle dont je reçus le jour; je vous ouvre mon cœur, et je dépose dans votre sein les maux affreux qui m'accablent. Les plus tristes événemens ont justifié mes alarmes : elle n'est plus, hélas ! ma vertueuse mère; et tandis que Dieu la couronne de gloire, je ne trouve sur la terre que des épines et des croix; mon oncle et ma tante, qui étoient si jaloux de me voir sous leur empire, triomphent enfin : ils profitent de ma jeunesse, de ma timidité et de mon peu d'expérience, pour me charger de chaînes et me réduire en esclavage. Excellente amie, vous le dirai-je? et pourrez-vous l'apprendre sans horreur? Ma mère est à peine ensevelie, on me présente un papier à signer, on dit que ce sont des affaires qui pressent. L'esprit troublé, et le cœur navré de douleur, je ne fis aucune réflexion, je n'en étois point capable : je signai sans lire l'écrit fatal, et cet écrit, c'étoit un contrat de mariage avec M. de Valbert, cet homme que

je ne puis souffrir, cet impie qui fait frémir le Ciel et la terre. » Clotilde consternée, laisse tomber la lettre sur sa table ! Ah ! mon Dieu !

Ang. Je m'attendois bien au trouble qui vous agite ; vous tâcheriez en vain de me le dissimuler. Au nom de Dieu, M.lle Clotilde, dites-le-moi ; verrai-je encore mon aimable Euphrasie ?

Clot. Patience, Angèle, et je vous dirai tout ce qu'il me sera permis de vous dire.

Ang. Reprenez donc courage, Mademoiselle, et vous affectez moins, autrement vous n'irez jamais jusqu'au bout. Vous avez déjà changé de couleur plus de vingt fois.

Clot. (*reprend sa lecture.*) « Hier au soir, au milieu d'un souper splendide, on me déclara que M. de Valbert seroit mon époux. On me fit voir le contrat que j'avois signé. Ce jeune homme tombe aussitôt à mes genoux, il prend ma main, qu'il arrose de ses larmes, il me fait mille protestations d'amitié, d'estime, de respect : il me jure un amour éternel. Je ne répondis à ses protestations que par un dédain insultant. Je détournois mes yeux ; ma main tremblante le repoussoit encore : bientôt ma douleur fut



au comble; je m'évanouis, et je demeurai trois heures sans connoissance: revenue à moi, je me vis entourée de mon oncle, de ma tante et de M. de Valbert, qui me baisoit la main avec transport: plus il me témoignoit de tendresse, plus il me paroissoit détestable. Je dis à mon oncle: « Vous avez donc juré de me rendre malheureuse? Quelle barbarie! Hélas! que vous ai-je fait, mon oncle? — Vous serez heureuse, répondit-il, vous serez heureuse, je vous en assure; au reste, vous avez un maître, et vous devez lui obéir. » Ma tante me faisoit mille caresses, M. de Valbert redoubloit ses sermens: je ne répondis rien. On prit mon silence pour un consentement; on applaudit à ma soumission: on dit qu'on reconnoissoit en moi une nièce honnête et docile, qui ne sait que souscrire aux volontés de son oncle. Mais, hélas! qui pourroit concevoir ce que je souffrois? La tendresse de maman, cette prudente liberté qu'elle laissoit à mes inclinations, la félicité dont j'aurois joui près d'elle, le sort affreux qui m'attend, tout cela se présentoit vivement à mon esprit consterné. Hé quoi! il faudra donc que je passe ma vie... Cette idée me fait frémir!...

Cependant l'heure approche, on prépare mes chaînes, la victime sera bientôt immolée. »

Clot. (*s'arrête encore pour laisser couler ses pleurs.*) Ah! tendre amie, quelles cruautés on vous fait souffrir! Euphrasie, ma chère enfant! que ne puis-je voler auprès de vous! que ne puis-je vous embrasser, vous serrer contre ma poitrine, et vous ravir à la fureur de vos parens! Désirs inutiles! douce Euphrasie, ma tendresse pour vous est impuissante, et cela augmente mes tourmens.

Ang. M.lle Clotilde, chaque parole que vous prononcez, me perce le cœur : vos larmes, vos soupirs, vos expressions, tout m'annonce que M.lle Euphrasie souffre des peines inconcevables. O ma bonne maîtresse! que ne puis-je la secourir! que ne puis-je souffrir pour elle! Ah! si tout le monde l'aimoit comme je l'aime!

Clot. Angèle, ses parens l'aiment, et croient faire son bonheur.

Ang. Cruelle amitié, l'indifférence, la haine seroient préférables.

Clot. Vous avez raison, Angèle, telle est l'amitié du monde : il tue ceux qu'il caresse ; mais la vertu de M.lle Euphrasie la fera triompher.

Ang. Il est vrai, on doit tout attendre d'une ame comme la sienne. Mais, Mademoiselle, je vous en prie, continuez votre lecture; peut-être trouverez-vous quelque chose pour moi.

Clot. (*Continue la lecture de la lettre.*) « On m'annonça que demain je serois mariée: voici l'arrangement que l'on a pris. Demain donc, de grand matin, on me conduit à la campagne de maman, où je dois recevoir la bénédiction nuptiale. J'y resterai six semaines; pendant cet intervalle, on changera tout dans la maison de ville, et je reviendrai pour y faire mon séjour ordinaire. Voyez, mon excellente amie, n'est-ce pas une chose affreuse que de marier un enfant trois jours après le décès de sa mère? J'ai beau le représenter; on dit que ces considérations doivent céder aux intérêts de famille: tout ce que j'ai pu obtenir, c'est de porter le deuil d'une mère que je pleurerai éternellement, de garder ma bonne Angèle. Après vous ce sera ma consolation. On veut, malgré mes instances, qu'elle reste ici pendant six semaines; ainsi je serai seule avec mes persécuteurs, et un époux que je n'aime point. O douleur! j'aimerois mieux

habiter parmi les morts; mais il faut se soumettre et vouloir ce que Dieu veut. Ses desseins sont impénétrables; peut-être est-ce un mal, dont il résultera un grand bien. Peut-être n'est-ce qu'au milieu des croix les plus pesantes que je dois me sanctifier et opérer mon salut. Adieu, ma petite mère, et mon excellente amie, adieu, priez pour votre chère enfant Euphrasie. »

Clot. (*fermant la lettre.*) Ah! l'aimable enfant, que sa résignation est généreuse! c'est une héroïne chrétienne.

Ang. Je voyois bien, M.lle Clotilde, que la fin de la lettre étoit plus agréable que le commencement: vous avez repris un air de sérénité et de paix qui me fait plaisir. Je sens mon ame toute consolée: je pensois bien aussi que le Seigneur viendroit au secours de M.lle Euphrasie: ne parle-t-elle pas un peu de moi?

Clot. Pardonnez-moi, elle dit qu'elle sera six semaines à la campagne, et qu'après vous demeurerez avec elle et serez sa consolation.

Ang. Oh! la bonne nouvelle! et que je suis heureuse! O charmante Euphrasie, avec vous, je me croirai dans le Paradis



pagnie qui l'attendoit. » Je sortis bien vîte, de peur qu'on ne me prît par les épaules, et qu'on ne me chassât. O combien il me fut cruel de quitter ma chère Euphrasie! Mais je la reverrai, n'est-ce pas, M.lle Clotilde? je demeurerai avec elle, n'est-ce pas?

Clot. Oui, Angèle, n'en doutez point: elle vous aime, et ne changera jamais.

Ang. O que je suis contente! je ressuscite de morte que *j'étois*. Adieu, Mademoiselle Clotilde, adieu.

Clot. Ma chère Angèle, adieu: l'excellente fille! qu'on est heureux d'avoir de pareils domestiques!

XXXII.e ENTRETIEN.

Seconde Lettre d'Euphrasie à Clotilde.

CLOTILDE, ANGÈLE.

Clotilde. Bonjour, Angèle, soyez la bien venue, il y a six jours que je brûle du désir de vous voir. Euphrasie m'a-t-elle écrit?

Ang. Oui, Mademoiselle, j'ai été à la poste comme ma reine me l'avoit ordonné

lorsque j'eus le bonheur de la voir, et l'on m'a remis cette lettre. J'espère que vous voudrez bien m'en faire part. Ah! je l'aime, je la respecte tant, cette aimable Euphrasie.

Clot. Donnez vîte, et ne doutez pas, Angèle, que je ne vous instruise de tout ce qui me sera possible de vous dire.

Ang. O! si elle pouvoit abréger le temps de ma pénitence! Je languis d'être séparée d'elle : les jours me semblent des années, des siècles! quelle privation!

Clot. (*lit la lettre.*) « Ma tendre mère et mon excellente amie, je respire enfin, et je profite du premier instant que j'ai de libre, pour achever de vous instruire de ce qui me concerne. Je suis engagée, mon excellente amie : j'ai prononcé ce oui fatal, qui m'enchaîne pour toujours. Qui pourroit vous rendre ma vive douleur, lorsqu'on me traîna à l'Eglise? La paleur couvroit mon front, mes larmes couloient avec abondance, tont mon corps trembloit, j'aurois attendri des rochers, et je ne trouvois que des cœurs insensibles. On pressa la cérémonie, de peur que je ne tombasse en foiblesse; mais à peine eus-je prononcé ce oui funeste, je m'évanouis. Cependant, il

faut l'avouer, mon époux m'aime tendrement; il a pour moi des égards auxquels je ne me serois pas attendue; il dit qu'il admire la vertu, et que s'il n'a pas le courage de la pratiquer, il éprouve pour elle une vénération dont il ne peut se défendre. Il a promis de me laisser libre dans mes exercices de piété, pourvu qu'il mène sa vie ordinaire et voie toujours ses amis. Je ne lui réponds que par mes soupirs et par mes larmes. Hé ! comment serois-je contente au milieu d'une troupe d'impies qui n'ouvrent la bouche que pour blasphémer ? Quand je le puis, je me retire dans ma chambre, et, prosternée aux pieds de mon crucifix, je pleure, je demande pardon pour ces ingrats. Je me lève de bonne heure, et pendant que M. de Valbert est à la chasse, je fais mon oraison, j'assiste à la sainte messe, etc..... Mais que cela me paroît étrange, de prier le matin, et d'entendre blasphémer le reste du jour ! Où suis-je, ô mon Sauveur ? où votre providence m'a-t-elle conduite ? Cependant, mon excellente amie, je me reproche, et ne dois-je pas me reprocher de ne pas aimer M. de Valbert ! il est mon époux, ne faut-il pas que je l'aime,

malgré ses vices et ses défauts ? Oui, Dieu le commande, je dois aimer l'époux qu'il m'a donné, sinon d'un amour sensible, ce qui me semble impraticable, au moins, d'un amour de préférence et de charité. J'en connois toute l'obligation, ma volonté rebelle n'y acquiesce point. Je vois que, si je ne les combats, mes froideurs pour mon époux, deviendront une véritable haine; je ne pourrai plus le souffrir, ni vivre un instant avec lui, ce qui sera pour moi une source intarissable de malheurs. Malgré ces réflèxions solides et chrétiennes, je ne puis encore me vaincre. Je prends, devant Dieu, des résolutions qui semblent devoir être efficaces, et dès que l'occasion se présente, je suis foible, l'aversion triomphe de la charité. Ah! ma bonne mére, ayez pitié de votre enfant: ayez pitié de moi, Mlle Clotilde : venez, volez au secours de votre Euphrasie. Venez, ma mère, venez m'apprendre à me vaincre; venez m'instruire des obligations d'un état que j'ai embrassé sans les connoître. Je veux suivre vos conseils; venez, maman, encore une fois, venez. Je ne vous fais point une prière imprudente: M. de Valbert ayant rendu les visites de

bienséances, part dans deux jours pour sa province; des affaires de famille l'appellent, il y restera un mois entier, après quoi il viendra me reprendre ici, et me conduira dans la maison que mon oncle prépare. Rien donc ne vous empêche de m'accorder la grâce que je vous demande très-instamment. Si vous craignez de vous trouver avec M. de Valbert, vous serez la maîtresse de partir avant son retour, au moins aurai-je le précieux avantage de recevoir vos avis : faites part, s'il vous plaît, de mon mariage à nos compagnes et à ma bonne, je leur demande pardon, à ces chères amies, de vous ravir à leur tendresse; mais ce ne sera que pour un temps, et tout doit céder à la charité. J'attends le bonheur de vous voir; j'espère que vous serez propice à mes vœux. Recevez mes sincères hommages et l'assurance de l'attachement inviolable avec lequel je suis, ma petite maman, votre très-humble, etc. »

Du Vivier de Valbert.

Clot. (*referme la lettre.*) Je vous remercie de votre complaisance, Angèle, cette lettre calme mes inquiétudes, elle me parle d'Euphrasie, c'est tout dire; rien ne m'est plus cher. Ang.

Ang. Ah! M.lle, si vous vouliez me la communiquer, cette lettre qui vous console, que je vous aurois d'obligations !

Clot. C'est impossible, Angèle, j'en suis fâchée pour vous.

Ang. Au moins quelques petites choses.

Clot. Je le veux bien; mais promettez-moi de ne pas vous affliger outre mesure, et d'adorer les ordres de la Providence.

Ang. Je vous le promets, mademoiselle : mais ces précautions m'affligent.

Clot. Elles sont nécessaires. Du caractère dont je vous connois, vous avez besoin que l'on ménage votre sensibilité.

Ang. Allons, M.lle, je suis prête à tout.

Clot. Hé bien! Angèle, dites-moi, je vous prie; connoissez-vous M. de Valbert?

Ang. Oui, ce blasphémateur, ce prétendu philosophe, cet impie.

Clot. Lui-même.

Ang. Hé bien! Mademoiselle, que voulez-vous dire? son nom seul me fait trembler.

Clot. L'acceptez-vous pour maître, si Dieu le veut?

Ang. Pourquoi cette question, mademoiselle Clotilde! ne dois-je pas demeurer avec mademoiselle Euphrasie?

Clot. Oui, mais si le sort d'Euphrasie étoit lié à celui de M. de Valbert ?

Ang. Que dites-vous ? quelle nouvelle effrayante ! je vous entends, Mademoiselle. O ciel ! quoi ! cette aimable enfant seroit unie à un monstre ? un loup furieux raviroit cette brebis innocente ? Mais où m'emporte ma douleur ? Pardonnez, Mademoiselle, Dieu l'ordonne, je dois obéir. Expliquez-vous, M.lle Euphrasie est-elle mariée à M. de Valbert ?

Clot. Oui, Angèle, il y a huit jours : soutenu de l'autorité de ses parens, M. de Valbert a obtenu son consentement ; elle est mariée à M. de Valbert ; mais, pleine de religion et de vertu, s'élevant au-dessus d'elle-même, elle soutient ses peines avec courage, et se soumet à la volonté de Dieu. Tout impie qu'il est, M. de Valbert la chérit, la respecte, l'admire et lui permet de suivre son attrait pour la piété.

Ang. Oui, oui, Mademoiselle, voilà de belles promesses : tous les hommes sont comme cela : au commencement, ils sont doux, affables, complaisans, mais cela ne dure guères ; après les roses, viennent les épines et les ronces : bientôt ils prennent le

haut ton, et font sentir qu'ils sont maîtres et leurs femmes esclaves. Euphrasie, vertueuse Euphrasie, à quoi êtes-vous destinée? serai-je témoin de votre martyre?

CLOT. Ne vous affligez point, Angèle, Euphrasie est d'un caractère aimable; elle est douce, elle est tendre, c'est la vertu même, parée de tous ses attraits; on ne peut lui résister; elle gagnera le cœur de son époux, et le rendra Chrétien. Ne serez-vous pas bien-aise de lui voir opérer ce prodige?

ANG. Ah! Mademoiselle, je ne puis l'espérer, ce prodige: ma chère Euphrasie sera toujours malheureuse. Moi, je la verrai souffrir, elle que j'aime plus que moi-même? Non, j'irai loin d'elle traîner des jours tristes et douloureux.

CLOT. Quoi! vous l'abandonnez, cette pauvre enfant? elle n'a que vous sur la terre.

ANG. Vous voulez que j'entende tous les jours des imprécations et des blasphêmes?

CLOT. Voulez-vous livrer Euphrasie et la perdre? Si vous n'allez point avec elle, on lui donnera une femme de chambre peu chrétienne, une coquette, une impie, peut-être une philosophe; (car tout le monde se pique maintenant de philosophie,) qui

épiera toutes ses actions, qui la tournera en ridicule, qui, par ses rapports infidèles et ses commérages, fera le tourment et le malheur d'Euphrasie. Elle sera malheureuse, cette pauvre enfant, et vous en serez la cause. Y pensez-vous, Angèle? vous n'aimez donc plus votre maîtresse?

Ang. Moi, ne plus l'aimer! Ah! Mademoiselle, vous me déchirez le cœur: je l'aime, je l'adore. Mais vous irez la voir, et vous adoucirez ses chagrins.

Clot. M. de Valbert ne le permettra pas aisément, Angèle; c'est à vous à nous suppléer: vous êtes pieuse et savez bien votre Religion, Euphrasie trouvera dans vos exemples et vos entretiens, de quoi se soutenir contre les blasphêmes et les impiétés qu'elle est obligée d'entendre. Elle compte sur vous, elle a obtenu de vous garder auprès d'elle: cédez à ses désirs, Dieu vous l'ordonne. Hélas! si elle savoit que vous refusez de la servir, comme elle souffriroit, comme son cœur seroit oppressé! Et qui lui annoncera que sa bonne ne veut point la suivre? qu'Angèle, sur l'attachement de qui elle comptoit si fort, l'abandonne enfin? Qui lui annoncera cette affreuse nouvelle?

Ce n'est point moi, assurément, je n'en aurois pas le courage. Vous pleurez, Angèle?

Ang. Oui, M.lle Clotilde, je pleure; eh! qui ne pleureroit pas? Ah! c'en est fait, je vous rends les armes. Je me recherchois moi-même, j'oubliois les intérêts de ma chère enfant. Oui, je vous le promets, je la suivrai par-tout. Je partagerai ses peines. Je nourrirai sa foi, tantôt par de simples lectures, tantôt par de pieux entretiens. J'aurai même pour son époux tout le respect et toutes les attentions possibles, me souvenant de ces paroles de saint Paul: « Serviteurs, obéissez à vos maîtres, soyez-leur soumis, lors même qu'ils sont bizarres et difficiles. » Hé bien! Mademoiselle, êtes-vous contente maintenant? M'accuserez-vous encore de ne point aimer M.lle Euphrasie? Je satisferai mes plus chères inclinations en lui étant utile.

Clot. Vos sentimens m'édifient et me charment, Angèle; mais ils ne me surprennent point, je les attendois de votre bon cœur, de votre amitié pour Euphrasie, et de votre respect pour la mémoire de M.me du Vivier.

Ang. Vous renouvelez mes douleurs. O

que n'aurois-je point fait pour Madame! Je le ferai pour sa chère enfant.

CLOT. Adieu, ma bonne Angèle, je vais instruire ces demoiselles du mariage d'Euphrasie.

ANG. Elles ne le savent donc point?

CLOT. Non, pas encore, Angèle; vous êtes la première à qui je l'aie dit.

ANG. Quel chagrin vous allez leur faire, si elles aiment M.lle Euphrasie comme je l'aime!

CLOT. Elles en seront affligées; mais elles adoreront, ainsi que vous et moi, les desseins de la Providence.

XXXIII.e ENTRETIEN.

Clotilde fait part à ses compagnes du mariage d'Euphrasie. Petit éloge de la virginité.

CLOTILDE, CHRISTINE, ADELAÏDE, CANDIDE.

CANDIDE. Mesdemoiselles, ne vous impatientez plus; voilà mademoiselle Clotilde

qui arrive : sans doute elle vous apporte des nouvelles de mademoiselle Euphrasie.

CLOT. Candide a raison ; Candide prophétise.

CAND. Oui, mademoiselle, je devine les fêtes quand elles sont venues.

ADEL. Je suis bien aise d'apprendre des nouvelles d'Euphrasie ; mais auparavant, mademoiselle Clotilde, je désire en savoir des vôtres. Comment vous portez-vous ?

CLOT. Ne parlons pas de ma santé, chère Adelaïde ; elle est moins mauvaise que je n'osois l'espérer.

CHRIST. Ce n'est point à mademoiselle Clotilde qu'il faut demander cela, ce ne sont pas ses affaires ; ce sont celles de ses amies, et je vois avec beaucoup de peine qu'elle s'affoiblit tous les jours.

CLOT. (*embrassant Christine.*) Ah ! ma chère amie, quelle douce parole ! c'est plus agréable pour moi que les nouvelles que je vais vous apprendre.

CAND. Voyez comme mademoiselle Clotilde aime le bon Dieu ; elle voudroit déjà être dans le Ciel : mais nous l'attraperons bien ; nous allons faire tant de prières, tant de neuvaines pour sa conservation, qu'il

avant de commencer, parlez-moi encore d'Euphrasie. Où est-elle? quand reviendra-t-elle?

Clot. Elle est, depuis dix à douze jours, à la campagne de feue madame sa mère; elle y restera six semaines, tandis qu'on dispose ici ses appartemens. Elle a eu de grands chagrins, ses peines sont encore très-vives; mais que sa résignation est parfaite! Cependant, *comme elle a besoin de conseils, elle me prie de venir à sa campagne;* M. de Valbert doit faire un voyage d'un mois. Je ne puis lui refuser cette satisfaction; et j'espère que vous voudrez bien y souscrire.

Adel. Quoi qu'il puisse m'en coûter, j'y consens par amitié pour ma petite sœur. Vous essuierez ses larmes, vous adoucirez ses peines, vous porterez dans son ame la paix et la tranquillité. Par vos conseils, elle deviendra une femme forte, une femme vraiment chrétienne: elle convertira son époux, elle élèvera ses enfans dans la crainte du Seigneur; c'est à Dieu qu'ils appartiennent, il est leur Créateur et leur premier Père. Je me dédommagerai de votre absence auprès de ma petite maman.

CHRIST. Je ne pourrai pas, ma fille, suppléer en tout M.lle Clotilde ; mais, content de votre soumission, Dieu permettra que je vous suffise, jusqu'à ce que vous sachiez vous contenter de Dieu seul. Heureuses les ames à qui Dieu seul suffit, et qui pour lui abandonnent tout le reste!

CLOT. C'est un état de perfection; on y arrive par degrés. Plus on se détache de toutes les créatures, plus on s'approche de Dieu, plus on lui est intimement unie; il se plaît dans les cœurs vides où il ne trouve que son amour.

ADEL. O si j'étois seulement dans la voie qui conduit à cet heureux état!

CLOT. Vous y êtes, ma chère amie, il ne tient qu'à vous d'y marcher. Dieu vous y a placée lui-même : quoiqu'il ne fasse acception de personne, quoiqu'il répande ses bienfaits sur toutes les créatures, il est un troupeau choisi qu'il regarde avec complaisance, et qu'il aime de prédilection; ce sont les vierges, ses chastes épouses. Leur pureté lui plaît; c'est avec elles qu'il se console de l'indifférence et de la froideur du monde. Il se les attache par des dons ineffables; elles le suivent partout, et il a com-

posé pour elles un cantique nouveau, un cantique de bénédiction et de gloire qu'elles chanteront pendant l'éternité. Mais pour que cet entretien procède avec méthode, nous distinguerons dans l'état de la virginité cinq avantages principaux. Les vierges ne s'occupent que du soin de plaire à Dieu, et vivent dans l'oubli du monde; elles vivent presque sur la terre, comme les Anges et les Saints *dans le Ciel; leur pureté* permet qu'elles s'approchent plus souvent de l'Agneau sans tache dans le Sacrement de son amour; leur état plaît singulièrement à Jésus-Christ; la mort n'est point redoutable pour elles; au contraire, elles y trouvent des douceurs et des délices que les autres Chrétiens n'y connoissent pas. Précieux avantages, ils entraînent mes affections, ils ont captivé mon cœur, et je me suis donnée à mon divin Epoux dans les transports d'une joie inexprimable.

Cand. O que c'est beau! ô les belles paroles! M.lle Clotilde, je suis toute ravie!

Adel. Que je vous ai d'obligations, M.lle Clotilde; je ne comprenois pas encore toute l'étendue de la grâce que Dieu m'a faite, en m'inspirant le désir d'embrasser cet état.

Je vous en prie, expliquez-m'en tous les avantages.

Clot. Un jour entier n'y suffiroit pas, je ne ferai, pour ainsi dire, que vous les indiquer; c'est à l'époux céleste à vous les faire mieux connoître. Consultez-le dans l'oraison, et chaque jour vous découvrirez de nouveaux charmes, de nouveaux attraits dans l'état où il vous appelle.

Adel. J'ai pour cet état un respect profond; je voudrois déjà l'avoir embrassé inviolablement. Hâtez-vous, mon excellente amie, de m'en faire connoître les avantages.

Clot. Je traiterai les trois premiers, mademoiselle Christine voudra bien se charger des deux autres.

Christ. Je ne me ferai pas prier; c'est une fête pour moi de parler d'une vertu que j'adore.

Clot. « Une vierge, dit saint Paul, s'occupe uniquement des choses du Ciel, pour être sainte de corps et d'esprit; une femme mariée, au contraire, s'occupe des choses du monde, et de plaire à son mari ». Voyez-vous, Adelaïde, quelle différence entre une vierge et une femme mariée? celle-ci est livrée, par état, aux soins, aux sollicitudes

terrestres; elle étudie les goûts, les désirs de son mari, souvent même elle est esclave de ses fantaisies et de ses caprices. Combien de fois, pour lui plaire, n'est-elle pas dans l'occasion funeste de déplaire à Dieu? Que d'injustes préférences ne déplore-t-elle pas dans l'amertume de son cœur?

Adel. Ah! quelle servitude! qu'un cœur ainsi partagé éprouve de combats! Attiré par la vertu, sollicité par la nature, il ne peut être que déchiré. Une femme auroit un époux dont l'exemple prêche et persuade la vertu; pour être bien assortie, cette union n'empêche pas les inquiétudes et les chagrins domestiques; et plus l'époux sera estimable, plus l'épouse aura lieu de l'aimer trop humainement pour lui-même, et non pour Dieu.

Clot. Votre réflexion est juste, ma douce amie. Au contraire, la vierge chrétienne dédaigne un époux mortel; elle donne à Dieu son cœur, son ame, sa volonté, tout son être: elle n'aime que Dieu, elle ne pense qu'à Dieu, elle ne s'occupe qu'à plaire à Dieu. Si elle marche dans les voies de la vertu, si elle y avance à grands pas, si elle tend à la perfection, c'est pour

trouver son céleste époux, et se rendre plus digne de ses regards et de ses faveurs : elle ne peut trop l'aimer. C'est ce qui faisoit dire à sainte Agnès : « qu'il est saint, mon céleste Epoux ! plus je l'aime, plus je suis pure ; plus je l'embrasse, plus je suis vierge ». Non, non, mes chères compagnes, on ne peut trop aimer, quand c'est un Dieu qu'on aime.

Adel. Quelle noble destinée ! quelle occupation sublime ! Toujours penser à Dieu, n'agir que pour Dieu, n'aimer que Dieu ; c'est la vraie félicité même ici bas ; c'est une image et une anticipation du bonheur céleste.

« Clot. Après la résurrection, les hommes n'auront plus de femmes, ni les femmes de maris ; mais ils seront comme les Anges dans le Ciel ». Ce sont les paroles de Jésus-Christ même, et elles prouvent qu'unis à Dieu par l'amour le plus pur, les élus seront libres de tout autre engagement, qu'ils ne s'occuperont qu'à l'aimer, le bénir, l'adorer, et qu'ils se perdront, qu'ils s'abîmeront en Dieu comme dans un océan de délices. Or je ne connois point d'image plus sensible de cette vie céleste, que l'état de virginité.

« Les vierges, dit un saint Docteur, sont les Anges de la terre, comme les Anges sont les vierges du Ciel ». En effet, elles s'élèvent en tout au dessus des sens, elles vivent dans un corps fragile et mortel, comme si elles étoient de purs esprits, elles surpassent les Anges même, par ce qui les rend inférieures aux Anges. Comment cela? C'est qu'ayant un corps sujet à mille foiblesses, elles lui refusent toutes les satisfactions qu'il exige; c'est une victime qu'elles immolent tous les jours sur l'autel de la charité. Les bienheureux dans le Ciel contemplent la beauté suprême : éloignées du monde, retirées en elles-mêmes, les vierges sur la terre contemplent leur divin Epoux; comme eux, elles y découvrent sans cesse de nouvelles merveilles, de nouveaux attraits. Les bienheureux dans le Ciel célèbrent continuellement le Dieu qui les couronne et qui les glorifie; les vierges sur la terre bénissent leur divin Epoux, et célèbrent ses bienfaits: elles le voient dans tous ses ouvrages; tout leur rappelle celui dont leur cœur est épris. Rien ne les intéresse que ce qui peut contribuer à sa gloire, et étendre le règne de son amour; elles ne

sont plus avec lui qu'un même esprit, un même cœur, une même volonté. Jugez, d'après cela, si ce n'est pas, en quelque sorte, être déjà dans le Ciel, que de vivre dans l'état de virginité.

ADEL. Je l'admire avec vous, M.lle Clotilde, cet heureux état; je l'admire, et n'aurois jamais cru y trouver tant d'avantages. Dieu m'y appelle, du moins je l'imagine et je l'espère. O quel est mon bonheur!

CLOT. J'ai dit que les vierges sont dans le cas de communier plus fréquemment. En effet, l'Eglise exige que les fidèles, avant de s'approcher de la sainte Table, purifient leurs consciences de toutes les souillures qu'ils ont contractées. Or les vierges ne craignent rien tant que de ternir l'éclat de leur pureté; elles sont donc, par cette continuelle vigilance, des sanctuaires toujours purs, des temples propres à recevoir le Saint des Saints. Dégagées des sens, fuyant jusqu'à l'ombre du péché, l'image des vices ne salit point leurs pensées : elles enchaînent leurs passions avec empire; et s'il leur échappe quelques fautes, elles se purifient dans les fontaines du Sauveur. Ce sont des colombes timides qui fuient le commerce

Sa Beauté est toujours ancienne et toujours nouvelle. Ses attraits ne peuvent se flétrir : il est infiniment aimable. Voulons-nous être aimées ? L'amour des hommes passe comme un éclair : bientôt ils rejettent avec mépris ce qu'ils aimoient avec passion ; mais le céleste Epoux nous aime dans tous les temps, dans toutes les circonstances ; sa tendresse pour nous ne connoît, ni alternatives ni vicissitudes ; *elle est constante*, *elle est généreuse*, elle est immuable comme son Etre.

Clot. Chère Adelaïde, vous le voyez, combien la virginité est préférable au mariage. Saint-Chrysostôme assure, « qu'elle est autant au dessus du mariage, que le ciel est au dessus de la terre, et que les Anges sont au dessus des hommes. » Quel est donc notre bonheur ? Que ne devons-nous pas faire pour un Epoux si libéral !

Adelaïde. Je m'écrierai avec transport : « Précieuses chaînes qui nous unissez à Dieu ! Ah mes chères compagnes, que notre engagement est doux ! c'est nous seules qui sommes vraiment libres. » Mademoiselle Clotilde, vous avez bien raison de dire que cet entretien me plairoit ; je suis au comble de la joie. Je méditerai pendant votre absence,

sence, sur tout ce que vous m'avez dit : je m'en entretiendrai avec ma petite maman, et quand vous reviendrez, je vous rendrai compte de mes réflexions. Que je suis heureuse d'avoir de telles amies !

CLOT. Adieu, ma chère Adelaïde, adieu, M.lle Christine : je vous quitte pour faire mes paquets : je pars demain ; l'amitié que j'ai pour vous pressera mon retour : priez pour moi.

ADEL. Que votre départ me touche, mademoiselle Clotilde ! et que seroit-ce donc, si c'étoit pour bien long-temps ! Je vous prie d'embrasser pour moi ma petite sœur, et de lui dire les choses les plus tendres.

CHRIST. J'espère, M.lle Clotilde, que vous voudrez bien nous écrire ; vous ne m'oublierez pas, je vous prie, auprès de notre chère amie.

CLOT. Je n'y manquerai pas : (*elles s'embrassent.*) recevez encore ce gage de mon inviolable affection, et croyez que je vous quitte avec peine.

XXXIV.e ENTRETIEN.

Lettre d'Euphrasie à ses compagnes; elle leur annonce la maladie et la mort de Clotilde.

CHRISTINE, ADELAÏDE, CANDIDE.

CHRISTINE. Je viens savoir, ma fille, si vous avez reçu des nouvelles de mademoiselle Clotilde : je suis d'une inquiétude extrême. Depuis plus de quinze jours qu'elle est partie, il faut qu'il lui soit arrivé quelque accident.

ADEL. Non, maman, je n'ai rien appris: je partage vos craintes et vos larmes; car si elle avoit pu écrire, c'est par vous qu'elle auroit commencé; probablement elle est malade. L'air trop vif lui aura causé une révolution; elle est d'une complexion délicate, ses incommodités, presque continuelles, nous disposent depuis long-temps au malheur de la perdre.

CHRIST. Je pense de même, ma fille : après avoir fait pour nous ce que la charité pouvoit lui inspirer, notre respec-

table amie aura encore la gloire d'être martyre de cette reine des vertus.

Cand. (*apportant une lettre d'Euphrasie.*) Consolez-vous, mon enfant, voici, sans doute, des nouvelles de M.lle Clotilde : cette lettre vient de la campagne de Mad. de Valbert.

Adel. (*prenant la lettre.*) O Ciel je frémis ! c'est l'écriture de Mad. de Valbert; mademoiselle Clotilde ne peut écrire.

Cand. Ouvrez la lettre avant de vous affliger; peut-être y en a-t-il dedans une de M.lle Clotilde.

Adel. (*ouvrant la lettre.*) Non, ma bonne, il n'y en a point. O quelle longue épître ! tenez, maman, lisez vous-même, je n'en ai pas le courage.

Christ. (*prend la lettre.*) Pourquoi, ma fille, vous alarmer ainsi ? n'êtes-vous pas prête à tout ce que le Seigneur ordonnera?

Adel. Oui, maman, je rougis de ma foiblesse; mais je ne puis commander à ma sensibilité : depuis huit jours, je me persuade que je ne reverrai plus mademoiselle Clotilde. Lisez, je vous prie.

Christ. (*lit la lettre.*) « Ma petite sœur, sans doute, vous êtes étonnée du silence de notre mère commune; votre tendresse

s'alarme et gémit de ne pas savoir ce qui la regarde : je vais vous en instruire. Que ne puis-je vous apprendre des choses plus agréables ! tout ce que vous allez souffrir, je l'ai souffert la première. Soumettez-vous, ma chère amie, aux ordres du Très-Haut, et rappelez dans ce moment, la force et le courage qu'inspire la Religion. C'est elle, c'est cette Religion sainte, qui, dans les croix, nous fait trouver des délices. »

Adel. Ah maman, quel exorde ! il réalise mes soupçons : soutenez ma foiblesse ! ô mon Dieu ! et disposez mon ame au douloureux sacrifice que vous exigez.

Christ. (*continue sa lecture.*) « Je ne puis vous exprimer le plaisir que j'ai ressenti, en recevant chez moi mademoiselle Clotilde. O joie trop délicieuse ! falloit-il éprouver tant de consolations pour verser ensuite tant de larmes ! »

Adel. Plus vous lisez, maman, plus ma peine augmente : hélas ! qu'allons-nous apprendre ?

Christ. Ce qu'il plaira à Dieu, ma fille : remettez donc vos esprits, ou je vais fermer la lettre.

Adel. Non, maman, continuez, je serai plus raisonnable et plus soumise.

Christ. (*lit.*) « Cette tendre amie me donna, dès son arrivée, des avis que je n'oublierai jamais; je les trouvai si sages, que je la priai de les mettre par écrit; elle y consentit avec sa bonté ordinaire, c'est ce qui l'a empêchée de vous écrire; mais hélas, je ne vous l'annonce qu'en baignant ce papier de mes larmes. A peine eut-elle fini de me tracer les devoirs de mon état, qu'elle tomba dans un épuisement épouvantable, je croyois qu'elle alloit expirer : cette foiblesse dura plus de quatre heures : si elle paroissoit revenir, c'étoit pour retomber aussitôt dans un plus grand accablement: elle revint enfin, et me consoloit elle même. — Ne vous alarmez pas, disoit-elle, c'est ici un accident passager qui ne doit pas vous surprendre; depuis long-temps ma santé est altérée : c'est la vivacitité de l'air, et les fatigues de mon voyage, qui causent cette petite révolution. Ce ne sera rien, n'ayez point d'inquiétude. — Mais tandis qu'elle tâchoit de me consoler, elle se préparoit à la mort; elle a dit plusieurs fois, que dès cet instant, elle s'étoit sentie frappée mortellement. »

Christ. (*s'arrêtant un instant.*) Il

n'est donc que trop vrai, elle n'est plus!

Adel. Nous ne pouvons en douter, ces paroles sont précises !

Christ. Dieu de bonté, qui couronnez cette ame pure, faites que nous soutenions chrétiennement une si grande perte !

Adel. Quel coup, ô mon Dieu; mais vous êtes le maître, et je baise la main qui me frappe. Maman, acheverons-nous la lettre ?

Christ. Oui, quoi qu'il en coûte, ma fille, il faut se vaincre: (*elle continue.*) « Le lendemain de cette crise effrayante, elle voulut s'approcher des sacremens : je fus témoin de sa ferveur et de sa dévotion. Une joie vive et pure brilloit dans ses regards. De tendres soupirs sortoient de son cœur, comme autant de traits de feu; elle demeura ainsi deux heures tout abîmée dans le sein de son Dieu. Je la tirai enfin de ce doux sommeil, et l'exhortai à donner à la nature affoiblie quelque soulagement. Elle cède à mes instances : mais toute la journée elle ne me parle que des attraits de son divin Epoux, du bonheur de ceux qui lui sont réunis dans le ciel, des joies ineffables de cette cité sainte. Puis tout-à-coup elle

s'écrie..... O ma fille ! quand serons-nous avec Dieu ? Quand verrai-je mon Bien-Aimé face à face ? quand reposerai-je sur son sein ? Volez, volez, heure trop lente, qui retardez un si beau jour. Je lui dis que j'avois encore besoin d'elle, et qu'elle ne devoit pas me quitter si tôt. A ces mots, elle sourit agréablement, et gardoit le silence; mais son cœur s'élançoit toujours vers son Bien-Aimé. Le soir, il lui prit un frisson, elle eut la fièvre et un point de côté : elle se mit au lit. O ma fille ! me dit-elle, ma chère fille; je n'en relèverai pas, je l'espère. Que je suis contente ! je verrai bientôt mon Bien-Aimé ! ma prison se brise, elle tombe en ruine, quel bonheur pour moi ! et s'aperçevant que je pleurois : Ne pleurez pas, ma fille, ne retardez point mon bonheur; réjouissez-vous au contraire, je touche au terme de mon exil. »

Cand. Permettez-moi, mademoiselle, une petite réflexion. L'autre jour, mademoiselle Clotilde ne faisoit-elle pas son portrait, en parlant des avantages de la virginité ? C'étoit elle-même. Elle meurt comme cette Vierge sage, qui brûle de se réunir au céleste Epoux.

ADEL. Tu as raison, ma bonne : ce jour-là j'ai eu la même idée ; je croyois la voir et l'entendre au lit de la mort. Mais, hélas ! cet instant, si heureux pour elle et si triste pour nous, je le croyois encore éloigné.

CHRIST. Vous pensez juste, ma fille. Oui, mademoiselle Clotilde attendoit la mort avec une sainte impatience. Depuis long-temps elle s'y préparoit chaque jour : de là cette ardeur enflammée quand elle en parloit : elle la nommoit sa douce amie : ses transports trahissoient son cœur, et on voyoit aisément d'où partoient ces tendres expressions. Mais achevons.

CAND. Ah ! que nous allons entendre de belles choses !

CHRIST. (*lit.*) « Cependant le mal augmentoit. Une fièvre putride, des douleurs d'entrailles, un mal de tête accablant, un point de côté, des drogues trop fortes ; tout se réunissoit, ce me semble, pour la martyriser. Etendue, clouée sur la croix, elle s'y considéroit avec plaisir : elle se réjouissoit de souffrir avec Jésus-Christ. Pendant huit jours, que dura sa maladie, on ne l'entendit, ni gémir, ni se plaindre. Lorsque je lui témoignois la peine que me causoit

son état : Tout cela n'est rien, ma fille, me disoit-elle, tout cela n'est rien, en comparaison de mes péchés. Notre - Seigneur a bien plus souffert, et il étoit l'innocence même. Dès qu'elle s'aperçut du danger, elle demanda les Sacremens. Je lui procurai cette consolation précieuse pour une ame chrétienne. O ma sœur ! comment vous peindre sa foi, son amour, sa ferveur ? Quand le prêtre entra dans sa chambre, portant le saint Viatique, elle oublia tous ses maux : elle se leva sur son séant, et s'écria : « Le voilà mon Epoux, mon véritable Ami, le voilà qui vient visiter sa pauvre servante ! O mon amour ! en quoi ai-je mérité cette faveur ! » — Son visage s'enflamme; un feu chaste et pur brille dans ses yeux. Jamais elle ne parut plus belle. Non, ce n'étoit pas une simple mortelle, c'étoit un ange : elle répondit à toutes les prières de l'Eglise, et reçut l'onction des mourans, et le saint Viatique, avec une telle piété, que tous les assistans fondoient en larmes. Personne n'avoit jamais vu un spectacle plus édifiant; chacun, en s'en allant, disoit : O la belle ame ! c'est une vierge sage, qui prend son essor vers le ciel, où elle habite déjà par ses désirs. C'est une sainte. »

CAND. O mesdemoiselles, que c'est beau ! j'aurois bien voulu y être !

CHRIST. Rien, en effet, de plus consolant, que de voir une ame fidèle s'endormir tranquillement dans le baiser de son Dieu ! c'est alors qu'on connoît tout le prix de la vertu.

ADEL. Que les mondains ne sont-ils témoins d'un pareil spectacle ! ils envieroient le sort d'une ame vertueuse, ils mépriseroient le monde et ses faux plaisirs.

CHRIST. Il n'en est aucun qui ne souhaite de mourir saintement ; mais quand on leur parle de réforme, de ferveur, de mortification, de renoncement, de sacrifice, cela les effraie. Qu'arrive-t-il de là ? On vit dans le relâchement, et l'on meurt dans l'impénitence : car il ne faut pas se flatter, on meurt comme on a vécu. Vivons de Dieu et pour Dieu, mes chères amies, et la mort ne fera que resserrer les nœuds qui nous unissent à lui.

ADEL. Puissé-je mourir comme M.lle Clotilde ! A son exemple, je vais suivre mon divin Epoux, je n'aimerai que lui, je l'aimerai sans partage. Oserois-je vous prier, maman, de continuer la lecture ? J'espère

toujours que mademoiselle Clotilde nous aura laissé quelques mots d'édification.

CHRIST. (*achève la lecture.*) « Ravie de joie, dans la possession de son Dieu, elle demeura le reste du jour tout absorbée en lui. Je respectai son recueillement; je croyois entendre l'Epoux, qui me disoit comme aux filles de Jérusalem: « Ne réveillez point ma Bien-aimée, laissez-la jouir, dans mon sein, du repos délicieux qu'elle y goûte. » Quelquefois pourtant elle s'écrioit dans un transport extatique: « O que je suis heureuse! ô mon amour! que vous êtes doux! Je vais vous voir! ô vous l'unique objet de mes désirs! » Puis elle retomboit dans une douce ivresse. A dix heures du soir, elle m'appela, j'étois auprès de son lit: « Ma fille, dit-elle, le moment approche, je vais vous quitter pour aller à mon Dieu. Je quitte la terre sans regret, étant persuadée que vous demeurerez toujours fidèle à notre Seigneur. N'oubliez pas, dès que vous aurez reçu mes derniers soupirs, d'en instruire mes compagnes, dites-leur que je les laisse dans le cœur adorable de Jésus-Christ; qu'elles ne quittent jamais cet asile sacré, elles y puiseront avec le pur amour

toutes les vertus. Que ma chère Adelaïde oublie toutes les créatures; qu'elle écoute et obéisse à mademoiselle Christine : elle lui suffit et l'aidera à suivre les desseins de son unique Epoux. Je prie mademoiselle Christine de croître chaque jour en humilité, en pureté, en amour de Dieu. Je la supplie d'acquérir toute la perfection dont elle est capable, et de servir de mère spirituelle à mes chères enfans, Adelaïde, Euphrasie et Mélanie. Mes tendres adieux à Candide et Angèle. Puis elle s'écria: « Voici mon Epoux qui vient, il est devant mes yeux; je le contemple, je l'admire! ô amour! blessez mon cœur : vous m'avez fait vivre, faites moi mourir. Adieu, ma fille, » et collant ses lèvres sur la Croix, elle expira. Vous jugez, mes chères compagnes, de l'excès de ma douleur, dans ce cruel instant. Je me laissai tomber sur le corps de ma tendre mère : j'eusse voulu la ranimer et y faire passer mon ame. Inutiles efforts! hélas! j'ai perdu la douceur de ma vie! je n'ai plus de consolation qu'en vous: aussi n'en chercherai-je après Dieu qu'auprès de vous. Nous mêlerons nos pleurs; et nos soupirs, bien mieux que nos paroles, feront l'éloge de mademoi-

selle Clotilde. Puissions-nous retracer ses vertus! c'est à quoi je m'appliquerai constamment. Je suis avec toute la tendresse possible, votre sœur et parfaite amie, du Vivier de Valbert. »

Adel. Deux sentimens s'élèvent dans mon ame, l'un d'admiration, et l'autre de douleur : je ne sais lequel des deux triomphera. Mademoiselle Clotilde n'est plus sur la terre; mais elle vit dans le Ciel; elle vivra éternellement dans le sein de son Dieu.

Christ. Consolons-nous, dans l'espérance d'une mort semblable à celle de notre excellente amie : imitons ses vertus; marchons sur ses traces, vivons comme elle a vécu, et nous mériterons de mourir comme elle est morte.

FIN.

TABLE

DES ENTRETIENS.

FIN DE LA TABLE.

